

ŒUVRES

DE

VERGIER.

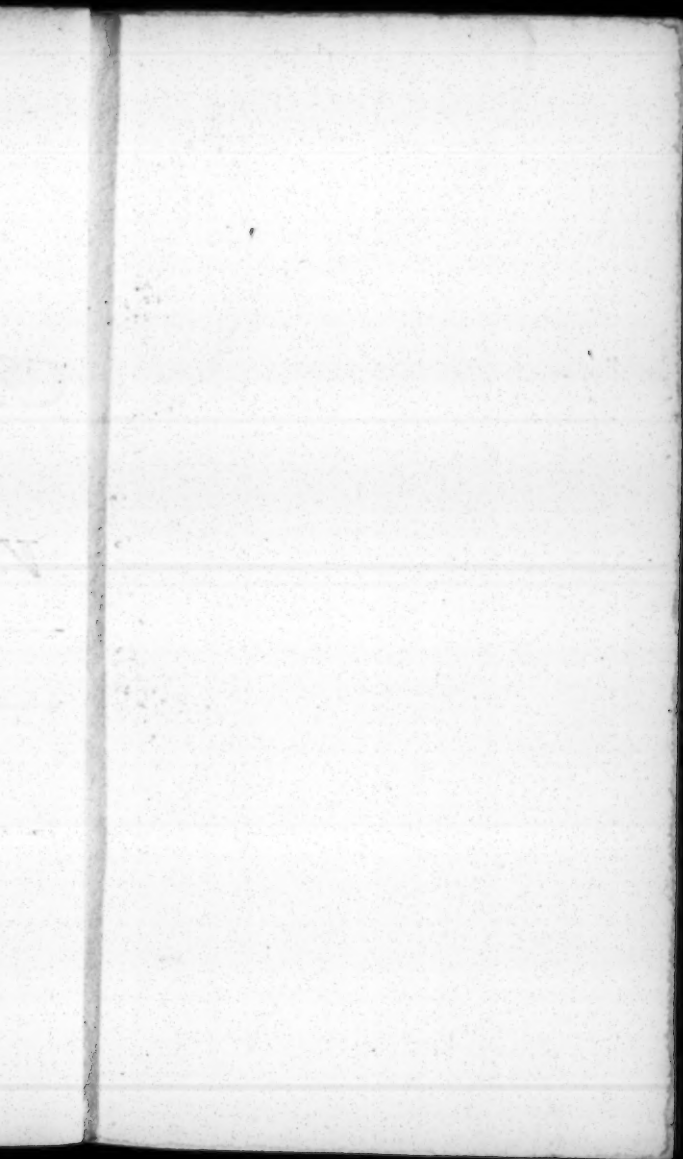
TOME I^{er}.

CHURCH OF THE

DISCIPLES

NEW YORK

1875





JACQUES VERGIER,

*Conseiller du Roy ancien
Commissaire de la Marine.*

ŒUVRES

D E

VERGIER.

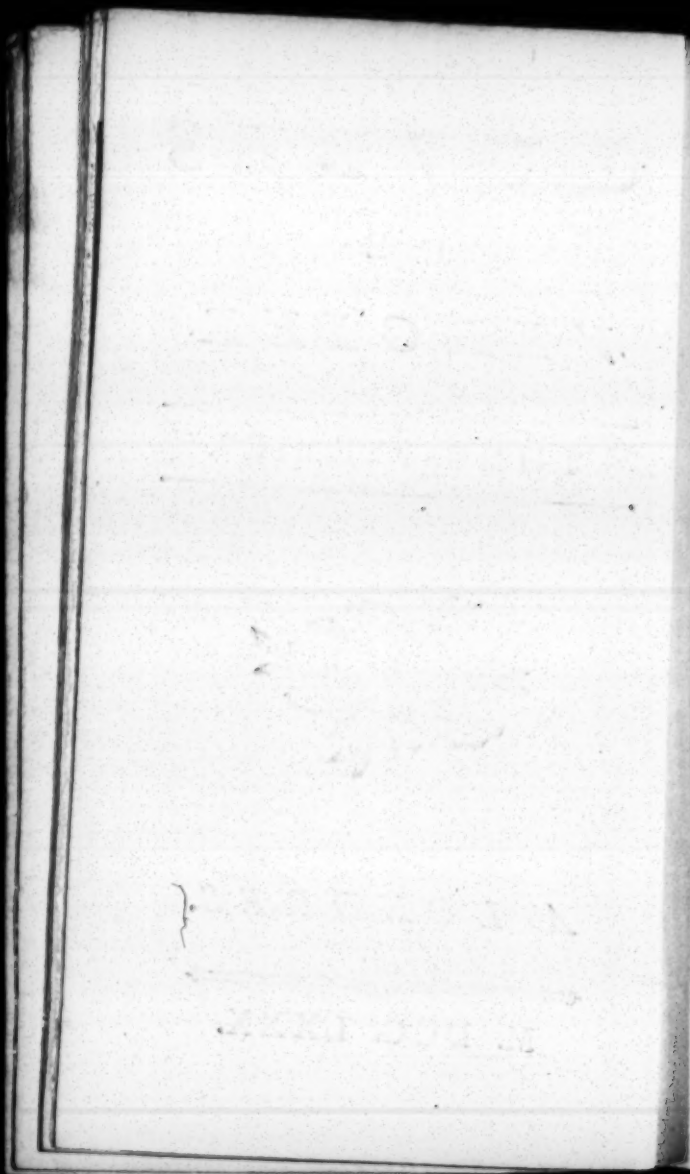
TOME PREMIER.



A LONDRES.



M. DCC. LXXX.



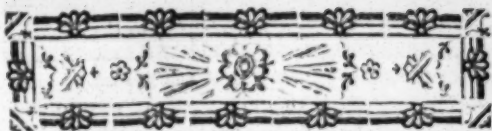


VIE DE L'AUTEUR.

JACQUES VERGIER , né à Lyon en 1657 , vint fort jeune à Paris , où son esprit agréable & ses manieres polies le firent rechercher. Il portoit alors l'habit ecclésiastique ; mais cet état étant peu conforme à son génie & à son inclination pour les plaisirs , il le quitta pour prendre l'épée. Le Marquis de Seignelay (Colbert) Secrétaire - d'État de la Marine , lui donna , en 1690 , une place de Commissaire-Ordonnateur , qu'il remplit pendant plusieurs années. Il fut ensuite Président du Conseil du Commerce à Dunkerque ; mais cette voluptueuse nonchalance qui fit toujours ses délices , l'empêcha de monter à de plus hauts emplois , & lui fit négliger même d'amasser de grands biens. Loin de s'occuper de ses affaires , il ne s'occupoit pas même à la poésie qu'il aimoit beaucoup ,

de peur que ses divertissemens ne devins-
sent une occupation. Il menoit une vie
libre & tranquille , lorsqu'il fut assassiné
d'un coup de pistolet dans la rue du
Bout-du-Monde à Paris , sur le minuit ,
en revenant de souper chez un de ses
amis : c'étoit le 23 Août 1720 , il étoit
âgé de 63 ans. L'Auteur de cet assassinat
étoit un voleur , connu sous le nom de
Chevalier le Craqueur , avec deux autres
complices , tous camarades du fameux
Cartouche. Le Chevalier le Craqueur fut
rompu à Paris le 10 Juin 1722 , & avoua
ce meurtre avec plusieurs autres. Son
dessein étoit de voler Vergier : mais il
en fut empêché par un carosse. C'est
donc sans fondement qu'on a attribué
cette mort à un Prince qui vouloit se
venger d'une satire que le Poëte avoit
enfantée contre lui.





É P I T R E

DE L'AUTEUR

A SON RECUEIL ,

*En le présentant à M. le Duc de
Noailles , qui le lui avoit de-
mandé.*

DESISTE-TOI de cette vaine instance ,
Il faut partir malgré ta résistance ,
RECUEIL secret de mes amusemens.
Je le vois bien , tu te fais violence :
Formé , nourri dans l'ombre & le silence ,
Tu crains le jour , tu crains les jugemens
Que contre toi va porter maint Critique.
Tu n'as , dis-tu , ni tours , ni traits brillans ,
Ni l'air pompeux , ni le ton emphatique
Dont nous voyons tant d'écrits pétillans ,
Propos naïfs , innocent badinage ,
Simples Portraits de mes fragilités ,
Même par fois lascif libertinage ,
Sont , me dis-tu , tes seules qualités ,

Aij

De tout cela je conviens , & j'avoue
Qu'avec raison tu crains , & je t'en loue.
Mais il n'est plus en ton choix d'éviter :
On te demande , il faut te présenter.
Puis ne crois pas qu'au Public je te livre ,
Ni qu'au destin de maint malheureux Livre ,
Imprudemment je veuille t'exposer.
Tu vas d'un seul essuyer la censure :
Bien est-il vrai que sa lumière est sûre ,
Et qu'à ses yeux on ne peut déguiser
Aucun défaut ; mais il fait excuser.
A ton air simple , il va bien-tôt connoître
Que ce n'est point dessein ambitieux
De bel esprit qui jadis t'a fait naître ;
A mes désirs un soin plus précieux ,
Le tendre Amour te donna la naissance :
Mes premiers Vers chanterent sa puissance ,
Ah ! que ne suis-je en ce bienheureux tems :
Que de douceurs l'une à l'autre enchaînées !
A peine alors je comptois les années ,
Comme aujourd'hui je compte les instans.
De l'amitié le lien plus durable ,
Pour me tenir , malgré l'éloignement ,
De mes amis toujours inséparable ,
Dès son berceau te servit d'aliment :
Puis le plaisir qu'inspire longue table ,
Cette gaité que fait vin délectable
Jusqu'en nos cœurs par le sang écouler
De te grossir vint aussi se mêler ,
Et tous enfin t'ont donné d'un Volume

L'air important. Ne crains pas cependant
Que contre toi cette apparence allume
Critique austere en ton Lecteur prudent.
Belle orgueilleuse, & qui croit qu'à ses char-
mes

Tout doit céder, tout doit rendre les armes,
Qui confiante & d'un air satisfait,
Vain étalage en tous lieux nous en fait,
Pour ses défauts trouve peu d'indulgence :
Celle au contraire en qui timidité,
Sage pudeur, modeste négligence,
Ne laisse voir aucune avidité
De tout charmer, ni du renom de Belle,
Sur ses défauts trouve grace aisément.

Olympe veut qu'Agis soit son Amant,
Le goût d'Agis en décide autrement :
Quoi trouve-t-elle à ses vœux un Rebelle ?
Vous le voyez : Olympe a toutefois
Charmes d'esprit & de corps à la fois,
Graces, beautés, perfections sans nombre,
Mais au tableau se trouve certaine ombre,
Ombre pourtant qu'il faut bien excuser,
Si nous voulons de quelque femme user :
Cette ombre-là par Agis est connue,
Et le voila d'Olympe dégoûté.
De moins de grace & de moins de beauté
Cette même ombre en Doris soutenue,
Sur lui ne fait aucune impression,
Il l'a traduit même en perfection ;
C'est pour cela qu'il l'aime, qu'il l'adore :

Celle au matin qui de ses rayons dore
Rians Côteaux , Prés & Jardins fleuris ,
Est moins parfaite à ses yeux que Doris.
D'où vient qu'Agis à l'une ainsi pardonne
Ce que dans l'autre il ne sauroit souffrir ?
C'est que Doris pour ce qu'elle est se donne,
Que pour parfaite Olympe vient s'offrir ,
Et de l'aimer qu'il semble qu'elle ordonne.

A ses dépens sois sage , mon Recueil ,
Contente-toi d'un médiocre accueil :
Point de fierté vaine & présomptueuse ,
Du bel Esprit ordinaire attribut ,
Prends comme grace , & non comme tribut ,
Si quelquefois louange un peu flatueuse ,
Lecteur poli veut bien te dispenser ;
Et si tu vois en ride monstrueuse
Sur quelqu'endroit son sourcil se froncer ,
Garde-toi bien d'aller en Frénétique ,
Suivant la fougue & l'ire poétique ,
Contre son goût crier avec hauteur.
Rites moqueurs sont de telle colere
Les fruits certains , & le commun salaire :
Mais bonnement, dis-lui , sage Lecteur ,
C'est sans raison que ton front correcteur
Sur mes défauts par replis se renfroigne ;
Je ne suis point né d'un Auteur juré ,
Je suis le fils obscur , presque ignoré ,
D'Amant distrait , de vaporeux Yvrogne ,
Et chacun fait qu'humainement il faut
En l'un & l'autre excuser maint défaut ,



O D E S.

O D E PREMIERE.

Sur la Campagne de 1697.

QUELLE fureur, quelle audace bizarre,
 Ma Muse, oses-tu m'inspirer ?
 Quoi ! ne fais-tu pas, qu'aspirer
 A suivre le vol de Pindare,
 C'est follement suivre celui
 Du jeune & téméraire Icäre,
 Et vouloir donner comme lui
 Un nouveau nom à quelque Mer barbare.
 Tu veux pourtant que de cette Campagne
 Je chante les exploits fameux,
 Que je transmette à nos Neveux
 Les pertes qu'a faites l'Espagne :
 Par-tout, sous nos efforts, tu vois
 Cette Nation chancelante :
 Mais la gloire de ces exploits
 N'en laisse point pour celui qui les chante.
 Avec quel art veux-tu que je décrive
 ATH en quatorze jours rendu,

Sans que d'aucun sang répandu
La Denre ait vu souiller sa rive ?
Ce siège où la précaution
Marchant toujours à notre tête ,
De cette importante action
N'a fait pour nous qu'une guerriere fête.

Les fiers Titans , dignes fils de la Terre ,
Dans leurs projets audacieux
D'attaquer , de prendre les Cicux ,
Auroient pu balancer la guerre ,
Et peut-être auroient mis enfin
L'Olympe dans leur dépendance ,
S'ils avoient conduit leur dessein ,
Avec cet art , avec cette prudence.

D'autre côté , regarde BARCELONE ,
Fiere de ses doubles remparts ,
Rire des bataillons épars
Qu'autour d'elle assemble Bellone ,
Elle flate son vain orgueil
De la chimérique espérance ,
Qu'elle va devenir l'écueil
Qui doit briser la gloire de la France.

Sur les sommets des monts inaccessibles ,
Les prudens Espagnols campés ,
Contre nous au siège occupés
Préparent des efforts terribles :
Ce sont torrens impétueux ,
Qui tombant du haut des montagnes ,
Doivent entraîner avec eux ,

Hommes , troupeaux , richesses des campagnes.

Mais un seul jour voit deux fois la Victoire
 Sur ses aîles nous élançer ,
 Pour aller sur ces monts forcer
 Ces camps flatés de cette gloire :
 A l'aspect de nos bataillons
 Fuit leur armée effarouchée ,
 Comme devant les tourbillons
 Fuit par l'hyver la feuille desséchée.

Tout se soumet , Barcelone étonnée ,
 A son tour reconnoît nos loix :
 Malgré mille éclatans exploits
 Qu'a fait sa valeur obstinée ,
 Forcée enfin , elle reçoit
 Notre joug d'un œil triste & sombre ,
 Et rougit quand elle apperçoit
 Que ses vainqueurs sont en si petit nombre.

Mais de quel front avec mon peu d'haleine ,
 Irois-je chanter les travaux
 De ces Argonautes nouveaux ,
 Par qui la riche CARTAGENE
 A vu sa toison conquérir ?
 Ma foible voix n'y peut suffire ;
 J'irois honteusement périr

Dans leurs dangers , en voulant les décrire.

Non , sans effroi je ne puis entreprendre
 De chanter ces faits éclatans ;
 Mais aussi n'en est-il plus tems.

Je vois du Ciel la Paix descendre :
Mon Roi parle , elle suit sa voix.
Accours , fille de nos Victoires ,
Viens , & par d'équitables Loix
Finis le cours des tragiques Histoires.
Lorsqu'entraîné par l'appas des conquêtes ,
Ce grand Roi faisoit tout trembler ,
Il s'arrête pour t'immoler
Cent palmes pour lui toutes prêtes :
Même à ses ennemis il rend
Bien plus qu'ils n'osoient se promettre ,
Et se montre d'autant plus grand
En rendant tout , qu'il pouvoit tout sou-
mettre.

O toi qui peux , de l'un à l'autre Pôle ,
Tout mouvoir de ton seul sourcil ,
Et qui , quand tu le veux ainsi ,
Peut tout calmer d'une parole !
Dieu puissant , Dieu libérateur ,
Rends-nous cette Paix éternelle ,
Et fais que son Auguste Auteur
Puisse régner parmi nous autant qu'elle.

O D E I I.

Imitation de l'Ode VII du quatrieme Livre
D'H O R A C E.

Après une cruelle guerre ,
Enfin l'hiver cede aux beaux jours ;

Dans les abîmes de la Terre,
Les neiges ont repris leurs cours :
Les champs sont ornés de verdure,
D'une neuve & fraîche parure
Les arbres sont déjà couverts :
Les fleuves rentrés dans leurs places,
Libres enfin du poids des glaces,
Coulent en dépit des hivers.

Les Nymphes & les Grâces nues,
Par leurs danses & leurs chants,
Forment, sans être retenues,
Des jeux en l'honneur du Printemps.
Tout prend une forme plus belle,
La nature se renouvelle :
Mais hélas ! de son changement
Je tire un funeste présage,
N'est-il pas une vive image
Du triste sort qui nous attend ?
Dès qu'à l'Aurore qui le guide,
A succédé le Dieu du jour,
La nuit, d'une course rapide,
S'avance vers nous à son tour ;
Borée au Zéphire fait place,
Cérès qui suit de près sa trace,
Cede à Bacchus, qui la poursuit :
Mais quoi, la Terre dépouillée,
Et déjà la blanche gelée
M'annonce l'hiver qui la suit !
Sort heureux & digne d'envie !

Malgré la rigueur des saisons ,
Tous les ans la Terre embellie
Voit fleurir ses riches moissons :
Mais quand le destin inflexible
Nous a , par une loi terrible ,
Précipité dans les enfers ,
Quel retour pouvons-nous attendre ?
Que sommes-nous qu'un peu de cendre ,
Déplorable rebut des vers !

Savons nous si la Providence ,
Qui tient notre sort en sa main ,
Nous permet encor l'espérance
De vivre jusques à demain ?
Faisons un agréable usage
Des biens que pour notre partage
Nous laissent ici bas les Dieux :
Nous tromperons l'espoir sordide ,
Qui d'un héritier trop avide ,
Flatte les vœux ambitieux.

Contraints par une loi fatale
De paroître devant Minos ,
Qui , dans une balance égale ,
Met les Bergers & les Héros ,
Dès que nous passons le Cocyte ,
Richesse , honneur , respect , mérite ,
Vains plaisirs , vous nous fuyez tous :
L'éclat d'une illustre naissance ,
La piété , ni l'éloquence ,
Rien ne sauroit nous rendre à vous :

Arrête, audacieux Thésée,
Tes efforts seront superflus ;
Tu crois , dans ton ame abusée ,
Ravir aux morts Pirithoüs :
Mais Pluton est inexorable ,
Aux Dieux même peu favorable ,
Il méprise leur vain pouvoir :
En vain pour la chaste Hippolyte
Diane en pleurs le sollicite ,
Son cœur ne se peut émouvoir.

Toi qui , vrai Disciple d'Horace ,
Du sort méprisant les faveurs ,
Sur les préceptes qu'il nous trace
Regle tes innocentes mœurs ,
Cher C***, puisque la vie
Nous fera pour jamais ravie ,
Pourquoi songer à l'avenir ?
Profitions de l'instant qui coule :
Des maux qui nous suivent en foule
Bannissons l'affreux souvenir.

O D E I I I.

Paraphrase du Pseaume XXXVI.

Super Flumina Babylonis , &c.

CAPTIFS infortunés, & pressés des remords
Que font naître de justes peines ,

Nous cédâmes au poids de nos honteuses
chaînes ;

Nous nous assîmes sur les bords
De ce fleuve fameux , qui baigne dans sa
course

Les murs de Babylone , inépuisable source
Des maux que nous avons soufferts :
Ses flots gros de nos pleurs , versés sur le
rivage ,

Précipitoient leur cours pour porter leur
hommage

Aux peuples qui chantoient leur victoire &
nos fers.

Sion , triste Sion , que ton cher souvenir

Nous causa de douleurs ameres ;

De toi seule pourtant , au fort de nos miseres ,

Nous nous plaîsons à nous entretenir :

Nos harpes tant de fois dans le Temple enten-
dues ,

Toutes lâches alors , aux saules suspendues ,
Ne se faisoient plus admirer.

Quel chant assez lugubre eût pu nous satis-
faire !

Et loin de son séjour , que pouvions - nous
mieux faire ,

Que soupirer sans cesse , & sans cesse pleurer ?

Insultant aux vaincus , nos vainqueurs odieux ,

D'un air moqueur & tyrannique ,

Chantez , nous disoient-ils , quelque charmant
Cantique

Pour nous délasser en ces lieux.
A ces mots outrageans , que de ruisseaux de
larmes
Coulerent de nos yeux ! c'étoient nos seules
armes.

Quoi , des chants si sacrés , si saints ,
Destinés à louer , ô grand Dieu , ta puissance,
Serviroient à flatter de lâches assassins ?

Non , non , chere Sion , rien ne nous peut
porter

A cette indigne complaisance :
Ce n'est que dans ton sein , ce n'est qu'en ta
présence

Qu'on peut nous entendre chanter :
Tes remparts abattus , & ta gloire flétrie ,
Te rendent moins heureuse , & non pas
moins chérie.

Ah ! si j'adresse ailleurs des vœux ,
Que mon bras soit perclus , que ma langue
muette

Ne jouisse jamais de la douceur secrète ,
De conter en pleurant nos maux à nos Ne-
veux.

Oublieras-tu , Seigneur , dans ton juste cour-
roux ,

Les chefs de cette injuste guerre ?
Arme contre eux ce bras dont les feux du
tonnerre

Sont les ministres les plus doux.

Ce bras qui d'un seul trait peut égaler sans
peine

Le plus superbe mont à la plus basse plaine ;
Arme enfin ce bras contre Edom.

Comme tu rends aux bons les biens avec
usure ,

A ces blasphémateurs rends à même mesure
Les maux qu'ils font à ceux qui réverent ton
nom.

Grand Dieu ! si pour punir les barbares mor-
tels ,

Il te reste encor quelque foudre ,
Lance-là , pour abattre & pour réduire en
poudre

Ces destructeurs de tes Autels ,

Qui , parlant aux soldats lents à servir leur
rage ,

Achevons , disent-ils , ce glorieux ouvrage :
Renverfons de cette Cité

Les orgueilleuses tours , les monumens su-
perbes ,

Et que le Voyageur la cherchant sous les
herbes ,

Puisse douter un jour qu'elle ait jamais été.

Babylone , tu dois plus que nous t'alarmer ,
Voyant notre malheur extrême :

Ce Dieu qui nous punit , est un Dieu qu'il
nous aime ,

Il te punira sans t'aimer.

Heureux , cent fois heureux , le vengeur dont
les armes

Effaceront ton nom dans ton sang , dans tes
larmes :

Heureux celui de qui la main
Punira tes enfans du crime de leurs peres ,
Et qui , les écrasant devant leurs tendres
meres ,
Rendra ta peine égale à ton crime inhumain .

LA FORTUNE , IDYLLE

A M. le Comte de PONTCHARTRAIN. 1693.

ON nous faisoit espérer depuis long-temps,
Monseigneur , que nous aurions l'honneur
de vous voir cet Eté dans ce Port , & il y a
bien de la cruauté à vous , d'avoir trompé
nos espérances. Toutes les Dames de ce Pays ,
tant vieilles que jeunes , tant laides que
belles (car nous en avons de toutes les fa-
çons , mais beaucoup plus des premieres que
des secondes) aiguisoient soigneusement
leurs charmes pour vous plaire. Regards , gri-
maces de toutes sortes , étoient tous les
jours étudiées au miroir , pour mieux vous

toucher , & tout cela temps perdu pour elles. Vous remettez la partie à une autre année. En vérité, Monseigneur, la préférence que vous donnez aux Ports de Brest & de Toulon n'est guere plus juste, & je ne sai si vous y trouverez ce qu'on vous préparoit ici. Ce que je sai bien, c'est que vous ne verrez point en ces lieux-là, ni quelque part que vous alliez, une joie ni plus sincere, ni plus respectueuse que celle que votre présence auroit fait naître en moi.

Je me donne l'honneur de joindre à cette Lettre une Idylle que j'ai faite depuis peu. C'est morale toute pure. Vous y reconnoîtrez aisément un vol que j'ai fait à Horace. C'est une imitation de cet endroit de sa premiere Satyre.

Ut tibi si sit opus liquidi non amplius urna ,

Mais vous y trouverez aussi, Monseigneur, que cet endroit, quoique le meilleur de mon ouvrage, est bien au-dessous de son original. Je ne sai comment, avec des mains aussi grossieres que les miennes, j'ai pu me résoudre à toucher des fleurs aussi délicates que celles-là.

Au reste, Monseigneur, je ne saurois vous remercier assez de la Lettre obligeante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Un autre se réjouiroit par vanité des marques

de bonté & de bienveillance que vous avez bien voulu m'y donner , par la raison que....
Principibus placuisse viris non ultima laus est ;
mais je puis vous assurer , Monseigneur , que ce sentiment , & encore moins celui d'intérêt , n'entrent point dans la joie qu'elle me donne. C'est seulement parce qu'elle me fait connoître que vous approuvez l'attachement sincere & respectueux avec lequel je suis , &c.

C O R I D O N , C L I T A S .

C O R I D O N .

QUELLE triste langueur est peinte dans tes yeux ?
Quoi , Clitas , autrefois l'ornement de ces lieux ,
Depuis trois jours entiers garde un morne silence ?
Quelque Loup ravissant , trompant ta vigilance ,
Auroit-il enlevé ta plus chere brebis ?
Non , je la vois bondir sur ces rians tapis ,
Ornée encore des fleurs dont la bergere Ismene
La para l'autre jour auprès de la fontaine :
Cette bergere t'aime , & je le connus bien.
Mais quoi , toujours rêveur , tu ne me réponds rien ?

Vois combien est serain le jour qui nous
éclaire !

Que ces prés émaillés offrent d'attraits divers !
Jamais de tant de fleurs ils ne furent couverts.
De ces jeunes bergers entends le badinage ,
Regarde-les jouer sous cet épais feuillage :
L'un fait sur son haut-bois retentir ses chan-
sons ,

L'autre d'un pied léger , saute & danse à ces
sons.

Vois la belle Tassis près de son cher Philate :
Que d'amour dans leurs yeux , que de plaisir
éclate !

Le soin de leurs troupeaux , la crainte des
jaloux ,

Rien ne sauroit troubler un entretien si doux.
Le berger embrassant les genoux de sa belle ,
De ses feux empressés fait le récit fidele ;
La bergere interdite au récit de ses vœux ,
Du berger , sans parler , tortille les cheveux ;
Et lorsque ce récit trop vivement la touche ,
Sur ses yeux tendrement elle applique sa
bouche.

De cet autre côté , vois Myrtil qui poursuit
La jeune Cléonis. Cette belle le fuit ;
Mais elle ne le fuit , que pour le faire suivre.
Que de jeux , que de chants ! au plaisir tout
se livre :

Des objets si rians ne sauroient-ils bannir
Le chagrin que ton cœur se plaît d'entretenir ?

C L I T A S.

Hé ! ce sont ces plaisirs , ce sont ces objets
même ,
Dont l'aspect trop charmant cause ma peine
extrême.

C O R I D O N.

Que te font ces plaisirs : pourquoi t'en affliger ,
Puisque ce sont plaisirs que tu peux partager ?
Ah ! Clitas, guéris-toi de cette affreuse envie ,
Elle empoisonnera tout le cours de ta vie.

J'avois, il m'en souvient , autrefois un belier ,
Le plus beau qu'on pût voir , mais si parti-
culier ,

Qu'il eût voulu lui seul jouir du pâturage ;
On le voyoit sécher & d'envie & de rage ,
Lorsque d'autres troupeaux paroissoient à ses
yeux :

Mais que devint aussi ce belier envieux ?
Toujours triste , accablé des chagrins les plus
sombres ,

Il descendit tout jeune au noir séjour des
ombres.

Crains un destin pareil : d'un tourment infini
Un esprit envieux par lui-même est puni.

C L I T A S.

Que ces bergers contens , chantent , se réjouis-
sent ,

Je ne m'afflige point des biens dont ils jouis-
sent ;

Et si de ces plaisirs tu me vois m'attrister ,
C'est que je touche au jour où je dois les
quitter.

C O R I D O N.

Les quitter ? ha ! j'entends le sujet de ta peine ;
N'est-ce point que l'amour en d'autres lieux
t'entraîne ?

C L I T A S.

Hélas ! si j'écoutois les conseils de l'amour ,
Je ne ferois point de cet heureux séjour.
Ce Dieu ne tient-il pas en ce lieu son empire ?
C'est ici seulement qu'un tendre cœur respire ;
Mais une Dêité plus aveugle que lui ,
La fortune m'entraîne après elle aujourd'hui.

C O R I D O N.

Quel guide prens-tu là ? Combien de précipices
Sous tes pas sont ouverts ? Sous quels tristes
auspices ,

Clitas , as-tu formé ce dangereux dessein ?
Il vaudroit mieux qu'Amour eût versé dans
ton sein

Tout ce qu'il a de traits qui rendent misérable.
Tu connois bien Clindon , ce berger vénérable,
Par les Hameaux voisins sans cesse consulté ,
(Honneur que toutes fois il a cher acheté ,
Puisqu'enfin c'est le fruit de plus de quinze
lustres)

Clindon , dis-je , aspirant à des soins plus
illustres ,

Quitta le doux repos de nos prez, de nos bois,
Pour s'en aller grossir la suite de nos Rois :
Mais qu'il fut bientôt las de l'éclat d'une vie
Sans relâche exposée, au mensonge, à l'envie !
Tout le charma d'abord dans ces augustes
lieux ,

L'or , la pourpre éclatante éblouirent ses yeux ;
Ce n'étoit que grandeur & que magnificence,
Mais il n'y trouvoit point la tranquille inno-
cence :

Ces paisibles sommeils qu'au bord de nos ruis-
seaux

Inspire mollement le murmure des eaux ,
Tandis que nos troupeaux paissent les tendres
herbes ,

Ne se rencontroient point dans ces Palais
superbes.

Jamais aucuns plaisirs de chagrin épurés ;

Il ne voyoit que cœurs en secret dévorés :

L'avidie ambition y corrompt toutes choses ,

Et toujours ce serpent est caché sous les roses.

Tout est grand dans ces lieux , mais tout est
incertain :

Tel s'est vu comme un chêne élevé le matin ,

Qui le soir est plus bas que la vile fougere.

Enfin reconnoissant combien est mensongere

La douceur que promet la faveur de nos Rois,

Clindon revint chercher & nos prez & nos bois.

Quels transports , à l'aspect de ces lieux pleins
de charmes ?

De plaisir, de tendresse on vit couler ses larmes ,

Et détestant le jour qui l'avoit vu partir ,

Il jura mille fois de n'en jamais sortir.

A ses dépens , Clitas , tu dois te rendre sage :

La Fortune , crois-moi , n'est qu'un triste esclavage.

Ici nous jouissons des biens en sûreté ,

C'est l'unique séjour de la félicité.

La nature de peu satisfaite & contente ,

Trouve ici ses besoins par-delà son attente.

Quand on a ce qu'il faut , doit-on rien désirer ?

Dis-moi , si tu cherchois à te désaltérer ,

N'aimerois-tu pas mieux l'eau de cette fontaine ,

Qu'on trouve toujours pure , & qu'on puise sans peine ,

Que d'aller satisfaire à ce besoin pressant ,

Dans un fleuve fameux dont le flot menaçant

Avec ses bords rongés t'entraîneroit peut-être ?

Contente-toi du rang où le ciel t'a fait naître ,

Contente-toi du bien dont il t'a fait présent :

Il n'est pas grand , Clitas , mais il est suffisant.

C L I T A S.

Je cede à tes raisons : qu'il m'est doux de les suivre.

De quel trouble fatal ton conseil me délivre !

Déjà de mille soins l'un à l'autre enchaînés ,

Les plus beaux de mes jours étoient empoisonnés :

Mais

Mais tu m'as délivré de ces horreurs secrettes.
Je ne vous quitte plus, agréables retraites :
Muses, tendres chansons, rustiques instru-
mens,

D'un innocent loisir flatteurs amusemens,
Je vais goûter encor votre douceur extrême,
Et toi, que j'immolois aux trompeuses gran-
deurs,

Amour, rallume en moi tes plus vives ar-
deurs :

C'est de toi désormais que mon sort doit
dépendre.

Mais déjà l'ombre ici commence à se répan-
dre,

Il est temps de tirer nos troupeaux de ce lieu.
Adieu, cher Coridon.

C O R I D O N.

Mon cher Clitas, Adieu,



FABLES.

FABLE PREMIERE. LES HOMMAGES,

A M. le Duc D'ORLÉANS, Régent ,

*En lui présentant le Recueil de ses Poésies
& de ses Chansons , en 1719.*

GISSANT dans son nid étoit
Un Maître de mélodie ;
Un ROSSIGNOL , qui sentoît
Douloureuse Maladie.

Un SINGE , d'autre côté ,
Étoit de même alité ,
Tout prêt à perdre la vie.

D'autre part étoit gissant ,
Morne , triste & languissant ,
Un Roi frappé de phthisie ;
C'étoit de toute l'ASIE
Le plus riche Potentat.
Touché de leur triste état ,
Le secourable MERCURE
Entreprit leur triple cure.

Il s'en va les visiter ,
Et suivant sa courtoisie ,
Il daigne leur apporter
Un petit doigt d'ambrosie.

A peine ont-ils seulement ,
De ce breuvage charmant ,
Les levres tant soit peu teintes ,
Que leurs forces mal éteintes
Reviennent , non , pas-à-pas ,
(Degrés ne conviennent pas
Aux mains qui les secoururent)
Mais dans l'instant ils coururent ,
De l'expirante langueur ,
A leur première vigueur.

Après cette heureuse cure ,
De gratitude enflammés ,
Nos trois mourans , ranimés ,
Voulurent du Dieu MERCURE ,
Chacun selon son avoir ,
Et les talens de son Etre ,
Avec éclat reconnoître
Le secourable pouvoir.

Le ROSSIGNOL , en partage ,
N'eut que le don de chanter.
Le SINGE , pour avantage ,
N'eut que celui de sauter.

Chacun dans sa République
Ce projet exécuta :
Le ROSSIGNOL y chanta ,
Comme en action publique ,

Des Odes , que lui dictâ
Son harmonieuse veine ,
Pendant toute une semaine ,
Au Nom du DIEU servateur ,
Ou plutôt résurrecteur.

MERCURE accepta l'hommage ;
Au ROSSIGNOL il sourit ,
Et lui souriant guérit
L'inévitable dommage
Que des ans fait le concours.
Il ajouta , *de ta vie ,*
D'un second & plus long cours ,
Soit l'extrémité suivie.

Sur le sommet escarpé
D'une montagne scabreuse ,
Avec peine avoit grimpé
De SINGES troupe nombreuse ,
Que le nôtre y convoqua.

D'abord , il leur expliqua
Le sujet de leur venue ;
Puis de façon ingénue ,
Autel de terre est dressé.
Puis , autour il est dansé
Par le maître de la Fête ,
Au son d'instrumens menus ,
Par les seuls SINGES connus ;
Menétriers sur le faîte
D'arbres autour dispersés ,
En bon ordre étoient placés.
Avec un plaisir extrême ,

Le jour qui ce jour suivit ,
Et même encor le troisieme ,
De son Ciel Mercure vit
Recommencer cette danse ,
Et varier la cadence
En cent diverses façons ;
C'étoient savantes leçons
Pour tous ceux qui s'y prêterent :
Ce fut là que s'inventerent
Ces tours , ces sauts merveilleux
Qu'on nomme *Sauts périlleux* ,
Tant ils surmontent d'obstacles ,
Et que l'homme imitateur
Depuis en certains spectacles ,
Copie , & s'en dit l'Auteur.

Notre SINGE & sa SINGESSE
A leur gîte revenus ,
MERCURE leur fit largesse
De deux dons en revenus ,
Pour passer dans leur famille ,
De pere en fils , mere en fille ,
Comme propres paternels ,
Comme propres maternels ,

Le premier qu'embûche aucune
D'animaux , ni trait aucun
Ne pourroit de son chacun
Priver jamais sa chacune ,
D'elles surprenant quelqu'une ,
Ou d'eux surprenant quelqu'un.

Le second , ample lignée

Par époux seul provignée :
Mais de ce deuxieme cas
Le SINGE fit peu de cas.
Car les SINGESSES , aux Dames ,
Voulant en tout ressembler ,
Pourroient-elles ne brûler
Que de légitimes flâmes ?

Le somptueux POTENTAT ,
Au centre de son Etat ,
Où son peuple le contemple
En craintif saisissement ,
Ordonne qu'incessamment
On bâtit un riche Temple
En l'honneur du même DIEU.
L'or , l'azur , & le porphyre
Peuvent à peine suffire
A décorer ce saint lieu :
Il faut employer encore
Les perles , les diamans ,
Et que tout ce qui décore
Les superbes vêtemens ,
En forme les ornemens.
Enfin de l'Architecture ,
De Fonderie & Peinture ,
Tous les ouvrages vuidés ,
Des Prêtres pour tous Offices ,
Et de fréquens Sacrifices
Bien & richement fondés.
Le PRINCE fait l'ouverture

De ce Temple fastueux ,
D'un air si majestueux ,
Que la brillante structure
Cede les attentions
A d'autres impressions.

Epouse , tendre Famille ,
Suivent le Roi pas à pas ,
A grand bruit & grand fracas ,
Troupe suivante fourmille ;
Puis , Sacrifice éclatant ,
Mêlé d'instant en instant
D'une musique céleste ,
Avec danse vive & leste :
Puis festin à présenter
Devant le GRAND JUPITER.

De tant de magnificence
MERCURE peu curieux ,
Eut assez d'indifférence
Pour en détourner les yeux.

L'hommage étoit peu sincère :
Par un dehors spécieux
On n'éblouit point les Dieux.
Leur regard qui tout éclaire ,
Perce le voile trompeur.
C'est à tort que l'on espere
Ou de fléchir leur colere ,
Ou d'implorer leur faveur
Par de vains titres d'honneur
Qu'avec pompe on leur défere :

Ce n'est que l'offre du cœur
Qui seule a droit de leur plaire.
Ainsi l'on est pas surpris
Si Mercure avec mépris
Reçut l'Offrande du Mage :
C'étoit à sa vanité
Qu'il présentoit son hommage ,
Plus qu'à la Divinité.

Or , maintenant , de ce long Apologue
Que vous ai fait en guise de Prologue ,
Et sur le ton de Prédication ,
Je viens , grand Prince , à l'application.

Pour joie & paix que vous m'avez rendues ,
Même santé , par bons remboursemens ,
Mon cœur joyeux me dit à tous momens
Que pour ces biens offrandes vous sont dûes ;
Mais à mon cœur Vanité s'opposant ,
D'un ton moqueur toujours me va disant :
» Y songes-tu ? Proportion doit être
» Non-seulement du retour au bienfait ,
» Mais plus encore à celui qui l'a fait :
» Ainsi jamais ne peux le reconnoître.

Mais ses conseils ne seront point suivis ,
Des cœurs ingrats ce sont-là les avis
Que j'abandonne à cette caquetteuse :
Point ne s'agit d'offrande vaniteuse ,
L'amour suffit : les grands cœurs sont contents
D'un mot , d'un rien , ainsi qu'au bon vieux
temps ,

Où le bouquet donné d'amour profonde ,
 Etoit donner toute la terre ronde.

Recevez donc , grand Prince , mon présent :
 C'est un Recueil de Vers , de Parodies ,
 Jadis vantés , autrefois applaudies ,
 Mais suiannés , hors de mode à présent.

Jà , de leur sel pointes sont émouffées ,
 Jà de leurs traits les graces sont passées ,
 Puis aujourd'hui l'on a changé de goût.
 La Dame Prude ainsi que la Coquette ,
 La fille aussi , portant encore jaquette ;
 Contes , chansons regardent en dégoût ,
 Quand certaine œuvre est sous l'ombre cachée ,
 On peut tout voir , on voudroit tout toucher ,
 Et si la gaze en pouvoit empêcher ,
 La gaze même en seroit arrachée.

Or , tel qu'il est daignez le recevoir :
 Le cœur vous l'offre , & c'est tout son avoir.
 Cette raison fit que jadis Mercure
 Du Rossignol & du Singe accepta
 La vile offrande , & tant s'y délecta ,
 Que biens nouveaux encore il leur procure.



FABLE II.

ADELAIDE,

A MADAME DE B****,

*Pour louer une Elégie qu'elle avoit faite sur
un départ, sous le nom d'Adélaïde. 1689.*

CONTRE les traits d'amour tenons-nous
moins armés,

Rien n'est si doux que les feux qu'il inspire:

Voit-on sortir de son Empire

Ceux qu'une fois il a charmés ?

A son ardeur quand une fois on cede ,

On ne cesse jamais d'aimer :

Plus on fut enflâmé , plus on veut s'enflâmer ;

A peine un feu s'éteint , qu'un autre lui suc-
cede.

Ah ! si ses fers étoient si durs , si rigoureux ,

N'éviteroit-on pas leur piège dangereux ?

De Daphné , Clitie , & Climene ,

De cent autres encore ayant usé la chaîne ,

Qui croiroit qu'Apollon tant de fois enflâmé ,

De craintes , de désirs tant de fois consumé ,

Pût encore en amour former quelque entre-
prise ?

Toutefois d'un nouvel objet

Son ame est ardemment éprise ,

Et ce feu de mes vers doit être le sujet.

CE DIEU , dont la splendeur éclaire tout le monde ,

Ayant un jour fini sa course vagabonde ,
 Venoit enseigner ses leçons
 Sur les bords fameux de la Seine ;
 Car c'est le tems qu'il faut qu'il prenne ,
 Pour instruire ses nourrissons.

Pressé par les vœux d'une amante ,
 Qui pour faire des Vers employoit son secours ,
 Il s'arrêta dans une Isle charmante
 Que ce fleuve forme en son cours :
 Là dans un palais plus splendide ,
 Et plus éclairé que le sien ,
 Il vit la belle Adélaïde ,

Dont de tristes pensers faisoient tout l'entre-
 tien.

Elle étoit sur un lit négligemment couchée ,
 Et comme elle croyoit être là sans témoin ,
 Ses voiles voltigeant sans soin ,
 Purent bien laisser voir quelque beauté cachée.
 Aussi de cet aspect , le Dieu du jour charmé ,
 Se cache pour mieux voir , & d'un œil en-
 flâmé

Dévore les appas que de loin il admire :
 Ses yeux qui d'un regard embrassent l'univers ,
 A voir tant de charmes divers
 Ne sauroient qu'à peine suffire.
 C'est ainsi qu'en lieux écartés ,

Où souvent l'ardeur des étés
Invite une Nympe timide
A se plonger dans un crystal liquide ,
Quand elle vient à montrer ses beautés ,
Dont le seul souvenir mille désirs inspire ,
On voit le Faune & le Satyre
Cachés dans des buissons , porter de toutes
parts ,
Au défaut de leurs mains , leurs avides regards.
Mais tandis qu'Apollon contemple tant de
charmes ,
Adélaïde en pleurs ne pouvant reposer ,
Tâche en vain dans ses Vers d'exprimer ses
alarmes ,
Qu'un départ rigoureux s'apprête à lui causer.
Mille traits délicats vont s'offrant à son ame,
Elle ne peut les exprimer ;
Apollon dans son sein n'a pas versé sa flâme,
Et sans lui vainement on s'efforce à rimer.
Pour expliquer l'ennui qui la dévore ,
Elle écrit , elle efface , écrit , efface encore ,
Sans pouvoir rien former digne de son esprit :
Elle fit tant qu'enfin un doux sommeil la prit.
Alors pour l'inspirer le Dieu s'approche d'elle,
Les yeux étincelans de son ardeur nouvelle.
Ciel ! quand il vit de près cette rare beauté ,
De combien de désirs son cœur fut agité !
Pour inspirer tout autre , il ne fait d'ordi-
naire
Qu'appliquer un doigt sur le sein ;

Mais sur Adélaïde il mit la main entière,
Et comme il la glissa (soit hazard, soit dessein)

Où la rime n'avoit que faire ,

A peine elle eut senti l'approche d'Apollon,

Que pleine du Dieu qui l'inspire ,

Elle s'éveille , & ne respire

Que les chants du sacré valon.

D'une sainte fureur , c'est alors qu'animée

Elle entonna ces tendres Vers ,

Où d'un cruel départ une Amante alarmée

Dépeint si bien les mouvemens divers.

Du Maître du Parnasse ils tirèrent des larmes ,

Il ne peut assez les vanter ,

Et sent en les vantant son amour s'augmenter ;

Il les chante & leur donne encor de nouveaux
charmes.

Mais parmi ces transports l'Aurore l'avertit ,

Que pour donner le jour il falloit qu'il partît.

De quels troubles alors n'eut-il pas l'ame
atteinte ,

Combien se plaignit-il de son rang glorieux ?

A peine de mon cours la lumière est éteinte ,

Qu'il faut , dit-il , qu'encor j'aie éclairer les
Cieux ?

A tant d'emplois divers, faut-il que je préside,

Et que seul entre tous les Dieux

Je dépende toujours du vol capricieux ,

Du tems , tantôt trop lent , & tantôt trop
rapide ?

Mais enfin sa douleur ne peut s'exprimer
mieux

Qu'en répétant cent fois les Vers qu'Adélaïde
Venoit sur un départ de tracer à ses yeux.
Il part & cede aux loix des fieres destinées,
Par qui les volontés des Dieux sont enchaînées.

Bien que pour abréger son cours,
Il cherchât dans les airs mille nouveaux détours,

Combien s'ennuya-t-il encor dans sa carrière?

Sans cesse il regarde en arrière,
Et pour revoir plutôt cet objet plein d'appas,
Il voulut mille fois retourner sur ses pas.
Sa main pour ses chevaux autrefois si rigide,
Sur leurs cols bondissans laisse flotter la bride.
Il méprise des Cieux les ornemens divers,
Il néglige son cours : la seule Adélaïde
Occupe les regards qu'il doit à l'Univers.

Mais à la fin, d'un vol rapide,
Et moins rapide encore que son amour,
Il alla se cacher dans l'Empire liquide,
Et ferma les portes du jour.

C'est en vain qu'en son sein humide
La fidele Thétis songe à le recevoir,
A peine il la regarde : en hâte il va revoir

Les lieux où son amour le guide.

Ainsi, pour charmer ses ennuis,

Il y revient toutes les nuits :

Mais la nuit, ce tems favorable,

Aux heureux Amans destiné,

Ne le rend pas plus fortuné

Près de cet objet adorable.

Tant qu'il parle de vous, d'éloquence, &
de chant,
On l'écoute, on le suit; mais lorsque plus
Touchant
Il parle de ses feux & veut prendre un air
tendre, ~
Il ne sauroit se faire entendre.
Tel est le sort des beaux esprits,
On les estime, on les révere,
Rarement de tendresse on est pour eux épris,
L'Amour jeune & badin hait l'air docte &
sévere:
Ce sont de sages Précepteurs
Qui des soins amoureux montrent la théorie,
Une étrange bizarrerie
En reserve l'usage à de moindres docteurs.

F A B L E I I I.

LE GRENADIER,
A MADAME EBERARD,

*En lui envoyant pour Bouquet, le jour de sa
Fête, un Grenadier fleuri. 1706.*

VOILA de vos rigueurs & du pouvoir
d'amour,
Un exemple presque incroyable:

Cet arbre qu'à vos yeux on présente en ce jour ,

Cache d'un malheureux le destin pitoyable ;

Il vous aima : vos froideurs , vos mépris ,

De son ardeur furent le prix ,

Et la mort finit sa souffrance ;

Mais le Dieu d'Amour que charma ,

Tant de fidélité , tant de persévérance ,

En cet arbre le transforma.

Sous sa forme nouvelle il conserve sa flâme :

Il brûle encor pour vous , & ses ardentes fleurs ,

Vous expriment par leurs couleurs ,

Les feux qui regnent dans son ame.

Si vous lui refusez les pleurs

Que vous devez à son sort déplorable ,

Au moins d'une main secourable ,

Daignez quelquefois l'arroser :

Daignez par un regard plus doux , plus favorable ,

Ses maux quelquefois appaiser ,

Et tous les ans , au jour de votre fête ,

Ornez votre sein ; votre tête ,

De ces fleurs , dont exprès il se pare pour vous.

Qu'il ne soit exposé qu'aux Zéphirs les plus doux ,

Gardez-le bien sur-tout du souffle de Borée :

Il ne sauroit plus soutenir

Rien qui de vos froideurs le fasse souvenir.

Conservez avec soin son écorce sacrée ,

Vous le devez , puis qu'autant qu'il vivra ,

Son tronc , son tendre tronc , sera
Un Temple où vous serez constamment
adorée.

F A B L E I V.

L'AMOUR ET L'ABSENCE ,

A Mademoiselle MIMI RAULLIN. 1717.

BELLE Mimi , je vous adresse
Une Fable que ma tendresse
Pour vous m'a fait imaginer.
Je ne voulois qu'y badiner ,
Avec l'amour , avec l'Absence ,
Y décrire , en vous amusant ,
Le caractère & la naissance
De ce fantôme séduisant ,
Que l'on nomme Coquetterie :
Mais la triste sévérité
De l'Absence , & sa gravité
Emoussent la plaisanterie.
Aussi bien-tôt de mon discours
Si sérieux est devenu le cours ,
Que vous aurez peine à l'entendre.
Un jour pourtant vous l'entendrez ,
Et pour lors vous vous souviendrez
Que de vos amis le plus tendre ,

En le faisant eut pour objet
De vous plaire : & si ce projet ,
Ma plus précieuse chimere ,
Me réussit , je serai plus content
Que ne l'est votre aimable Mere ;
Lorsqu'en vous , d'instant en instant ,
Ses vertus elle voit renaître ,
Et qu'en examinant vos traits ,
Leur beauté lui fait reconnoître ,
Et ses graces & ses attraits ,
Son port noble , son air affable ,
Cet air qui prévient & qui plaît.
Mais je reviens à notre fable ,
Et vous l'offre telle qu'elle est.

En ces tems où dans l'innocence
Vivoit encor le genre humain :
L'Amour & la plaintive Absence ,
Ensemble un jour se mirent en chemin :
On ne fait point de ce pèlerinage ,
Quel fut le lieu ni le sujet :
Mais des Dieux avec fruit chaque pas se
 ménage ,
Le bien de l'Univers en est toujours l'objet.
Suivi de nombreux équipages ,
Léger , & n'allant que par sauts ,
Marchoit l'Amour , ayant même pour Pages
Princes & Rois pris parmi ses Vassaux :
Triste , languissante , & pensive ,
L'Absence aux yeux distraits sans suite le
 suivoit

A pas si lents , que l'on n'appercevoit
Aucun progrès dans sa marche tardive :
Toutefois vers la fin du jour
L'un & l'autre arrivent au gîte.
Là vous eussiez vu de l'Amour ,
Toute la suite qui s'agite ,
Pour prévenir ses volontés :
Palais & Meubles enchantés ,
Repas pleins de délicatesse ,
Concerts que forme la justesse ,
Enfin tous les appas des molles voluptés
Lui sont dans l'instant apportés.
Tandis qu'en un coin affligée ,
L'Absence toujours négligée ,
N'a pour secours & pour tout aliment ,
Que l'absinthe & le fiel son assaisonnement :
Sur cela de piaifanterie
L'Amour l'attaque en badinant.
Il est , lui dit-il , surprenant
Qu'au milieu des plaisirs que la galanterie
De ta riante Cour s'empresse à te fournir ,
Tu te plaises d'entretenir
Ta tristesse & ta rêverie.
Mais ne seroit-ce point aussi
Que parini la troupe empressée
Des Courtisans qui t'ont suivie ici ,
Tu te trouves embarrassée .
A choisir ceux qui sont par leurs forfaits
Les plus dignes de tes bienfaits ?
A ces traits moqueurs la Déesse

Répond , Amour , ne pense pas
Que dans ton sort riant tu trouves plus d'appas
Que j'en trouve dans ma tristesse ?
Divers goûts sont divers bonheurs :
Junon veut d'éclatans honneurs ,
L'obscurité des bois , pour Diane a des charmes ,
Astrée aime la paix , Bellone les alarmes ;
Chacun forme à son gré de différens desirs ;
Et je me plais parmi les larmes ,
Comme toi parmi les plaisirs.
Mais fais-tu bien que de ta raillerie ,
Si je voulois m'en ressentir ,
Ou bien si je cherchois matiere à brouillerie ,
Je te ferois aisément repentir ?
Dans tous les tems passés l'Absence
N'a fait qu'augmenter ta puissance ,
Et loin de débaucher tes Sujets désolés ,
Elle les a rendus plus ardens , plus zélés.
Mais si je voulois l'entreprendre ,
Tu pourrois incessamment voir
Tomber cet orgueilleux pouvoir ,
Qui des airs si hauts te fait prendre.
Hé ! de grace , reprit l'Amour ,
Sans craindre de me faire outrage ,
Ni que je m'en venge à mort tour ,
Entreprends un si noble ouvrage.
Dans son immense autorité ,
Jupiter en vain l'a tenté :
Ce seroit chose curieuse
Que d'une œuvre si glorieuse ,

Le succès dût être affecté

A subalterne Dêité.

Le mot de *subalterne* aux Dieux est une injure ,

Aussi sur la Déesse il fit tout son effet :

Piquée , elle lui dit , tu seras satisfait ;

Oui , je te le promets , & par le Stix j'en jure.

Enfin , suivant leur mission ,

Ayant fini leur expédition ,

Ils se séparent , & l'Absence ,

Sans perdre un moment , entreprit

D'abaisser l'injuste puissance

De l'Amour , & voici comment elle s'y prit.

Jusques alors son Palais & son Temple ,

D'une épaisse nuit obscurcis ,

N'étoient administrés que par les noirs Soucis ;

De tous côtés on y contemple

Le Désespoir, les Pleurs , & les Gémissemens :

Un semblable appareil est peu propre à distraire

De leurs tendres engagements ,

Les plus volages des Amans ;

Aussi ne faisoit-il que les rendre , au contraire ,

Plus fideles , plus empressés ;

Et c'est sur cette expérience

Que la Déesse , en confiance ,

Ses nouveaux plans avoit dressés ,

Son Palais elle distribue

En quatre parts, dont la premiere aux
Pleurs,
Aux Chagrins, aux Ennuis, aux Regrets,
aux Douleurs,
A la Nuit même elle attribue.
Dans la seconde, qu'embellit
Un jour serein, elle établit
Les plus beaux Arts : l'Architecture,
Du Chant, des Vers de la Peinture
Tous les charmes sont étalés ;
D'autres amusemens, Chasses, Bals, &
Spectacles,
Jeu, bon vin, de l'Amour les plus certains
obstacles
Y furent de même instalés.
Dans la troisieme elle place un Phantôme,
Jusques alors aux hommes inconnu,
Mais depuis entre eux devenu
Objet par-tout commun, depuis Paris à
Rome :
La feinte Ardeur, l'Illusion,
Le Mensonge, la Flatterie,
Plaisirs pris par occasion,
Soins affectés, Minauderie,
Pour Agens affectionnés,
A ce Phantôme sont donnés ;
Et ce Phantôme est la Coquetterie,
Simulacre d'Amour, mais ne lui ressemblant
Qu'en ses plaisirs, non en ses peines,
Et plus propre par ce talent

A briser de pénibles chaînes.

Enfin , pour achever tout cet arrangement ,
L'Oubli , l'heureux Oubli , la Déesse prépose
A son dernier département.

Parmi les pavots y repose ,

Le doux , le tranquille Sommeil ,

L'Indifférence au teint vermeil

De tous les cœurs en ce réduit dispose :

Elle n'y laisse point entrer

Les Regrets du passé , ni la Crainte frivole ,
Qui veut dans l'avenir sans cesse pénétrer ,
Et n'y reçoit les Soins que de l'instant qui
vole.

Dans ce Palais , cet arrangement fait ,
L'Absence également tous ses Temples or-
donne :

On ne voit déjà plus d'Amans

Désespérés , ni même languissans ;

A peine ont-ils de quelque encens

Fait fumer les autels de larmes ,

Qu'attirés soudain par les charmes

Des Arts , des Divertissemens ,

Et des coquets Amusemens ,

Vers l'Oubli sans tarder ils volent ,

Et sur ses Autels ils immolent

Jusques au souvenir de ces transports char-
mans ,

Dont la moins constante durée

Devoit être , suivant la loi de leurs sermens ,

Au cours de leurs ans mesurée.

L'Amour de sa présomption
Connut alors la conséquence,
Et comptant sur son éloquence,
Par devant Jupiter il intente action,
Contre l'Absence & sa séduction,
Qu'il traite de sédition.
On va, dit-il, voir de ce qui respire
Le cours à jamais suspendu ;
Des élémens tout l'ordre est confondu !
Entre les Dieux toute union expire ;
On verra l'Univers à son cahos rendu,
Si l'on ébranle mon Empire.
Mais le Maître des Dieux du fait bien informé,
Et d'autre part, ce Dieu charmé
D'abaisser de l'Amour la trop grande puissance,
Donna gain de cause à l'Absence.
Depuis ce fatal jugement
A peine voit-on un Amant,
A peine voit-on une Amante,
Dont l'Amour par l'éloignement
En peu de jours ne se démente.
Toutefois, aimable *Mimi*,
Votre bon & fidele ami
Souffre loin de vous, & vous aime,
Comme d'abord il vous aima ;
Et son ame, toujours la même,
Conserve avec un soin extrême
Le trait qui par vous le charma.

De votre âge enfantin & tendre ,
Il ne croit pas devoir attendre
De ses soins un juste retour ,
Ni que souffrant à votre tour ,
Vous renfermiez vos jeunes charmes
Dans le sombre manoir des larmes.
Vous devez donner vos loisirs
Aux jeux , aux innocens plaisirs ,
Aux Arts , même à la flatterie
D'une sage coquetterie ;
Et dans ces différens quartiers ,
Mon cœur vous suivra volontiers :
Mais je cesserois de vous suivre ,
Si désirant plus loin poursuivre
Chaque département par l'absence établi ,
Vous alliez jusques à l'oubli.



F A B L E V.

LE RAMEAU D'OR.

LE fils d'*Oeagre* & d'une chaste Muse :
(Car ne croyez que les plus beaux esprits
Du seul savoir soient sans relâche épris ,
Ni qu'à chanter *Muse* toujours s'amuse.)
Le Fils d'*Oeagre* , *Orphée* étoit jadis
Chantre parfait , tel qu'au temps d'*Amadis*
De Négromant il eût eu renommée.

Qu'entre ses dents il prélude en rêvant ,
De Tigres , d'Ours , autour de lui , souvent
Vient se ranger une troupe charmée.
Puis , à sa voix , s'il donne dans ses chants
Une plus ample & plus libre étendue ,
Des vents, des flots , par ses attraits touchans
On voit soudain la fureur suspendue.

Mais , aux accens , aux charmes de sa voix ,
Si la douceur de sa Lyre est unie ,
Arbres , Rochers , viennent en lourds convois
Pour écouter de près leur harmonie.

Il eût , enfin , du magique savoir
Par ses chants seuls , rempli tout le pouvoir ,
S'il eût des morts ranimé quelque cendre ;
Il l'entreprit , & même de descendre

Jusqu'aux enfers pour sa femme en tirer :
Depuis long-temps venimeuse couleuvre
Par male dent l'avoit fait expirer.
Pas ne fit-il en cela trop belle œuvre :
Et bien doit être un mari satisfait ,
Quand sans secours de tort ni de méfait ,
De son épouse il se trouve défait.

Aussi n'auroit *Orphée* un tel pas fait ,
S'il eût osé pour certaine voisine
Qu'avoit aimée , & qu'encor regrettoit ,
Tenter le cas ; mais simple , il redoutoit
Cris & clameurs de cousin & cousine ,
De frere & sœur , & ce qu'à sa moitié
Avoit uni le sang & l'amitié.
Quoi qu'il en soit , il part , & par ses charmes
Caron , *Cerbere* , & tout l'ost des enfers
Sont attendris , nuls obstacles offerts :
A *Pluton* même il arracha des larmes.
Ce *Dieu* permit qu'il ramenât au jour
Son *Euridice* , & pour que sans obstacle
Il la tirât du ténébreux séjour ,
Un *Rameau d'Or* , riche & brillant spectacle ,
Pour sauf-conduit il mit entre ses mains.
» Par ce Rameau , lui dit-il , tous chemins
» Te sont ouverts ; mais de tout préjudice
» Garde ce don avec un soin constant.
» Car s'il s'en perd une feuille , à l'instant
» Disparoîtra sans retour *EURIDICE* :
» Partez , allez , *PLUTON* dit. Et soudain

Corps fantastique & vain l'épouse quitte ,
Restes impurs du composé mondain
Dont en mille ans à peine une ame est quitte ,
Elle reprend , comme elle avoit jadis ,
Membres charnus , fermes & rebondis ,
Peau de satin , taille fine au possible ,
Air à ravir l'ame la moins sensible.
Mais elle prend aussi les mêmes mœurs ,
Esprit jaloux , & braillardes humeurs.

A peine ont-ils du Plutonique Louvre
Le seuil passé , que la Belle découvre
Tous les travers de son tempérament.
Elle se plaint , & toujours aigrement ,
Qu'il va trop vite , & puis trop lentement.
De son ménage elle demande compte ,
Et blâme tout ce qu'*Orphée* en raconte.
» Pourvu qu'ailliez dans les Forêts chanter ,
» Et que croyiez Arbres sourds enchanter ,
» Cure n'avez d'autre chose , dit - elle.
» Mais à propos quelle est cette mortelle
» Qu'en l'autre monde avec l'os éclatans
» Galantifiez , dit - on , n'a pas long-temps ?
» Espérez-vous qu'aurai la complaisance
» De supporter ces traits en ma présence ?
» Non certes , non : retranchez-en ce point.
» Eh ! comment donc , il ne me répond point !
» Ce beau Chanteur jusque-là me méprise.

Ainsi marchaient , l'une aigreur débitant ,
L'autre en secret contrit & repentant

D'avoir formé cette folle entreprise.
Lorsque passant sous un feuillage épais
Dont l'*Amour* même auroit goûté la paix ,
Si du repos le charme imperceptible
Avec l'*Amour* n'étoit incompatible ,
La Belle tombe en feinte pâmoison ,
Et se couchant sur un lit de gazon
Que mille fleurs ornoient de leur peinture ,
Elle se mit en lascive posture ,
Appelle *Orphée* , & d'un ton languissant ,
Dit qu'elle meurt ; l'autre compatissant
Revient , accourt : mais de sa maladie
Si - tôt qu'il eut la cause approfondie ,
(Approfondie est trop exagérer)
Mais , de son mal la cause reconnue ,
Dupe il n'en fut & veut se retirer.
Elle oubliant pudeur & retenue ,
Pour l'arrêter , sa main serra si fort ,
Que le Rameau tomba de cet effort.
Lors , sans laisser d'elle le moindre indice ,
Comme vapeur disparut *Euridice*.
Orphée en fut , si vous voulez , fâché :
Par-là rendoit son voyage inutile :
Aussi , par-là , voyoit-il arraché
Tronc en aigreurs , en peines bien fertile ,
Si que croirois , qu'il en fut peu touché.

En nous , le sang de nos mœurs tient les
rênes ,

Sur la raison ses loix sont souveraines :
Elle a beau dire & se vanter par-tout
Qu'avec empire elle gouverne tout :
C'est un esclave à qui ce sang commande.
Bien est-il vrai, que par fois, rudement
Elle le tance, elle le réprimande ;
Mais c'est toujours bien inutilement.

Je dirai plus : qu'une ame, en la caverne
Du *Phlegeton*, lave pendant mille ans
Vices, défauts, paresseux, pétulans ;
Qu'elle reprenne au sortir de l'Averne
Le même corps qui jadis l'enferma ,
Le même sang aussi qu'elle anima ,
Vous lui verrez les mêmes mœurs reprendre.

Par *Euridice*, est ce dogme prouvé ,
Et tant de fois nous l'avons éprouvé ,
Qu'aurions bien dû de nous-mêmes l'appren-
dre.

Avec les sens, en éternel discours ,
L'Ame s'agite, ardente à les poursuivre :
On croit par-là qu'elle anime le corps ,
Elle ne fait toutefois qui le suivre.

Voilà mon Conte fini :
Car ce n'est vraiment qu'un Conte
Auquel Sermon s'est uni ,
Dont vous tiendrez peu de compte.
Dans cet exemple cité ,
J'ai voulu chercher l'excuse

De maint défaut dont j'accuse
Mon Recueil ressuscité.
A mes *Chansons parodiques*,
Quoique d'ailleurs méthodiques,
(Outre leur antiquité,)
Défaut peut-être imputé ;
Savoir , triste gravité ,
Compagne de la vieillesse ,
Le manque de gentillesse ,
Et de légère gaité.

Tel étoit leur caractère ;
Et leur résurrection
En elles n'aura pu faire
Notable correction.

Ainsi l'épouse d'*Orphée*
Reprit , avec corps vivant ,
L'humeur aigre , ébourifée ,
Qu'elle avoit auparavant.
Aussi , pourra-t-il bien être ,
Que le même instant léger
Qui les voit ici renaître ,
Les verra se replonger
Dans le néant redoutable
Pour pareils Vers établi ,
Et que la nuit équitable
Conçut jadis de l'oubli.



F A B L E V I.

LE DÉFIT,

A MESDEMOISELLES DE LUBERT.

J EUNES Muses, que sous ses yeux
Apollon avec soin élève,
Et qui de vos ans précieux
Commencez un cours que j'acheve,
Recevez ce léger présent.

Ce sont chants que jadis fit naître
Un Dieu qui déjà fait connoître
Chez vous son pouvoir séduisant.
Chez vous, ce terme pourroit tendre
A mal, suivant malins égards.
Je m'explique, on ne doit entendre
Par *chez vous*, que vos seuls regards.

Déjà dans vos yeux il réside,
Et l'on diroit qu'il y préside,
Tant leurs traits délicats & fins
Conduisent de cœurs à ses fins;
Mais attendons, & l'Hyménée
Dont prochaine soit la journée,
Vraiment chez vous le conduira,
Sans que vous puissiez l'en dédire,

Et sans que l'on puisse en médire ,
Jusqu'en vos cœurs l'introduira.

Mais revenons aux *Parodies*
Qui s'osent à vous présenter.
Dans leur temps , temps triste à dater ,
Elles se virent applaudies ,
Et ne désespéreroient pas ,
Malgré leur sage retenue ,
Hors de mode ici devenue ,
Qu'on leur trouvât quelques appas ,
Si vos voix leur prêtoient leurs charmes.

Joignez-y l'accompagnement
De vos yeux : cet accord charmant
Leur fournira de sûres armes.
Car souvent le simple Auditeur
Distingue mal ce qui l'enchanté ,
Il juge la Piece charmante ;
Et n'est touché que de l'Acteur.

Plusieurs Oiseaux de différens plumages ,
Mais tous Oiseaux des plus exquis ramages ,
Etoient un jour , dans un bois rassemblés ,
Et ne craignant d'être en ce lieu troublés
Par l'Oiseleur , ni par d'autres traverses ,
Ils devoient de cent choses diverses.
Pluie & beau - tems , attente des moissons ,
Difficulté de trouver nourriture ,
Soins de famille , & sur les nourrissons

Récits outrés, louangeuse peinture :
Ensuite vint le médisant discours,
De telle à tel ouverte agacerie,
De telle à tel pleine galanterie.
Le ridicule y prit aussi son cours :
Là des absens les défauts s'étalèrent,
Et comme il faut, plaisans se signalèrent,
Dame *Fauvette* y contrefit le chant
Du bon *Coucou*, qui lors alloit cherchant
A ses petits pâture nécessaire.

Le *Rossignol* des malins l'adversaire,
(Car le mérite en cela se connoît,
Et par cela se distingue, qu'il n'est
Point envieux, partant point satyrique)
Le *Rossignol* dit d'un ton patétique
A la *Fauvette*, *Eh !* « ma sœur, des absens
» Respectons tout, jusqu'à leurs défauts
» mêmes.

» En leur présence, il faut quand on les aime,
» Et que ce sont défauts intéressans,
» Ou que l'on peut corriger par censure,
» Les attaquer sans garder de mesure,
» Par traits piquans même les critiquer,
» Par traits adroits, mais clairs, intelligibles,
,, Guider leur main à se les appliquer :
» Mais si ce sont défauts incorrigibles,
» On doit les plaindre & ne pas s'en moquer.

» Et puis, est-il qualité si parfaite
» Que par l'excès outrée & contrefaite,

» Et quand on veut mauvais tour lui donner ,
» Au ridicule on ne puisse amener ?
» Je n'en veux pas une preuve plus ample
» Que ce cas-ci , & que ton propre exemple.
» Du bon Coucou tu travestis le chant ;
» Et là - dessus les rieurs t'applaudissent :
» Tu crois le tien plus doux & plus touchant ,
» Dans cet orgueil tes flatteurs t'enhardissent.
» Mais défais - toi de cette vanité ,
» Et si tu veux en faire ici l'épreuve ,
» De tout ton mieux chante : de mon côté
» J'imiterai le Coucou , pour ma preuve.
» De connoisseurs ce cercle composé ,
» Nous jugera sur ce point proposé.

De ce défi la *Fauvette* outragée ,
Sans balancer , sans délai l'accepta ,
Et tout soudain tant & si bien chanta ,
Qu'avec clameur elle fut louangée.

Le *Rossignol* à son tour débuta ,
Vents & ruisseaux se taisent pour l'entendre :
Du bon *Coucou* la plainte il imita ,
Et d'une voix harmonieuse & tendre ,
Par tous les tons il vous la promena ;
Du vif au doux , par degrés l'amena ,
De traits légers quelquefois il l'orna :
C'est le grand point, & l'on doit tout attendre
De tel chanteur qui joint à des talens
De l'art adroit tous les traits excellens.
Enfin , avec une si grande adresse ,

Sur tons si doux & si pleins de tendresse ,
De son auteur l'air dur il déroba ,
Qu'à l'écouter la *Fauvette* attachée ,
Et sur sa branche en l'écoutant penchée ,
Du haut de l'arbre en extase tomba.

A ce signal , tous les doutes finirent :
D'aîles on vit continus battemens ,
Signes certains des applaudissemens ,
Et puis les voix pour le *Concou* s'unirent.

Défiez-vous de l'exécution ,
Si vous voulez bien juger d'un ouvrage :
Elle prévient , entraîne le suffrage.
Combien de fois , séduits par l'action ,
Nos cris ont-ils des *Pieces* couronnées ,
Qui de sens froid ensuite examinées ,
A notre honte , ont été condamnées ?
Lisez vous même : il est millier d'Auteurs
Qui *Rossignols* à titre de Lecteurs ,
Sont vrais *Concou*s , comme Compositeurs.

Je reviens à vous , Sœurs aimables ,
Et même Sœurs en *Apollon* ,
Célèbres au sacré Valon ,
Par mille talens estimables.

Mon Conte vient de vous prouver
Qu'une exécution flatteuse
Peut faire aisément approuver
L'œuvre au-dessous de la douteuse.
De vos voix le charme est divin :

Exercez cet art souverain
 Sur ces Chançonnelles antiques ,
 Qu'Amour , esprit universel ,
 Me dicta du tems des Attiques ,
 Sans y mettre un seul grain de sel.
 Entre vos mains toutes leurs rides
 Vont s'applanir , leurs fronts arides
 Changeront leur poil grisonnant ;
 Vos graces & votre jeunesse
 De leur vif éclat les ornant ,
 Leur ôteront le droit d'aïnesse
 Que leurs ans sans nombre entassés
 (Car elles ont vu maint solstice)
 Leur ont acquis , avec justice ,
 Sur tous les chants des tems passés.



F A B L E V I I.

L A F A U V E T T E ,

A M O N S I E U R ****.

A VOIR place en mon Sotifier
N'est rien moins qu'avoir *son rosier*
Fleuri pendant toute l'année :
C'est seulement la destinée
De tous ceux que mon cœur chérit.
Eh , *par saint Jean* , vous y serez inscrit.
Tels honneurs sont peu désirables :
Les noms n'en sont pas plus durables ,
Pour être en mes Vers insérés ;
De mes Saints c'est la Litanie ,
Saints , à qui fut mon ame unie.
Eh , *par saint Jean* , inscrit vous y serez.
Sincérité , mœurs bienfaisantes ,
Toujours douces & complaisantes ,
Même aux défauts de ses amis ,
Sont vertus que je solennise ,
Et qu'en mes Saints je canonise ,
Eh , *par saint Jean* , vous y serez admis.

Jeune *Fauvette* , sur l'oreille
Avoit , comme on dit , le bouquet.
Corps formé , langage coquet ,
Age où tel oiseau s'appareille.

Ses parens la persécutoient ,
Et chaque jour lui présentoient
Ce que les bois du voisinage
Avoient de plus jolis galans.
Sa mere exaltoit leurs talens ;
» L'un , lui dit-elle , est du bon âge :
» Celui-là , ravissant chanteur ,
» L'autre éloquent , doux & flatteur.
» Tel , par un arrangé ménage ,
» Est plus riche qu'un mieux renté.
» Tel autre , à l'Aigle apparenté ,
» Vient des Rois , par direct lignage.
Candeur , prudence , probité ,
Clémence , libéralité ,
Furent Vertus représentées ,
Et par la Belle rebutées.

Ces qualités ne touchoient pas
De son cœur la sensible corde :
A moins que vertu ne s'accorde
A nos mœurs , elle est sans appas.

Notre *Fauvette* étoit constante ,
Elle étoit sensible , partant
Un Epoux sensible & constant ,
Pouvoit seul la rendre contente.
Elle en cherchoit , & le trouva :

Il étoit de peu d'apparence ,
Quelque temps elle l'éprouva ,
Et lui donna la préférence.

Quoique par le vice abbatus
Nous aimons toutes les vertus ,
Chez nous elles sont révérees ;
Mais les vertus selon nos mœurs ,
Et sur-tout , selon nos humeurs ,
Sont toujours vertus préférées.

Je suis né doux & complaisant ,
Et lorsqu'en quelqu'autre je trouve
Ces deux qualités , j'en éprouve
Certain attrait sympathisant
Qui vers lui sans cesse m'entraîne.

Eh, *par saint Jean*, pour moi c'est votre chaîne,
Mais je demande du retour ,
Et qu'on me le prouve à son tour ,
Comme , par exemple , une preuve
Demain vous pourriez m'en donner ,
Si chez moi vous veniez dîner.

Eh, *par saint Jean* , essayez cette épreuve.
Sobre , affairé , ne craignez pas
D'être long-temps en ce repas :
A trois heures , je vous dégage
Et vous donne , outre mon serment ,
Mes Chansons en nantissement.

Eh, *par saint Jean*, prêtez-vous sur ce gage.

FABLE VIII.

LES GORGONES,

A MESDEMOISELLES DE GIVRI.

LES trois Sœurs *Gorgones* n'avoient
Entre elles, qu'un œil en partage :
Pour gouverner leur héritage,
Tour à tour elles s'en servoient.

Celle qui menoit aux prairies
Les troupeaux, se servoit de l'œil,
Pour leur choisir les plus fleuries :
Puis jusqu'au coucher du Soleil,
Le renvoyoit à ses cadettes,
Dont l'une avoit des revenus,
Et de l'exaction des dettes
Tous les détails grands & menus ;
Et l'autre n'étoit appliquée
Qu'à de plus serviles apprêts,
Faire les lits & tenir prêts
Les repas à l'heure marquée, ..
Ainsi, par cercle & par contour
Chacune avoit l'œil à son tour.

Mais, dites-vous, peut-on comprendre
„ Que quand une cet œil tenoit,

„ A ses sœurs elle pût le rendre ,
„ Puis qu'aveugle elle devenoit ?
Moi , je le comprends , & vous - même
Allez le comprendre aisément.
C'étoit du sort l'arrêt suprême , -
C'étoit la loi , que du moment
Que de l'œil l'une étoit pourvue ,
Elle perdît l'*Amour* de vue ,
Et n'en pût goûter les douceurs.
Ainsi volontiers à ses sœurs
Chacune de ce luminaire
Restituoit l'éclat perçant :
Car leur cœur n'étoit innocent ,
Encore moins visionnaire ,
Jusques au point de préférer
Plaisir de voir & d'admirer
Des fleurs la riante peinture ,
Du Soleil l'immense structure ,
A ces vifs , & touchans plaisirs
Qu'un Amour bien solide inspire ,
Et qui , quand leur ardeur expire ,
Ressuscitent par les désirs.

Vous allez sans doute me dire ,
„ Qu'est - ce qu'aimer sans voir , sans lire
„ Dans les yeux d'un objet aimé
„ Tous les mouvemens de son ame ,
„ Et sans y savourer la fiâme
„ Dont par nous il est consumé ?
Vous me direz encor peut - être

(Car vous êtes trois à parler ,
Et trois , dont chacune veut être
Admise au droit de contrôler)
„ Quand on est avec ee qu'on aime ,
„ Ne faut - il pas se voir soi - même ?
„ N'a - t - on pas sans cesse besoin
„ De s'observer , de prendre soin
„ De ne rien faire qu'avec grace ,
„ D'ajuster coëffure , ornemens ?
„ Un rien dégoûte les Amans ,
„ Et telle est dans cette disgrâce
„ Qu'en eût garantie un miroir.

A ce mot qui sent le terroir ,
Ne puis-je d'ici reconnoître
Celle qui fait l'objection ?
N'importe sa réflexion
Presque insensiblement fait naître
De ma Fable le sens moral.
Prenons donc le ton doctoral.

Cet œil étoit un œil mystique ,
C'étoit le *Conseil* , la *Raison* ,
Dont ces Sœurs dans leur domestique
S'entre-aidoient en toute saison.
Aussi , dans une règle austère ,
Par ce flambeau , quand il luisoit ,
Chacune d'elles conduisoit
Les travaux de son ministère.

Vous eussiez vu de tous côtés
Fuir les vices déconcertés :

L'Amour qui charme quand il blesse,
Et toute autre aimable foiblesse
Fuyoient tremblans, sans différer,
A l'aspect de cette lumiere.
Mais cessoit-elle d'éclairer,
Leur pente aux vices coutumiere,
De leurs cœurs venoit s'emparer.
Alors, les Fureurs amoureuses,
Haines, Vengeances rigoureuses
Les assailloient de toute part.

Divine *Raison*, seul rempart
Contre nos pentes malheureuses,
Daigne nous éclairer toujours :
Sans toi, s'écouleroient nos jours
Parmi des ténèbres affreuses.

On voit par ce fait sérieux
Pourquoi ces Sœurs, sans résistance
Et sur la plus légère instance
Se prétoient l'œil mystérieux,
Et le cédoient à la premiere
Qui vouloit suivre sa lumiere.
Il s'opposoit à leurs desirs,
Il les privoit de leurs plaisirs ;
Leur laideur, celle de leurs vices,
Clairement il leur faisoit voir :
Utiles, mais fâcheux services
Qu'on n'aime point à recevoir.

Voilà ma Fable en tout sens expliquée ;

Mais aux trois Sœurs à qui ceci j'écris ,
Selon lequel des sens que j'ai décrits ,
Pourra-t-elle être à propos appliquée ?

Ce n'est déjà dans le sens littéral :
Car chacune a deux yeux , dont Dieu nous garde ,
Et que ressent quiconque les regarde.
Ce n'est non plus selon le sens moral :
Dans tous les temps à la raison fidelles ,
Leurs pas si bien sont réglés par les pas ,
Que bien souvent on ne distingue pas
Qui va devant , de la raison , ou d'elles.

Aimables Sœurs , qu'Amour exprès forma
Pour soutenir ici-bas sa puissance ,
Que de ses traits les plus sûrs il arma ,
Pour tout soumettre à son obéissance ,
Cessez ici de vous alambiquer
Pour vous pouvoir cette Fable appliquer.

Nul de ces Sens , littéraux ou mystiques
Ne vous convient , & je n'ai prétendu
Par ce récit trop au long étendu ,
Que vous marquer , qu'à ces trois Sœurs antiques
Comme un seul œil suffisoit autrefois ,
Un seul Recueil de mes Chansons Gothiques
Pourra suffire , & de reste , à vous trois.
En quatre mots , j'aurois dû vous le dire ;
Mais d'entre-vous , l'une peut attester
Que quand on aime à jaser , à conter ,
Tout comme quand on se plaît à médire ,
De ses récits on mesure le champ ,
Par la raison , moins que par son penchant.

FABLE IX.
LE RUISSELET,
A MONSIEUR ***.

UN grand *Fleuve* en d'immenses Plaines,
Ses Flots à rives toujours pleines,
Majestueusement rouloit.
Près de ses bords un *Ruisselet*
Parmi de riantes Prairies,
Que sa fraîcheur tenoit fleuries,
Sa petite onde conduisoit.

Un jour, en lui-même il disoit :
» Pourquoi dans cette obscure Terre
» Où mon nom & mes eaux j'enterre,
» Perdre ainsi mes eaux & mon nom ?
» Au Fleuve il faut que je les mene :
» Ma jonction à son domaine
,, Augmentant beaucoup son renom,
,, Une place considérable
,, En sa Cour il me donnera ;
,, A sa suite il me menera,
,, Quand dans une pompe honorable
,, A Neptune il présentera.

- „ Chaque an son présent tributaire.
„ J'y verrai la belle Thétis,
„ Qui par hommage volontaire
„ Tient tous les Cœurs assujettis.
„ Je la verrai , dis-je , & peut-être....
„ Car l'Amour n'est point sans flambeau ;
„ Pélée agonisant doit être ,
„ Et je suis Galant , jeune & beau.
„ Réalise , *Amour* , ce présage ,
„ J'en saurai faire un bon usage :
„ L'ambition surmonte tout.

L'entreprise , à peine est conçue ,
Que tournant ses regards par tout ,
Au *Fleuve* il se fait un issue
Et se précipite en son sein.
Il faisoit grand bruit , à dessein
De se rendre plus respectable ;
Mais ce bruit qu'il croit redoutable
Parmi tant de flots opposés ,
Ne fait pas naître plus d'alarmes
Que si quelqu'Amant , de ses larmes
Eût les bords du *Fleuve* arrosés.

Au Dieu , d'abord il se présente ,
En vrai fanfaron , il lui vante
Son nom , sa naissance & ses faits ;
Et pour accroître son empire ,
Lui dit , “ que de tous ses bienfaits ,
„ Le seul où son grand zele aspire ,
„ Est l'honneur d'être son sujet.

Le *Fleuve* , à cet hommage abjet
Répondit d'un signe modique ;
Et tournant le dos , il indique
A ses plus illustres vassaux ,
Soit Rivières , soit grands Ruisseaux ,
Leurs devoirs pendant la journée.

D'entreprise si mal tournée ,
Ou bien plutôt de ce refus ,
Le *Ruisselet* triste & confus ,
Et revenu de sa chimere ,
Courut à la Source sa mere ,
Et tout ce grief lui redit.

Sagement elle répondit :

- „ Voilà , mon fils , d'une ame ambitieuse
„ Quels sont les fruits. La douceur précieuse
„ D'un sort obscur , ne la satisfait pas ;
„ Vers le grand jour elle tourne ses pas ;
„ Mais le grand jour par son éclat la blesse
„ Et montre mieux ses défauts , sa foiblesse.
„ Quand tu voyois sous l'effort de tes eaux
„ S'humilier de débiles Roseaux ,
„ Tu te croyois aussi grand que Neptune ;
„ Comparaison , qui met à tout le prix ,
„ T'a sagement , à tes dépens appris ,
„ Que tu n'es pas plus grand que ta fortune.
„ Reprends, mon fils, reprends ton premier
cours.
„ Ces Prés chéris implorent ton secours ,
„ Ici tes Eaux avec soin on enleve :

„ PAR

- „ Par leur crystal tout ce champ s'embellit.
„ En quelques lieux abondance avilit,
„ Ce que disette en d'autres lieux élève.

Me voilà justement au cas
Du *Ruisselet*, sauf le fracas
Que je ne fais, ni ne veux faire :
Le grand bruit n'est pas mon affaire.
Mais je vous offre des *Chansons*,
A vous, qui de toutes façons
En donnez à pleines moissons
Entre la poire & le fromage.
Eh ! n'est-ce pas le *Ruisselet*
Qui vient au *Fleuve*, pour hommage
Donner d'eau plein un gobelet ?
Ces vieilles *Chansons* déterrées,
Toutes au sérieux tirées,
Pourrez-vous encor les souffrir ?
Mais vous les avez désirées,
Puis-je ne vous les pas offrir ?



FABLE X.

L'AMANT DISTRAIT,

A MADAME DES ARENNES.

SI je voulois les trois *Graces* décrire ,
Savez-vous bien comment je m'y prendrois ?
De vos appas , les moindres dépeindrois ,
Comme diriez , un regard , un sourire ,
Un geste , un rien , en un mot de ces traits
Qu'on met à peine au rang de vos attraits :
Par ce crayon , par ces légères teintes ,
Graces seroient en beau même dépeintes.

Si de *Vénus* je peignois les beautés ,
De vos yeux seuls je tracerois l'image ;
A leur éclat , viendroient lui rendre hommage
Dieux éblouis & Mortels enchantés ;
Et pour ce trait seroit plus adorée
Qu'onques ne fut dans l'Isle Cithérée.

Puis , si d'*Amour* désirois , trait pour trait ,
Donner au monde un ressemblant portrait ,
Pas ne seroit si difficile affaire ,
Et ne voudrois d'autre façon y faire
Que sur vos yeux mettre un léger bandeau ,
En votre main un radieux Flambeau ,

Sur votre épaule un Carquois redoutable ,
Et ce seroit peinture véritable.

Mais si voulois de vos traits gracieux
Donner ici ressemblance fidelle ,
Où trouveroit ma main quelque modelle
Qui pût régler l'ouvrage que ferois ?
Nul , que je sache , & bonnement dirois
Au curieux de votre portraiture ,
Allez de près voir ses charmes vainqueurs ,
Mieux un regard la dépeint dans les cœurs
Que ne feroit la plus vive peinture.

Bien il est vrai , que courrez grand danger
En la voyant : car du plus passager

De ses regards , si brûlante est la flâme ,
Qu'elle pénètre à l'instant jusqu'à l'ame.
Plus ne vivrez qu'en tristesse , en émoi ,
Mais en cela ne serez pis que moi.

» Or , direz-vous , à quoi ce préambule

» Vous conduit-il ? vous m'offrez des Chan-
sons ,

» Puis , seulement , sans parler de leurs sons ,

» Vous me menez comme errant noctam-
» bule ,

» Par des sentiers bizarrement tenus.

» Que font ici Graces , Amour , Vénus ?

» Et ces Portaits , esquisses imparfaites

» Qu'en traits grossiers & d'eux & de moi
» faites ?

C'est bien repris , trop me suis égaré :

Dij

C'est ma coutume , & quand de votre idée ,
Est une fois mon ame possédée ,
Plus ne saurois en être séparé.

Jeune Linotte avoit perdu sa mere.
Moineau voisin dont elle étoit commere ,
Et qui , de plus , étoit son créancier ,
Non pour argent (Oiseau n'est financier)
Mais pour des grains , ou pareille chosette
Qu'avoit prêtée en diverse disette.

Le *Moineau* , dis - je , instruit du triste cas ,
Voulut , avant faire bruyant fracas ,
Et d'en venir à nulle plaidoirie ,
Etre informé de l'état de l'*Hoirie*.

Pour cet effet , sous prétexte poli
De compliment en tel cas établi ,
Il députa son fils vers l'*orpheline*.
Lui prescrivit tout ce qu'il lui diroit ,
Avec tournure & façon pateline ,
Pour être instruit du bien qui resteroit
Dans la maison , & n'être point crédule ;
Puis lui remit en pate la cédule ,
Qui contenoit & nombre & qualités ,
Dates aussi , dans un ordre fidelle ,
Des fruits , des grains , à la mere prêtés ,
Avec reçu signé , paraphé d'elle.

Le fils instruit , part , & d'un vol léger
S'en va cherchant le réduit bocager
Qui renfermoit l'*orpheline Linotte*.

Qui n'auroit cru que pendant son chemin
Chose n'eût fait que prendre exacte note
Des faits portés au bil qu'avoit en main ?
Mais depuis peu la *Linotte* avoit vue ,
Qui lui parut de tant d'attraits pourvue ,
Que du moment que son pere lui dit
D'aller la voir , rien de plus n'entendit.

Il la trouva languissante , éplorée.
Amour , de tout fait se faire des traits :
Larmes , langueurs , face décolorée ,
Pour un amant sont de nouveaux attraits.
Adieu , vous dit , semonce paternelle :
L'*Amour* n'admet d'intérêt que le sien ;
Toute autre cure est pour lui criminelle.

De ce précepte exact praticien ,
Notre *Moineau* , près de cette Maîtresse ,
Fut si touché de sa tendre détresse ,
Que la pitié lui fit tout oublier.
Il la calma par détour , par adresse ,
Puis , en avant mit propos de tendresse ,
Puis , tout son cœur osa lui déplier.
Désirs , transports , ardeur , vive poursuite ,
Pleurs , désespoir , s'étalèrent ensuite ;
Mais de la dette un seul mot ne fut dit.
Si que la nuit ses voiles épandit ,
Et qu'il fallut après la douzieme heure ,
Sans rien ourdir , quitter cette demeure.
Ce n'est le tout , la cédule il perdit.
Jugez quel compte à son pere il rendit.

D'*Amant distrait* ne comptez sur l'adresse ,
Votre intérêt toujours éconduira ;
Confiez-lui seulement sa maîtresse ,
Souvent encore mal il la conduira.
Malgré mon âge & ma morne figure ,
Me voilà donc au Moineau comparé ?
Que bien m'en soit , j'en accepte l'augure ,
Jamais si loin ne m'étois égaré.

Comparaison doit être un peu clochante ;
De celle-ci le sort est bien rempli :
Et du Moineau si vous m'ôtez l'oubli ,
Pas n'en aurois chose en rien approchante.
Je viens enfin à mes vieilles Chançons ,
Qu'en vous parlant j'avois presque oubliées.
Amour jadis y trouva des leçons ,
Elles étoient par *Bacchus* publiées :
Mais aujourd'hui si froid est leur recueil ,
Que jugerez , quelque effort que j'y prenne ,
Que bien plutôt la Fontaine d'*Arcueil*
Que celle-là du bouillant *Hipocrene* ,
Dans ses glaçons tous leurs traits m'inspira.

De ces Chançons une pour vous fut faite ;
Mais *bonni-soit* qui vous l'indiquera :
La trouveriez pour vous trop imparfaite.
Devinez-là , si savez deviner ,
Comme savez plaire , & cœurs enchaîner.



FABLE XI.

LES DEUX ORATEURS,

A Monseigneur le DUC DE NOAILLES.

Vous vous flatiez, *Seigneur*, d'être enfin
quitte

De mes Ecrits à membres tous noués ;
Mais des devoirs entre vos mains voués ,
Encore un tems il faut que je m'acquitte.
Et de ce tems quel doit être le cours ?
C'est celui - là de ma reconnoissance.
Bien est - il vrai que , selon les discours
Que tient mon cœur , selon la connoissance
Que puis avoir de ses déportemens ,
Ce tems - là n'est à ses derniers momens.

J'ai recueilli nombre de Parodies ,
Ou si voulez , d'antiques Rapsodies
Qu'en ma jeunesse autrefois je chantois ,
Dès leur naissance en cent lieux dispersées ,
Exprès pour vous je les ai ramassées.

Point n'y verrez ou peu de traits piquans :
Les traits d'esprit , les modernes clinquans
Ont trop d'effor pour mon esprit modique.
Sens & justesse , exacte vérité ,

Sont les objets où me suis arrêté.
Mais quant à l'art qu'on nomme *Parodique* ,
(J'entens cet art de si bien marier
Les vers au chant , l'art de si bien trier
Mots exprimans des tons le caractère ,
L'Art de si bien , par répétitions ,
Faire jouer les vers qu'on réitere
Avec les airs , que leurs expressions
Fassent douter gens ayant connoissance ,
Lequel des deux , de l'autre a pris naissance)

Quant à cet art , dis - je , j'ose espérer
Qu'en ce Recueil pourrez le rencontrer.
Pour l'éprouver , ces airs daignez entendre
De quelque *Orphée* à voix légère & tendre ,
Non tout de suite ; intermedes il faut.
Car lassitude , attention perdue
Font sans cela , sur la chose entendue ,
Tomber leur propre & languissant défaut.

Jeunes *Renards* , l'un natif d'Aquitaine ,
L'autre Normand (Pays où bien certaine
Est la moisson des fruits & des esprits)
Entre - eux un jour se disputoient le prix
De l'éloquence , & gageure présente :
Car aux pillards gloire n'est suffisante.

Juges nommés , sujet choisi , jour pris ,
Chacun s'en va se mettre en sa taniere ,
A travailler le sujet entrepris ,
Et lui donner perfection dernière.

On les voyoit sans cesse rêvaſſans
Parmi les bois, à leur œuvre penſans,
Admettre un trait, enſuite le proſcrire,
Ecrire un mot, raturer & récrire,
Laiſſant en paix, au moins juſqu'au retour,
Volaille même, & gibier d'alentour.

Le jour venu, litigieuſe criſe
Tient nos rivaux palpitans & troublés.
Au lieu preſcrit Juges ſont aſſemblés,
Cent vieux *Renards* ayant tous barbe grife,
Et tous jadis renommés Orateurs :
Jà, parmi nous n'en compterions tel nombre,
Puis s'y rasſemble un peuple d'Auditeurs,
Que la forêt couvroit tous de ſon ombre.
Des concurrens le couple arrive enſin :
Début civil, d'abord entre-eux précède
Sur le début que l'un à l'autre cède ;
Et le *Gascon* croyant jouer au fin,
S'en défendit avec tant de conſtance,
Que le *Normand* cédant à ſon inſtance,
Prit ce début en *Renard* bien ſenſé :
Il en ſavoit l'avantage notoire.

Par préambule eſt d'abord encenſé
L'Aréopage, enſuite l'Auditoire,
Puis, avec art en matière il entra.
Dans tous les cœurs ſon diſcours pénètre,
Raiſonnement, ordre, figure, ſtyle,
Rien de trop peu, rien auſſi d'inutile ;
Et comme alors toute l'attention

Nouvelle étoit , de tout autre objet vuide ,
Et que d'entendre elle étoit même avide ,
Tout ce qu'il dit fit son impression.
On en retint jusqu'à l'expression :
Un terme neuf , un ton de voix , un geste ,
Tout fut noté , comme Loi du Digeste.

A peine eut-il prononcé son *j'ai dit* ,
Qu'impétueux , sans donner de relâche ,
Notre *Aquitain* son oraison ourdit.
Vous eussiez dit d'un torrent qui se lâche
Du haut d'un roc en un valon affreux ,
Ou de ces monts dont les antres souphreux
Sur leurs voisins qui tremblent, qui frémissent,
Eclats brûlans par leurs sommets vômissent.
Le feu *Gascon* s'y fait sentir par - tout ,
Style hardi , figures singulieres ,
Graces , beautés à lui particulieres ,
Enfin, ce feu ranime , éclaire tout ;
Tout y prend l'air du grand & du sublime :
Eclairs brillans se voyoient répandus ,
Ainsi qu'aux Cieux par les vents confondus.

De plus , justesse & scrupuleuse lime
Sembloient avoir tous ces brillans ornés :
Tout y naissoit de l'Art & du Génie ,
Si que devoit , iniquité bannie ,
En sa faveur être votes donnés.

Mais toutefois depuis son préambule
Dans tous les yeux il put lire sa bulle
D'exclusion : car soudain bâillement

De rang en rang à ce sort le prépare ,
Puls le sommeil des paupieres s'empare ,
Libre Auditeur s'en va secrètement ,
Puis, à grands flots, presque tous s'évaderent ;
Bref , s'éveillant les Juges déciderent
Tous d'une voix pour l'Orateur *Normand*.

D'où vient cela? d'où vient? raison bien sûre,
Et je l'ai dit. On n'a qu'une mesure
D'attention. Donnez - lui par de - là ,
Elle languit , ailleurs se distribue ,
Et surement à la Piece attribue
Cette langueur que d'elle - même elle a.

Adonc , *Seigneur* , si de ces Parodies ,
Que d'ans nombreux la glace a refroidies ,
Selon leur prix vous désirez juger ,
A plusieurs jours il faut les partager.
Car sans cela vos exactes lumieres
N'empêcheroient dégoût de s'y jeter.
La fin , sur - tout , ne pourroit éviter
D'en ressentir les langueurs coutumieres ;
Et je craindrois avec raison aussi ,
Que le dégoût causé par celles - ci ,
Ne retournât jusques sur les premieres.



F A B L E X I I .
LES DEUX RIVALES,
A Madame & Mademoiselle DE FONTAINE.

C HARMANTE mere , aimable fille ,
Qui dans le sein d'une famille
Où l'Amour puise tous ses traits ,
Puisâtes les brillans attrait
Dont l'une & l'autre êtes ornées ,
En commun ayez ces Chançons.

Ce sont des extraits des leçons
Qu'autrefois *l'Amour* m'a données.
Qu'entre vous , leur propriété
Se partage en pleine concorde :
Pour tels biens , jamais de discorde
Le flambeau ne fut agité.

S'il s'agissoit d'autre partage ,
Comme d'un cœur tendre , empressé ,
J'appréhenderois davantage ,
Que Discorde au crin hérissé
N'y mêlât le feu qu'elle inspire ,
Feu toujours prêt à ravager :
Car c'est-là justement l'Empire
Que l'on ne sauroit partager ,

Depuis long-temps deux *Colombes* ensemble,
Comme deux sœurs en union vivoient.
Peines, plaisirs, tout ce qu'elles avoient,
Étoit commun, rien ne se réservoient.

Tendre amitié le plus souvent rassemble
Esprits divers; mais quand son doux accord
Unit esprits de même caractère,
Soit triste ou gai, soit clément, soit austère,
Ses nœuds en sont plus resserrés encor.

Telles étoient nos *Colombes*, charmées
L'une de l'autre, également aimées.
Sincérité, complaisance, enjouement,
Bonté de cœur, politesse, agrément,
D'un soin égal leurs mœurs avoient formées;
On auroit cru que plutôt dût finir
L'accord des Cieux, que les voir désunir.

Or, comme étoient leurs ames ménagères
De tous momens faits pour s'entretenir,
Et que souvent par absences légères
De petits soins venoient les séparer,
Pour de ce joug encor se délivrer,
En lieu sauvage elles se confinerent,
Où tous les soins pussent les ignorer.
Là toutefois la Discorde perverse
Vient les chercher, & leurs projets renverse :
Et savez-vous comment elle entreprit
De faire naître entre-elles zizanie,
Et quel flambeau en sa main elle prit ?
Celui d'Amour, lui par qui l'harmonie

Entre ennemis bien souvent s'introduit.

Jeune Pigeon par le hasard conduit ,
Et n'entendant en cela nul mystere ,
Vint un beau jour en ce lieu solaire.
De loin d'abord nos Colombes il vit ,
Pendant un tems de l'œil il les suivit ,
Puis , il approche , & de discours honnêtes
Il attaqua toutes deux tour à tour.

„ Si vous étiez moins seules que vous n'êtes ,
„ Je jurerois qu'en ces bois d'alentour
„ Vénus avec les trois Graces cachées
„ Vous eût , dit-il , de son Char détachées ,
„ Pour vous laisser , pendant un si beau jour ,
„ Goûter le frais en ce charmant séjour.
„ Mais en ce cas les Amours devroient être
„ Auprès de vous , à vous plaire empressés ;
„ A moins qu'ailleurs Vénus les ait peut-être ,
„ A d'autres soins exprès embarrassés :
„ Car elle doit pour eux craindre vos charmes ,
„ Pour jeunes cœurs inevitables armes.

A tout cela les belles répondoient ,
En répondant , elles le regardoient ,
Le regardant , l'une & l'autre pétille :
Bref , des trois parts , voir , aimer , être aimé ,
Fut d'un moment l'ouvrage consommé.

Le *Pigeon* aime , & c'est chose bien sûre ,
Désirs , ardeurs , transports , tout l'en assure :
Mais pour qui sent en lui ces mouvemens ?
Quelle des deux en son cœur les fait naître ?

C'est ce qu'encore il ne sauroit connoître.
 Il sonde en vain ses secrets sentimens :
 Celle des deux qu'il voit le détermine.
 L'autre à son tour se laisse-t-elle voir !
 L'aimer devient son plus pressant devoir,
 Et sur cela plus son cœur s'examine,
 Plus il se trouve en son choix incertain.
 Bien volontiers il iroit du Destin
 Sur ce qu'il pense interroger l'Oracle ;
 Mais le Destin ne pourroit sans miracle,
 Et sans changer totalement son cœur,
 Déterminer son choix ni son vainqueur.

De son partage aisément s'aperçurent
 Ces deux beautés, & d'abord en concurent
 L'une pour l'autre un tel éloignement,
 Qu'après clameur, injure, emportement,
 Que jalousie & haine suggérèrent,
 Sans nul retour elles se séparèrent.

On est, dit-on, *ami jusqu'aux Autels* :
 Mais qu'est-ce ici que l'*Autel* signifie ?
 La passion à qui l'on sacrifie,
 Non le respect pour les Dieux immortels.

Les passions veulent la préférence,
 Et sur ce point elles sont sans pitié.
 Evitez donc d'entrer en concurrence,
 Si vous voulez conserver l'amitié.
 Mes Chançons à robes antiques,
 A coëffure, à frisons Gothiques
 Entre vous deux n'exciteront

Aucun trouble sur leur partage :
Celle à qui moins elles plairont
Aura sur l'autre l'avantage.

Recevez pourtant leur recueil :
Et quoi qu'elles soient surannées ,
Accordez-leur le même accueil
Que si de leurs jeunes années
Elles vous offroient les appas.
L'amitié tendre & complaisante
En personne vous les présente ,
Et l'amitié ne vieillit pas.

F A B L E X I I I.

LA NYMPHE ENNUYÉE DE VIVRE,

A MONSIEUR LE DUC D'ALBERT.

BIEN seriez-vous difficile à surprendre.
Un mot, un geste, un rien vous fait comprendre
Ce qu'en secret on pense méditer.
Plus fin seroit qui vous feroit chanter :
C'est toutefois , ce que j'ose entreprendre
Par ce Recueil que viens vous présenter.

Ce sont Chançons , enfans de ma jeunesse :
Car je fus jeune , & si plus ne le suis,
Ce n'est ma faute , & rien moins ne poursuis

Que

Que l'heur d'avoir sur tous le droit d'aïnesse,
Mais de nos ans tel est l'adroit pouvoir,
Si finement leurs ruses s'insinuent,
Que bien qu'en nous tous biens ils diminuent,
Point voudrions ne les pas recevoir.

Bien trouverois cependant la méthode
D'en arrêter à ma porte le cours :
Sans employer ni Portier ni Custode,
En main aurois très-assuré secours.
Mais on les aime, & malgré tout l'outrage
Que sur mon front fait leur progrès hideux,
Je l'avourai, pas n'aurai le courage,
Ni le désir de me séparer d'eux.

Nymphe atteignant à peine l'heureux âge
Où des plaisirs commence en nous l'usage,
Cela veut dire à treize ou quatorze ans,
Déjà trouvoit qu'à l'excès allongée
Sa vie étoit, & les Dieux bienfaisans
Souvent prioit qu'elle fût abrégée.

Semblables vœux sont rares parmi nous,
Et peu seroient fatigués nos genoux,
S'ils ne l'étoient que pour telle priere :
Jamais assez longue n'est la carrière
Pour les Humains ; tant soient-ils malheureux,
Siècles encor seroient trop courts pour eux.

De celle-ci jusques aux Cieux percerent
Les vœux ardents, & les Dieux l'exaucerent ;
*Mercur*e vint de leur part, & lui dit :

„ Puisque te sont à charge tes années ,
„ (Cas que mettras avec peine en crédit)
„ De quatre-vingt qui t'étoient destinées
„ Retranches-en celles que tu voudras :
„ Dans cette carte , où ton sort apprendras ,
„ Elles te sont exactement décrites.
„ Peines , plaisirs , infortunes , bonheurs ,
„ Loirs , travaux , abbaissemens , honneurs ,
„ Tout est marqué : celles par toi prosrites ,
„ Et que ta main d'un stile notera ,
„ De ton tissu Clotho les ôtera :
„ De Jupiter c'est le vouloir suprême.
„ Lis , examine , & fais ton sort toi-même.

*Mercur*e part , & la *Nymphe* à l'instant
D'œil curieux , mais de cœur palpitant
Va méditer sa fatidique carte.
Ses ans passés elle parcourt des yeux ,
En reconnoît tout le vuide ennuyeux :
Mais des quinze ans à peine elle s'écarte ,
Que tendres jeux , Amours vifs & badins ,
Menant en lessé & brunets & blondins ,
Nombreuse Cour rassemblent autour d'elle.

Vers les vingt ans , arrive avec *l'Hymen* ,
Jalouse humeur sa compagne fidelle ,
Contrôlant tout , & dans son examen
Toujours trompée. Astuce complaisante ,
Soins empressés , largesse séduisante ,
Fêtes , Cadeaux , sont ses introducteurs ,
Puis le dégoût , l'ennui , la négligence ,

Amours furtifs, coteleux, séducteurs
Suivent, masqués sous le nom de vengeance.
Bref, non sans pleurs, ni battement de poulx,
Elle fait choix d'un bienheureux époux.

Mille douceurs, de la premiere année
Comblent le cours, (c'est l'us de l'Hymenée)
Langueur survient, & dès-lors au Mari
Est pour adjoint donné le Favori.

A ce premier, maint autre Amant succede ;
Car à ce trait lorsqu'une fois on cede ,

A cette fois on n'est pas limité :
C'est un chemin glissant , précipité ,
Où l'on peut bien ne jamais se commettre ;
Mais qu'un seul pas on ose s'y permettre ,
De pas-en-pas l'un à l'autre enchaînés ,
Jusques au bout vous serez entraînés ,
Sans que scrupule y mêle sa torture.

Quand ce coursier a su briser son mors ,
Rien ne l'arrête , & la prime aventure
Fait tous les frais du scrupuleux remors.

A quarante ans , fébricitant ravage
Dans son palais introduit le Veuvage.
Lugubre deuil , de crepe enceinturé
Le suit , & mene en ordre mesuré ,
Gémissemens , sanglots , vives alarmes.
Mais liberté , riche succession ,
De tous ses droits pleine possession ,
Offrent bien - tôt un mouchoir à ses larmes.
C'est un attrait nouveau pour les Amans ;

En plus grand nombre ils briguent sa conquête,
Elle jouit de leurs empressements :
Mais elle met à néant leur requête ,
Quand elle tend au lien conjugal.

A cinquante ans , âge aux jeux inégal ,
Le tendre Amour l'abandonne & s'envole :
Elle voudroit le retenir encor ,
Mais quand il prend une fois son essor ,
Pour l'arrêter , tout soin devient frivole .
Sage amitié , par feux doux & constants ,
Remplit ce vuide , & dans ce même temps
Ambition d'élever sa famille ,
Jeu modéré , prudent arrangement
Dans tous ses biens, soin qui de soins fourmille,
Lui tiennent lieu de tout amusement.

Sans nul ennui , vingt ans ainsi se passent :
Soixante & dix arrivent à leur tour ,
Infirmités , gémissant à l'entour ,
Ses pas tardifs de tous côtés compassent ;
Et toutefois , de consolations ,
De plaisirs même abonde encor cet âge,
Des temps passés amples relations ,
Aux jeunes gens aigres corrections ,
Avare ardeur d'acquérir davantage ,
Devoirs pieux , puis superstitions
Plus en crédit que les dévotions ,
De ces ans - là font l'amusant partage.

Si qu'à la fin de son terme arriva ,
Et que malgré sa puérile envie

De l'accourir , un seul jour ne trouva
Qu'elle eût voulu retrancher de sa vie :
Même à son cours bien voudroit ajouter
Autant de temps qu'en désiroit ôter.

Le peuple dit , *chaque jour , chaque peine ;*
J'ajouterai , *chaque plaisir aussi :*

Âges , états sont assortis ainsi.

Adonc ne suis surpris que race humaine ,
Petits & grands , robustes , souffreteux
Également du jour soient convoiteux :
Quand ils n'auroient que l'habitude à vivre ;
Toute habitude est douce , & se fait suivre.

Indifférent au sage est le trépas.

S'il l'affaillit , il ne s'en trouble pas :

Il en soutient le choc avec noblesse.

Mais point aussi , son retard ne le blesse ,

Point il ne prend en haine sa prison.

Ne pas le craindre , c'est raison ;

Et le désirer c'est foiblesse.

Auriez-vous cru , Seigneur , que des
Chançons

Enfanteroient de si grandes leçons ?

Lorsque j'écris , c'est toujours ma coutume :
Je ne connois que l'endroit d'où je pars ,
Comme ces feux dans la nuit sombre épars ,
Qu'exhalaisons de souphre & de bitume
Formant en l'air , & que le vent conduit.
En mon chemin si le hazard produit

Riantes fleurs , à pleines mains j'en cueille :
Contes gaillards , attraits assaisonnans
M'appellent - ils ? j'y cours , je les accueille,
Mais si Morale aux préceptes gênans ,
Par quelque idée en ses sentiers me mene ,
Ses vérités avec ardeur je suis ,
Et dans ses champs si loin je me promene ,
Que quand j'en sors , plus ne fais - je où
j'en suis.

FABLE XIV.

LA VIEILLE TOURTERELLE,

A MADAME **.

A ce Recueil qu'ici je vous présente ,
Si je pouvois par Magie ajouter
De nouveauté la grace séduisante ,
Proportion qui fait tout ajuster ,
De vous à lui par - là seroit gardée :
Mais il se voit dans sa vieille saison ,
Et parmi nous il n'est plus de *Médée*
Qui rajeunisse un décrépit *Æson*.

C'est un Recueil de vieilles Parodies

A chants usés, qui se sont enhardies
A se montrer encor sous le soleil ;
Mais je les suis pas-à-pas, & de l'œil,
Pour empêcher que vieilles & ridées,
En se voyant d'un maroquin fardées,
D'erreur assez elles soient possédées,
Pour croire avoir, par un nouveau scrutin,
Recommencé le cours de leur destin,
Et n'aillent prendre un air tendre, enfantin,
De chaperons à l'antique atiffées.

Comment oser sans honte se montrer
Dans les concerts de ces riantes *Fées*,
Que tout Paris paroît idolâtrer :
Dans ces concerts de Muses parodiques
Qu'Amours, Plaisirs, Graces, Ris tour-à-
tour

Ornent sans cesse, au défaut d'autre atour,
Dans tous leurs jeux si chastes, si pudiques,
Que Cavaliers, Abbés & Magistrats,
Que Filles même, & que saintes Nonnettes
Vont s'attachant leurs vives chansonnettes,
Pour les garder comme riches contrats ?

Plaire & chanter sont droits de l'âge tendre ;
Plus n'est en droit vieillesse d'y prétendre.

Un jeune & galant *Tourtereau*,
De ceux qui par-tout font fourrage,
Un jour que tenoient leur Bureau
Parmi les airs affreux orages,

Par malin hazard s'approcha
D'un grand trou d'arbre, & s'y cacha:
Là, d'une vieille *Tourterelle*
Et veuve, étoit le logement,
Ou bien plutôt, le monument:
Les pleurs en faisoient l'ornement.

D'abord par pente naturelle,
Ou soit qu'il ne sût autrement
Que dire à cette vieille hôtesse,
Le *Tourtereau* lui dit: „ Pourquoi
„ Vivez-vous dans cette tristesse?
„ Belle encor, vous avez dequoi
„ Dompter les cœurs les plus rebelles,
„ Montrez-vous à nos yeux surpris:
„ Je sois au premier piège pris,
„ Si vous n'y remportez le prix
„ De la beauté sur les plus belles.

Sur ce propos faux & moqueur,
La vieille alloit au long s'étendre;
Mais le vent soudain s'abatit,
Et notre Hableur, sans l'entendre,
Prit son vol sur l'heure, & partit.

Il part, mais en partant il laisse
Le trait qu'il avoit décoché.
Désir de plaire est un péché
Qui tient toujours femelle en lesse.

Elle fait ses reflexions,
De retraite la lassitude
Y joint ses exhortations:

Enfin;

Enfin, ses résolutions,
Sont de quitter la solitude.

Ce dessein pris, soins complaisans
Elle prend d'elle. Elle se pare,
Par plume fausse elle répare
Celle qu'enleverent les ans,
Qui de panaches mal-plaisans,
Et de diverse découpure
Son plumage avoient bigaré :
Puis sur les bords d'une onde pure,
Après avoir le tout miré,
Répété des coquetteries
Les façons, les minauderies,
Contente d'elle, elle s'en va
Se montrer dans les Assemblées.

Dans la première elle trouva,
Celui par qui furent troublées
Sa solitude & sa rigueur.

Par révérences façonnées,
Par ailes tombant de langueur,
Par prunelles vers lui tournées,
Elle vous l'agace soudain :
Mais occupé du fier dédain
D'un jeune Tendron qu'il regarde,
Le *Tourtereau* n'y prit pas garde.

Tandis que cela se passoit,
Nul encor ne reconnoissoit
La veuve à plume mensongere.
„ Elle est, disoit-on, étrangere,
Tome I.

„ Et vient du Monomotapa.
„ Comment est-ce qu'elle échapa
„ De tant de Mers sur son passage ?
Elle de son côté , peu sage ,
Croit que tous ces secrets discours
Ne sont qu'encens , amour & zele ;
Sur cela , redoublent leurs cours
Les folles grimaces chez elle.

Un souci l'occupe pourtant ,
Et son cœur paroît mécontent
Que son *Tourtereau* la néglige :
Sa vanité qui s'en afflige ,
La contraint de s'en approcher.
Elle s'en va lui reprocher
Tous ses manque de politesse.

D'abord il ne reconnut pas ,
Sous ce masque , les vieux appas
De cette passagere hôtesse ;
Mais quelque peine qu'il en eût ,
A la fin il la reconnut ,
Et courtoisement il l'embrasse.
Mais , ô rigoureuse disgrâce !
En l'embrassant il fit voler
Toutes les plumes ajoutées ,
Qui par-tout par le vent portées ,
Vont par-tout le cas révéler ,
Et laissent notre vieille nue.
Alors de chacun reconnue ,
Rires moqueurs , piquans brocards

Font sur elle rudes écarts :
Tous les plaisans l'environnerent ,
Et tant d'affauts ils lui donnerent ,
Que bien honteuse elle partit ,
Pour se remettre en sa clôture ,
D'où depuis elle ne sortit
Que pour chercher sa nourriture.
Avez-vous entendu ceci ,
Radoteuses , oh *Parodies* ?
Je vous répète encore ici
Que les ans vous ont enlaidies
Ne vous piquez plus de beauté ,
De grace ni de gentillesse :
Le bon-sens a toujours été
L'appanage de la vieillesse.
Pour chaque âge il est des talens ,
Aussi chaque âge a ses manieres :
Rendons les premiers excellens ,
Mais ne changeons rien aux dernieres.

Si ma *Tourterelle* eût voulu
Suivre une Loi si légitime ,
Elle en eût beaucoup mieux valu ,
Et n'eût pas été la victime
Des Rieurs qu'elle défraya :
Tandis que sur la bienfiance
De son âge elle s'étaya ,
Elle eut par tout la préférence.
Comme oracle on la consultoit ,
Et ses conseils on respectoit :

En tous lieux elle étoit prisee.
Abandonne - t - elle un instant ,
Ce précepte juste , important ,
La voilà publique risée.

Beau Sexe , je pourrois aussi ,
Vous donner quelque part ici ;
Mais quoique ce fait vous regarde
Autant & plus que mes Chançons ,
De vous appliquer ces leçons ,
Je me donnerai bien de garde .
Et qu'est - ce qu'il en reviendrait ?
Nulle pour soi ne le prendroit .
Je crois pourtant , plus je calcule ,
Et quand j'ai tous points compassés ,
Qu'être vieille , c'est bien assés ,
Sans y joindre le ridicule .

O vous , à qui j'adresse ces Chançons ;
Et qui n'avez nulle part aux leçons
Qu'en cet écrit en pere je leur donne ,
Vous , en qui brille , avec vive beauté ,
Jeunesse ayant mûre solidité ,
Entre vos mains quand je les abandonne ,
J'y mets pourtant une condition ,
C'est d'empêcher que la présomption
De leurs cerveaux follement ne s'empare ;
Que de ces chants aucun ne se compare
Aux chants nouveaux qu'on fête dans Paris ,
Chants du modeste *Apollon* favori ;

Qu'auprès de vous sans cesse elles se tien-
nent ,
Que quelquefois elles vous entretiennent :
Ainsi , des jours à les faire employés ,
Elles & moi par-là seront payés.

F A B L E X V.

LES TROIS MÉPRISES ,

A Madame la MARQUISE DE PRYE.

1719.

P A R M I le nombre des Chançons
Qui vous sont par moi présentées ,
Vous trouverez peu de leçons
Qui soient par *Minerve* dictées.
Je jeûnerois un an complet ,
Plutôt que de faire un couplet ,
Suivant sa loi triste & sévere.
Par leurs transports vifs & touchants ,
Deux autres *Dieux* que je révere ,
M'ont inspiré mes premiers chants.
L'*Amour* par plus d'une victoire
Qu'il a remporté sur mon cœur ,
M'inspira de chanter sa gloire ,

F iij

Et de célébrer son ardeur.

Pour des beautés inexorables
Que de tourmens j'aurois soufferts !
Si par ses bienfaits secourables
Bacchus n'avoit brisé mes fers.

Il fallut par reconnoissance ,
De ce *Dieu* chanter la puissance :
Et voilà de ces chants divers ,
Et de mes parodiques vers
Quelles furent chez moi les sources.

Momus auroit par ses ressources
Grossi de beaucoup ce Recueil ,
Si j'avois voulu faire accueil
A ses malices séduisantes :

Il me dessinoit des portraits ,
Et m'offroit les couleurs plaisantes
Qui devoient en former les traits.

Tantôt , de vieille pétulante ,
Recherchant l'homme qui la fuit :
Tantôt d'une avare , brûlante
Pour un blondin qui la poursuit ,
Pour à grosse rançon la mettre ,
Mais qui la poursuit vainement ;
Et tout ce qu'il peut s'en promettre ,
Ce sont des désirs seulement :
Car par un retour salutaire ,
L'Avarice en elle fait taire
L'Amour & le tempéramment.
Puis , celle-là qui fastueuse ,

Et toujours le cœur agité ,
Immole l'Amour irrité
A sa superbe vanité ,
Non à sa pudeur vertueuse.

Cette autre encor , qui connoissant
Défauts secrets qu'elle renferme ,
Contre l'assaut le plus pressant ,
Malgré tous ses penchans , tient ferme.
Son cœur vole rapidement ,
Et se donne avec confiance ;
Mais son corps va plus sagement ,
Il est sage par défiance
De pouvoir garder un amant.

Cette veuve aussi , qui discrète ,
Pour ne pas troubler le passant ,
Du vif chagrin qu'elle ressent
Pour un époux qu'elle regrette ,
Disant pour lui ses chapelets ,
En l'humble sein de ses valets
Dépose sa peine secrète.

La Dévote au front imposteur ,
La Coquette au regard flatteur ,
La jeune Fille , par simplesse ,
Donnant dans la tendre souplesse
D'Amant ardent qui la séduit.

D'autres , par milliers , que conduit
Un intérêt honteux , infâme ,
Qui tout le beau-sexe diffâme.

Puis , de ce Prélat doucereux

La subtile coquetterie ,
De ce Magistrat amoureux
La pédante galanterie :
De ce Guerrier cicatrisé
L'air gauche en l'amoureuse affaire ,
De ce Fanfaron méprisé
La longue épée , eh pourquoi faire !
Du Petit-maître , à plat talon ,
Les discours bien plus plats encore :
L'autre bouffi comme un balon ,
Pour un ruban qui le décore :
Puis , cet autre , lourde pécore ,
Qui par tout veut être étalon ;
Qu'on le remene au pré de grace ,
Personne ne veut de sa race.

Enfin , si j'avois approuvé
De *Momus* la semonce accorte ,
Chacun en mes chants eût trouvé
Son piquant brocard pour escorte :
Et ce brocard comment va - t - il ,
Quand un chant léger & gentil ,
Pour voler lui prête ses aîles ?
Comme le rayon visuel ,
Qui puisse écheoir aux Demoiselles ,
Aux Cavaliers , à tous enfin.
Par - là , mes Chançons oubliées ,
Se verroient encor publiées ,
Et rechercher comme or très-fin.

Mais, dès mon âge le plus tendre ,
Ce *Dieu* n'a pu me faire tendre
A ses fins , quelque soin qu'il prit
De les faire en leur beau paroître.
J'ai toujours cru qu'il vaut mieux être
Esprit humain que bel esprit.

Que *Dames* , jadis applaudies ,
Forment des regrets superflus ,
Quand on ne les regarde plus ,
C'est le sort de mes *Parodies*.
Dans leur temps chacun les chantoit ,
En les chantant on les vantoit :
Aujourd'hui , tristes & trompées ,
Pour elles on n'a plus de goût.
D'où vient ? c'est que de frais nipées ,
Nouveauté faisoit leur ragoût :
L'habitude les a frappées
De l'air malin de son dégoût.

Mais encor , comme *l'habitude* ,
Mere de douce *quiétude* ,
Elle qui fait des animaux
Alléger , adoucir les maux ,
Pourroit - elle être aussi la mere
Du dégoût triste & languissant ?

Oui : c'est d'elle qu'il va naissant ,
Et ce n'est point une chimere.
Je vous vois douter de ceci ,
Et croire que ma réthorique
Par art veut vous surprendre ici ,
Ce point va vous être éclairci

Par fait purement historique.

Autrefois, & ces temps étoient
Avant que le monde eût pris forme,
L'Amour & *l'Hymen* se hantoient ;
Leur âge étoit assez conforme.

Unis par étroite amitié,
Leurs biens en commun ils portèrent,
Et furent en tout de moitié,
Tant qu'en célibat ils restèrent.

Mais enfin, aux yeux de *l'Amour*
Diversité parut aimable,
Et le froid *Hymen*, à son tour,
Trouvant *Habitude* agréable,
Le nœud sacré se proposa,
Et chacun la sienne épousa.
D'abord les deux époux voulurent
Continuer société :

Mais leurs épouses prévalurent
Sur eux & sur leur volonté.
Dès le moment qu'elles se virent,
Aversions si bien suivirent,
Qu'elles ne purent se souffrir.
Si l'on veut bientôt voir fuir l'une,
L'autre à ses yeux n'a qu'à s'offrir :
Ainsi fuit, disparoît la Lune,
Quand brillant d'un or précieux,
L'Aurore vient ouvrir les Cieux.

Les deux maris, de leurs épouses
Tout nouvellement assortés,

Dans leurs aversions jalouses
Priront des partis emportés ;
Et si fort ennemis devinrent ,
Qu'aux procédés même ils en vinrent.

(Fiers époux ne vous vantez pas
D'avoir chez vous un plein empire :
Si votre femme a des appas ,
Quelque caprice qui l'inspire ,
Vous le suivrez aveuglément.

Qu'avec patience elle attende ,
Qu'elle saisisse le moment ,
Pas - à - pas , quoiqu'elle prétende ,
Elle l'obtiendra sûrement.

Esprit de femme est un dédale
D'où l'on sort difficilement ;
Heureux si par abonnement ,
Elle vous sauve seulement
Le ridicule & le scandale
De favoriser son Amant.)

Enfin , ces deux couples célestes
Eurent des fruits en leur saison.
D'une fille aux allures lestes ,
L'Amour vit croître sa maison :
Fille ayant tout l'air de son pere ,
Mais bien plus riante que lui ,
Et de qui parmi nous prospere
Nombreuse famille aujourd'hui ;
Ce fut fine Coquetterie.

Hymen de sa femme chérie
(Car le penchant fait le ragoût)
Eut un fils. Ce fut le *Dégoût* :
Morne , sombre , par son ramage ,
Portant l'ennui par tout séjour ;
Hideuse & très-parfaite image
De ceux dont il reçut le jour.

Ainsi , par ce fait historique ,
Comme par point géométrique ,
Il est au clair déterminé
Que *dégoût d'habitude* est né.

Or ce n'est là toute l'histoire ;
Mais le reste est diffamatoire.
Je ne sai si je dois parler
D'une Anecdote si secrète.
Pourquoi non ? Vous êtes discrète ,
Et n'irez pas la révéler.

Aussi-tôt que *Coquetterie*
Eut âge de maturité ,
L'Amour & la *Diversité*
La menent à *Galanterie* ,
Pour y réprimer ses humeurs ,
Et la former aux bonnes mœurs.

D'autre part , *Hymen* , *Habitude*
Etoient en même inquiétude ,
Pour leur fils déjà tout formé ;
Cela veut dire très-difforme ,

Du *Dégoût* c'est l'unique forme.
Mais, de ses parens bien aimé,
Ils le croyoient beau par merveille.
La mere souvent se réveille
Exprès pour voir ce cher souci,
Et chez *Galanterie* aussi,
Pour perfectionner ses graces,
Ils les menent faire ses classes.

Ces deux Troupes au même instant
Dans ce grand collège arriverent,
Si bien, que de leurs chars sortant,
Face - à - face elles se trouverent.

Les femmes de fuir brusquement
Chacune en son appartement:
Plus de bienséance garderent
L'un pour l'autre les deux époux.
Non sans émotion de poulx,
D'abord ils s'entre-regarderent:
Ensuite le doux souvenir
De leur amitié précédente
Calma cette haine imprudente,
Et pas - à - pas les fit venir
Du salut à s'entretenir.
Puis vint l'amiable embrassade.
Et puis l'*Hymen*, son fils maussade
Présente à son ancien ami;
Et pour ne point se laisser croire
Qu'ils faisoient la paix à demi,
Ensemble ils proposent de boire,

Soudain , un repas apprêté ,
Avec nectar est apporté.
Voilà donc rassemblés à table
L'Amour , le Dégout & l'Hymen.
Il n'y fut point fait d'examen
Du tort , ou faux , ou véritable ,
De tous les faits entr'eux passés :
La paix les a tous effacés.
On y conta force nouvelles ,
Et le nectar si bien trota ,
Que les trois divines Cerveilles
Hors leur assiette il emporta.
La Nuit déjà bien avancée ,
Passant sur eux se rallentit ,
De leur état se divertit ,
Et doucement les avertit
Qu'en une maison policée
Tout devoit lors être endormi.
Ainsi , d'un pas mal affermi ,
Chacun d'eux va chercher son gîte :
Mais le nectar qui les agite ,
Les fait tromper d'appartement.
Amour se couche bonnement
Tout de son long près d'Habitude :
Avec même simplicité
Hymen tombe en Diversité ;
Et Dégout , dans la lassitude ,
Croyant d'aller seul sommeiller
Fut bien surpris de réveiller

Dans son lit Nymphé à peau fleurie :
Car le hasard l'avoit conduit
Dans l'appartement , ou réduit
De la jeune *Coquetterie*.

Elle aussi ne fut que penser ,
Lorsque pendant la nuit obscure ,
Par une étrangere figure
Elle se sentit embrasser.

Mais croyant que de cette école
Ce fût le premier rudiment ,
Elle s'y soumit humblement ,
Et sans lui dire une parole ,
Se rendormit tranquillement.

Cependant , de ces trois méprises ,
Et des trois *Déeses* surprises ,
En ce monde nous sont issus ,
Et par tout ont été reçus
Amours , qu'on nomme d'habitude ,
Tranquilles , froids , sans nulle étude ,
Sans soins , même souvent crasseux ,
Et qu'on peut pour leur quiétude ,
Nommer des *Amours* paresseux.

D'autre part , nous est parvenue
Race d'*Hymens* plus inconnue ,
Aux *Amours* presque ressemblans ,
Déliçats , tendres & galans ,
Dont l'ardeur toujours attentive ,
Par soins divers montre aisément

Son origine primitive ;
Mais on en trouve rarement.
C'est de cette même aventure ,
Que vinrent par ample voiture ,
Avec malséans affiquets ,
Dégoûtantes coquetteries ,
Aussi - bien que dégoûts coquets ;
Bien plus fréquens que menteries
Ne sont dans les malins caquets ,
Que tours fripons en loteries ,
Ni qu'yvresse dans les banquets.

Voilà l'histoire toute entière ;
Mais à cela , quelle matiere
A morale ? je n'en vois point ,
Si ce n'est pourtant en ce point :
Que lorsque de graces diverses
On est aussi riche que vous ,
De *l'Habitude* rendez - vous ,
Des *Dégoûts* & de leurs traverses ,
On craint peu les effets constans.
Tous les jours , même à tous instans
Quelque nouveau trait s'y révele ,
Qui présente aux yeux éclairés
Une parure si nouvelle ,
Qu'*Habitude* aux pas mesurés ,
Aux *Diversités* indocile ,
N'y peut élire domicile.

Hh ! qu'à mes parodiques Vers

Des

Des graces ainsi variées ,
 Avec vos beautés mariées ,
 Auroient fourni de traits divers !

Ma voix par les Dieux entendue ,
 Eût rempli leur ame éperdue ,
 De ces feux que l'on vit partir
 De vos yeux , & que les Dieux même
 Sont eux seuls digne de sentir.

Mais du destin la loi suprême
 De ces heureux cas m'a privé ;
 Et je suis trop - tôt arrivé ,
 Ou vous êtes trop tard venue.
 Ma voix trop foible devenue ,
 Tels charmes ne peut plus chanter ,
 Quelle que soit la violence
 Du zele qui peut m'exciter.
 Ainsi , je dois me contenter
 De les méditer en silence :
 Ne fais- je que les méditer !



FABLE XVI.

LES MURS,

A Madame DE SAINT-SULPICE.

Vous ne savez point chanter,
Mais vous savez enchanter ;
Et toutes choses pesées,
Et selon mon goût prisées,
L'un vaut l'autre pour le moins,
Je n'en veux d'autres témoins
Que cent cœurs qui de vos chaînes
Aiment le poids & les peines.

Seconde raison, je vois
Que c'est rarement qu'on chante ;
Qu'ainsi, la douceur touchante
De la plus charmante voix,
Ne fait pas moisson fort ample,
Et fait de rares envois
Vers *Cythere* & vers son Temple :
Au lieu que rians attraits,
Par graces insinuanes,
Et par douceurs séduisantes,
Sans cesse exercent leurs traits.

Voici ma troisième preuve :

Il est des cœurs à l'épreuve
 De l'harmonie & du chant ;
 Mais contre un regard touchant ,
 Un rien que grace soutienne ,
 En est-il aucun qui tienne ?
 Partant , savoir enchanter ,
 Vaut mieux que savoir chanter.

Mais , me direz-vous peut-être :
 „ Pourquoi donc me présenter
 „ Ce Recueil . qui ne peut être
 „ Qu'inutile entre mes mains ?
 „ A bien peu d'heureux humains ,
 „ Le Ciel du tendre ramage
 „ Donna l'aimable talent ;
 „ Et de ce don excellent
 „ Venez - vous par cet hommage
 „ Me reprocher le défaut ?
 Vous voilà donc offensée ?
 Mais est-ce en ce sens qu'il faut
 Interpréter ma pensée.

Un Grec (j'en omets le nom ;
 Car tout nom chez moi s'efface ,
 Comme une froide Préface ,
 C'étoit un Grec de renom)
 Mourant , laissa pour partage
 Par testament bien signé ,
 A son ami désigné ,

Ses enfans en héritage ,
Sans biens , sans l'en avertir ;
Et par - là lui fit sentir
La marque justifiante
D'une amitié confiante,

Mes Chançons sont mes enfans ,
Et vous êtes mon amie.
Ils sont sans bien , & sans mie
Qui les mene piaffans
Dans une route affermie.

Point de ces traits réchauffans
Qui pénètrent jusqu'à l'ame ,
Et dont le charme vainqueur
Dans l'esprit & dans le cœur ,
Porte la plus tendre flamme.
Par paternelle bonté ,
Je veux les mettre en mains cheres ,
Les vôtres par leurs encheres
Sur toutes l'ont emporté.
J'espere qu'en leurs disgraces
Vos regards les secourront :
Vos seuls reflats suffiront
Pour leur ajouter des graces.

Deux Murs étoient l'un à l'autre opposés ,
Et de façon en lumiere exposés ,
Qu'ils se prêtoient l'un à l'autre les teintes
Dont se trouvoient leurs surfaces empreintes :

L'un d'un beau blanc seulement éclairci ,
Et l'autre orné de couleurs , de dorure.

Or , le Soleil tombant sur celui - ci ,
Mur blanc soudain en prenoit la parure ,
Et son orgueil le flattoit follement ,
Que par lui - même il eût cet ornement.
Vous l'eussiez vu , dans cette vaine idée ,
Avec effort sur ses pieds se dresser ,
Brocards piquans , comme par drue ondée ,
A son voisin sans relâche adresser.

Un jour sur - tout , qu'une vive lumière
Sur lui tomboit , & que par conséquent
Chez son voisin , sa blancheur coutumière
Alloit couleurs & dorure offusquant ,
D'un ton moqueur il lui dit : « Mon émule ,
» Que souffres - tu ? Comme te voila fait !
» Tu me parois aussi pâle & défait
» Que le Plaideur qui voit son bien forfait ,
» Par le défaut d'une simple formule ;
» Ou , si tu veux , que la Dame d'ici ,
» Avant qu'elle ait , suivant le bel usage ,
» Enluminé de rouge son visage ,
» Et remplacé de ses dents l'éclairci.

L'autre répond : „ L'or, l'azur, la sculpture ,
» D'aimables fleurs la riante peinture ,
» Ont toujours fait & font mon ornement ;
» Et je ne sai quel est le fondement
» Du ton railleur qu'ici tu viens de prendre.

Mur Blanc réplique : „ Eh , daigne donc
» m'apprendre

- » Où sont cet or , cet azur , & ces fleurs :
» Je n'apperçois que *blasfates* couleurs.
» Oses - tu bien me traiter de *blasfatre* ,
» Lui répartit en courroux *Mur doré* ,
» Toi , qui crépi d'un affadissant plâtre ,
» Est justement , comme il faut décoré ,
» Pour prendre place en une métairie ?

Sur ce discours *Mur Blanc* entre en furie ,
De part & d'autre injure de voler :
Les *Murs* sont durs , & non pas insensibles ;
Qu'on frappe fort , on les voit s'ébranler.
Ces deux - ci donc au courroux accessibles ,
Pour s'entrebatre étoient prêts d'écrouler ;
Quand autre *Mur* , c'étoit un *Mur* antique ,
Qui seul resté de l'ancien bâtiment ,
Avoit jadis formé l'appartement
D'un vieux Docteur , disciple du portique ,
Et qui souvent avoit touchant l'optique ,
Où discours qu'il avoit retenus :
(Car on le sait , *Murs* entendent ; retiennent ,
Même souvent , & plusieurs en conviennent ,
Secrets par eux publics sont devenus ;
Langues ils ont moins sûres que les nôtres)

Or , ce *Mur* - là respecté des deux autres ,
Leur dit : ,, Amis , calmez votre fureur :
» Vos différends sont enfans de l'erreur ,
» Et s'il n'étoit point d'erreur dans le monde ,
» Il n'y seroit jamais de différend.
» Mais ici - bas , tout être est ignorant ,

- » Comme tout être y porte un cœur immonde,
» Dans ce débat bouillant & hazardeux ,
» Vous avez tort également tous deux ,
» Et trouveriez ce tort - là moins hideux ,
» Si nettement ici de *Catoptrique* ,
» Et plus encor , si de la *Dioptrique*
» Tours & détours je pouvois vous tracer.
» Mais l'un chez vous pourroit l'autre effacer,
» Simples raisons iront mieux se placer ,
» Et s'arranger dans vos ames bouillantes.
» L'éclat de l'or, celui des fleurs brillantes,
» Dont l'un & l'autre ici vous vous vantez ,
» Ne sont rien moins que réelles beautés.
» Ce sont enfans , ou jeux de la lumière ,
» Qui badinant sur les différens corps ,
» Y fait depuis sa naissance première
» Tous ces divers , ces aimables accords
» De la beauté passagere & menteuse.
» De tout cela , rien ne nous appartient
» Qu'un corps massif à face raboteuse ,
» Qui la lumière & tous ses jeux soutient.
» S'il vous en faut une preuve plus ample ,
» Je vous la donne en cet unique exemple.
» Jusques aux Cieux détournez vos regards ,
» Considérez ces couleurs mariées ,
» A chaque instant changeantes , variées ,
» Diverses même à différens égards :
» D'où vient cela ? de la façon diverse
» Dont le rayon s'est d'un corps affranchi ,

„ Et dont ce corps l'a rompu , réfléchi ,
„ Et renvoyé vers notre œil qu'il traverse.
„ On voit par-là que tout n'est sous les Cieux
„ Qu'illusion , qu'apparences légères ,
„ Même les mœurs aux dehors spécieux ,
„ Sont des lueurs encor plus mensongères.
„ Nous le savons , nous qui dans ce réduit
„ Voyons souvent de leur trompeur enduit
„ Dans le secret des âmes déguindées.
„ Partant , amis , pour de vaines idées
„ Cessez ici de vous tant contester.
„ De mon discours voici tout le sommaire :
„ Lorsque l'on n'est riche que de chimere ,
„ Le plus ou moins , vaut - il le disputer ?

A la morale commune
Que ma Fable en soi contient ,
Je veux en joindre encore une
Que mon intérêt soutient.

Erreur , fourbe circonflexe ,
Vont tout le monde couvrant :
Ici rien n'est qu'apparent ,
Et que lumière reflexe.

Pourquoi ne feriez - vous pas
Tomber sur mes Parodies ,
Par ans nombreux refroidies ,
Des rayons de vos appas ?

Dans ces rayons confondues
Leurs rides seroient perdues :

Il est vrai que ce seroit
Une adroite tromperie ,
Qui peut - être viseroit
Jusques à la fourberie.

Mais dans les temps précédens ,
(Ces temps - ci sont plus sinceres)
Les Dames , par fausses dents ,
Faux cheveux , fards nécessaires ,
Ont tant corrigé des ans
Les dommages déplaisans ,
Que leur art sera l'excuse
De l'art que , pour rajeunir
Ces chants , vous m'allez fournir ,
Si quelqu'un vous en accuse.

N'est - il pas temps de finir
Cette sérieuse Epître ?
Mon amitié veut tenir
Encore ici son chapitre :
Abrégeons , en affichant
Que mon cœur par un penchant
Que hautement il avoue ,
Vous doit , vous donne , & vous voue ,
Sans parage & sans moitié ,
La plus intime amitié.



FABLE XVII.
LE LION MOURANT,

A Monsieur LE PRINCE DE CARIGNAN.

DE Chançonnettes ,
Et de Sornettes
Vous régaler ,
C'est mal l'entendre :
Ce n'est aller ,
Ni même tendre
Au but , chez vous ,
Le rendez - vous
Du bien solide ,
Comme l'Elide
L'étoit des jeux
Que le fangeux ,
Mais courageux
Bâtard d'*Alcmene* ,
Institua.

Mais mon domaine ,
Que situa
Parmi les nues
Les plus menues
Mon bon destin ,
Pour fruit certain ,

Ne me rapporte
 Que tels brouillards
 Par fois gaillards ,
 Qu'un souffle emporte.

Par le compas
 De la justesse ,
 Que *Votre Altesse*
 Ne juge pas
 Ces *Parodies* ,
 De maint repas
 Filles hardies.

Ce sont Lampons
 Que je déterre ,
 Et de ma Terre
 Les seuls chapons.

J'ai des richesses
 Assez pourtant ,
 Non pour *Duchesses*
 Gagner comptant ,
 C'est trop d'affaire :
 Mais bien assez
 Pour satisfaire
 Besoins pressés.

Et pour vous faire
 Toucher au doigt
 La chose en somme ,
 Le Roi me doit
 Très-grosse somme ,

Qu'il me rendra
Quand il voudra.
Ainsi mon coffre ,
Grace à Dieu , m'offre
Biens suffisans
Et très - présens.

Mais qui s'attache
A tout cela ,
C'est une tâche
Que ce soin - là :
Car il faut vivre
Le jour qu'on vit ,
Et laisser suivre
Le jour qui suit ,
Sans prévoyance ,
Sans soins aucuns.
C'est ma croyance ,
Et si quelqu'un
Ainsi ne pense ,
Je l'en dispense ,
Et lui permets
De penser ; mais ,
En récompense ,
Il doit aussi
Mon choix admettre ,
Et me permettre
D'agir ainsi.

Chose connue ,

Ni convenue ,
 N'est la *Vertu* ;
 On en babille ,
 Mais on l'habille
 D'air bien tortu.
 Enfin chaque homme
 L'habille comme
 Il est vêtu.
 Moi je l'ajuste
 A ma façon ,
 Et crois tout juste
 Que la leçon
 Que j'ai donnée ,
 D'elle soit née.

L'homme craintif ,
 Toujours captif
 Des prévoyances
 De l'avenir ,
 A ses croyances
 Veut s'en tenir.
 Son cœur timide ,
 Et foudieux ,
 Tient l'intrépide ,
 L'audacieux ,
 Pour vicieux.

Par avarice ,
 (De tous défauts ,
 Même du faux ,

Mere & nourrice)
S'il est conduit ,
Son cœur séduit ,
En bien traduit
L'or qui l'affame.

Il vantera ,
Et donnera
L'avare infame ,
Pour vertueux.
Le fastueux ,
Le tyrannique ,
Le fourbe , ou fin ,
Le faux , l'inique ,
Tout homme enfin ,
Rend à son vice
Même service,

Des animaux un redoutable Roi ,
(C'est un *Lion* que vous devez entendre)
De ses voisins , de ses sujets l'effroi ,
Touchoit au temps qu'en l'âge le plus tendre ,
Comme aux vieux jours , tout mortel doit
attendre.

Cela veut dire à ses derniers instans.

Un de ses fils , reconnu dès-long temps
Pour successeur à cet immense Empire ,
Il fit venir , & lui tint ce discours :
„ Tu vois , mon fils , qu'à peine je respire ,

„ De mes travaux la mort finit le cours ;
„ Dès ce moment en tes mains prend les rênes
„ De cet empire , & mon autorité.
„ Mais pour les prendre avec la dignité
„ Qui convient seule aux grandeurs souve-
„ raines ,
„ Fais qu'en tes mains ces rênes soient des
„ fers ,
„ Fers toutefois que règle la justice ,
„ Et que jamais ton bras n'appesantisse
„ Sur tes sujets , que pour besoins offerts.
„ Or ces besoins , dans un puissant Monar-
„ que ,
„ Jusqu'où vont-ils ? jamais aucune marque ,
„ Aucune loi n'en fixa les confins :
„ Le Prince seul en voit , selon ses fins ,
„ A quelque point la borne assujettie ;
„ Même ses goûts en font juste partie :
„ Et c'est aux biens , au sang de ses sujets ,
„ De se soumettre à ce sort équitable.
„ Eh ! qu'est-ce aussi que des peuples abjets
„ Devant un Roi puissant & redoutable ?
„ Ce sont fétus , qu'en un large valon
„ Pousse où lui plaît le fougueux aiglon.
„ Règle , mon fils , avec l'équité même ,
„ L'intérieur de ce peuple qui t'aime :
„ Que l'*Abondance* & la *Tranquillité*
„ Soient avec lui , jamais ne l'abandonnent ;
„ Et mon exemple , en tous climats cité

„ T'apprend les soins auxquels elles se don-
„ nent.

„ La défiance aux yeux toujours ouverts ,
„ Doit observer tant de sujets divers.
„ Ceux qui le plus s'empressent à nous plaire ,
„ Sont bien souvent les plus séditieux :
„ Que son flambeau jusqu'en leurs cœurs
„ t'éclaire ;

„ Toujours la preuve est suffisamment claire
„ Contre celui qu'on croit ambitieux.
„ Quand de révolte il s'élève un orage ,
„ C'est celui-là qu'il faut avec courage
„ Sacrifier à cette juste loi :

„ Que ses amis , lui , toute sa famille ,
„ Dans ton charnier soudain prennent emploi.
„ Par-là , de biens quelle source fourmille ,
„ Sans batailler , sans secours des impôts !
„ Chez toi richesse , au peuple le repos.

„ Quant au-dehors, sois toujours équitable,
„ Pour tes voisins , pacifique , traitable ,
„ Tant que gardant les chemins les plus droits,
„ Leurs procédés n'enfreindront point tes
„ droits :

„ Mais si l'un d'eux y donnoit quelque at-
„ teinte ,

„ Sans pour-parler , des lâches le recours ,
„ Soit de son sang la terre aussi-tôt teinte ;
„ Combats , poursuis , n'interromps point
„ le cours

„ De tes exploits , qu'au trône on ne t'ad-
„ mette ,
„ Et qu'à tes loix son peuple se soumette.
„ De tous remords par conquête acquitté ,
„ Reçois ses droits des mains de l'équité.
„ Ainsi , mon fils , l'empire des *Numides* ,
„ Des *Abissins* le riche & grand pays ,
„ Tous les cantons que le *Nil* tient humides ,
„ Par mes travaux se virent envahis.
„ L'*Arabe* un jour te donnera de même
„ Juste sujet d'envahir ses Etats.
„ Veille sur lui : la vigilance extrême
„ Doit soutenir les droits des Potentats.
„ Mais ne crois pas cette conquête aisée ;
„ Déserts affreux d'abord tu trouveras ,
„ De monts ensuite une terre fraîsée ,
„ Pays stérile après tu passeras :
„ Mais la valeur à la sagesse unie
„ Surmonte tout. Leur exacte harmonie
„ Non-seulement tous les besoins prévoit ;
„ A ces besoins d'avance elle pourvoit.
„ Songe à te voir établi dans l'Asie ,
„ Par le Soleil pour son lever choisie.
„ Quels champs , mon fils , sont à ta gloire
„ ouverts !
„ Tu vas trouver Rois & Peuples divers ,
„ Dignes objets de ta valeur guerrière.
„ *Rinoceros* , *Léopard* , *Eléphant* ,
„ *Tigre* , *Panthere* , à ton bras triomphant ,

„ Ouvrent déjà juste & noble carrière.
„ Tombe sur eux , brise leurs protecteurs ,
„ Comme arbres morts qu'un vent léger
„ dépece :
„ Ce sont tous Rois , mais Rois usurpateurs
„ D'un droit acquis à notre seule espèce ;
„ Leur place est due à qui peut l'occuper.
„ Pour droit , contr'eux réclame le ravage ,
„ Comme un torrent va , cours les dissiper
„ De l'Hélespont jusqu'au Chinois Rivage.
„ Déjà t'attend au bout de ce chemin ,
„ Sainte *Equité* , pour inscrire en ses actes
„ Moins tes exploits que leurs causes exactes .

Ainsi finit ce juste prétendu.
Son digne fils de même caractère ,
Se crut aussi d'une justice austère :
Ce qu'ils étoient , vous l'avez entendu.
Or, ces *Lions* n'étoient pis que nous sommes ;
Et pourroit-on trouver parmi les hommes ,
Ce juste - là , dont la pure équité
Des passions n'ait au moins contracté
Quelque légère & trompeuse teinture ?
Par tout on mêle , & son tempéramment ,
Et des désirs l'agréable imposture ;
Et tel croira dans quelque conjoncture
Suivre les loix du plus saint mouvement ,
Qui , s'il s'observe , est conduit seulement
Par le penchant de perverse nature.

A ce penchant dont on est combattu,
On donne , on joint le surnom de *Vertu*.

Eh, qui nous tient dans ces erreurs extrêmes?
N'y sauroit-il être remédie ?
C'est de n'avoir jamais étudié
Ni la vertu , moins encore nous-mêmes.

Or finissons :
Pour des Chançons
Seches , morales ,
C'est trop prêcher ,
Et trop lâcher
Loix doctorales.

Me convient-il ,
Moi du gentil ,
Du doux , du tendre
Simple amateur ,
De me prétendre
Moral auteur ?
Mais bien malade
Depuis long - tems ,
Conte , Balade ,
Mes passe - tems ,
Ailleurs se donnent ,
Et m'abandonnent
Au sérieux ,
Seul curieux
De l'amertume.

C'est la coutume :
L'homme éventé ,
Dans la santé,
Fait de l'impie ,
Blâme , combat
Toute œuvre pie ;
Aucun ébat
Ne défavoue ,
Et se dévoue
Même au Sabbat :
Mais d'aventure
Si la torture
D'un mal l'abbat ,
S'il perd le somme ;
Sur sont grabat ,
Il parle comme
Le plus saint homme.



FABLE XVIII.

LE FLUX ET LE REFLUX,

A Madame DE SAINT-SULPICE.

Pour excuser mon long silence ,
Ne croyez pas qu'ici par la honte excité ,
Je fasse aucune violence
A ma chere sincérité.
De tout mon tort devant vous je m'accuse :
Je le connois , je l'avoue , & pourquoi
Lui chercherois-je quelque excuse :
Puisqu'il n'a fait de tort qu'à moi.

De soi-même chacun dispose
Pour se faire le mal qu'il veut ;
Quant au bien, c'est toute autre chose ,
On ne se fait que celui que l'on peut ;
Et si l'on se faisoit celui que l'on désire ,
Que pensez-vous que je ferois ?
Dans cet instant au lieu de vous écrire ,
Auprès de vous je volerois.
Là , tendrement j'exprimerois
Ce que pour vous ressent mon ame ,
Puis votre main je baiserois ,

Puis vos genoux j'embrasserois ;
Puis, enfin.... eh, que fai-je , où guidé par ma
flâme

De fil en aiguille j'irois ?
Car dans cet avenir plus obscur que tout autre,
Aucun ne sauroit lire , & cela dépendroit
De cent caprices dont le vôtre
La première place tiendrait.

Dans un de ces beaux jours de la saison
nouvelle ,
L'Océan , parcourant sur son char élevé
De ses flots l'empire rebelle ,
Vit la *Terre* riant & belle ,
Et dans l'instant se sentit captivé
Par ces traits dont chez vous nul ne s'est pré-
servé ,
Et dont le plus perçant pour moi fut réservé.

Filer bien la galanterie ,
Selon l'exacte théorie
Des Romanciers , n'étoit pas le talent
De ce Dieu terrible & farouche.
Il aimoit , il le dit : à peine de sa bouche
Cet aveu fut parti , que tout étincelant
Il agit , comme si la Déesse empressée
Eût à ses feux tendrement répondu.
Qui se fût jamais attendu
A voir Déesse ainsi grossièrement traitée ?

Jugez aussi quel bruit elle fit , & combien
D'un procédé si peu digne des gens de bien ,
Elle se montra courroucée.

Rebuts , mépris vinrent à son secours ,
Rebuts , mépris qu'en paix , ni qu'en
silence

Le Dieu n'essuya pas ; mais poursuivant son
cours ,

A ses transports grossiers il joint la violence :
Ses flots élevés jusqu'aux cieux
Forment des monts audacieux

Dont il semble vouloir couvrir toute la terre ;
Et pour s'insinuer par quelqu'un de ses bords ,
Contr'eux redoublant ses efforts ,

De tous côtés il leur livre la guerre :

Contr'eux , à pas précipités

Il pousse ses flots irrités ,

Puis en lui-même il les ramene ,

Pour donner de nouveau des assauts superflus :

Et notez que c'est-là l'origine certaine

De ce grand mouvement qui sans cesse pro-
mene

L'Océan , sous le nom de *Flux* & de *Reflux*.

Ce mouvement d'abord eut , comme je l'ex-
plique ,

Pour cause l'amour véhément

Du maître de cet élément :

Depuis , il s'est par politique ,

Et pour cacher sa galante pratique
Aux jaloux habitans du céleste séjour,
Continué jusqu'à ce jour.
La Terre cependant, quoiqu'ainsi menacée,
Ne paroissoit de rien embarrassée :
A tant d'assauts, à tant d'efforts,
Elle opposoit toujours des obstacles plus forts.
Ici, dignes sont redoublées,
Là, dunes sont amoncelées ;
Mais on ne songe point à tout,
Ou, pour mieux dire, à tout on ne sauroit
suffire.
Tandis qu'elle parcourt de l'un à l'autre bout,
Tandis qu'elle défend les hauts de son empire,
Et qu'elle y donne tous ses soins,
Les bas sont négligés : une route secrète
Mal gardée, ouvre au Dieu qui sans cesse
furette
De ses dehors tous les coins ou recoins,
Un chemin qui tout droit le mene
Au centre des états de sa belle inhumaine.
Je ne vous dirai point ce qui lors se passa,
Quels cris d'abord la Déesse poussa,
Quels regards sur le Dieu sa colere lança,
Combien elle se tremoussa,
Quand cet amant transporté l'embrassa ;
Remarquez seulement, que par-là commença
Le premier tremblement qui la terre berça ;
Que

Que même en quelques lieux elle se crevassa ,
Et des torrens de feux par ces gouffres poussa ,
Etincelles de ceux qu'elle même amorça
Dans le cœur de ce Dieu qui tant se cour-
rouça.

Je ne décrirai point les pleurs qu'elle versa ,
Combien peu s'en embarrassa
L'ennemi , qui toujours ses troupes avança ;
Comment enfin sa voix tout-à-coup s'éclipsa ,
Comment les yeux elle baissa ,
Puis sur eux une main plaça ,
Et de gémir tant se laissa ,
Qu'à son tour elle l'agaça ,
Le minauda , le grimaça ,
Et de l'aimer toujours , le serment prononça.

Je ne vous dirai point , comment dès-lors
en ça
De tous les souterrains , maître elle le laissa ;
Où rapidement s'élança
Le Dieu du moite empire , & tant & tant
perça ,
Que jusqu'à la surface une part se glissa :
D'où , par des lits divers que son courant
traça ,
Jusques à l'Océan libre elle repassa ;
Si bien en offensant , l'offense il effaça ,
Que même on l'en récompensa :
Puisque depuis ce jour où tout débat cessa ,

La terre sous ses loix comme l'onde passa.

De tout ce mystere suprême,
Je ne saurois, sans me rendre anathême
Du Sacré Mont, rien de plus exposer:
Car des secrets qu'*Apollon* même
M'a révélés, pour me désabuser
Des erreurs du commun système,
Sur ce qui peut si constamment causer
Le *Flux* & le *Reflux*, les tremblemens de
terre,

Ces feux que dans son sein ce vaste globe
enferme,

Et qu'on voit certains monts vomir,
Ces fleuves, ces ruisseaux, dont les rives
fleuries

Invitent les amans aux tendres rêveries,

Les indifférens à dormir:

Ces secrets, dont chacun peut sentir l'importance,

Ne doivent être, avec toute leur circonstance,

Communiqués, découverts, si ce n'est

A ceux dont *Apollon* connoît

L'Amour de ses talens, joint avec la confiance.

Mais reprenons le fil de mon premier discours,

Dont le récit de cette histoire

A trop long-temps interrompu le cours.

J'en suis resté, si j'ai bonne mémoire,
Au caprice, qu'on peut nommer également
L'auteur des biens & des maux d'un amant;
Et sur cela j'allois vous dire,

Que si le vôtre en voulant m'interdire
L'entrée de vos états, y prenoit le parti
Que contre l'*Océan* prit autrefois la *Terre*,
Quoique d'âge avec vous assez mal assorti,

Quoique foible & très-mal bâti,
Je ne laisserois pas de vaincre en cette guerre:
Mais je ne songe pas, en vous parlant ainsi,

Que votre époux doit lire tout ceci.
Que dira-t-il, d'y voir à découvert mon
ame?

Que dira-t-il d'y voir son ami n'exprimer
Pour vous que des transports d'une amou-
reuse flâme?

Pourquoi toutefois m'alarmer?
Ma tendresse pour vous lui doit être connue:

Il fait bien que je vous ai vue,

Il fait que je dois vous aimer.



FABLE XIX.

O X I M E N E ,

A M A D A M E * * * .

*En lui envoyant pour Bouquet , le jour de sa
Fête , une branche de Houx.*

DANS un certain pays (je crois que c'est
la Grece)

Etoit une jeune Princesse ,

Belle comme ces jours si rians & si doux

Que nous donne l'aimable *Flore* :

Ou , pour mieux la dépeindre encore ,

Belle comme ces jours qu'on passe auprès de
vous.

La voir , l'aimer , étoit le même ; . .

C'étoit le même aussi , que l'aimer & souffrir.

On faisoit plus : souvent on se laissoit
mourir ,

Tant sa rigueur étoit extrême.

Plus d'un Roi , plus d'un Prince , épris de ses
beautés ,

Périrent par ses cruautés.

L'Amour en gémissoit : ce Dieu l'avoit
formée

Pour augmenter son empire naissant :
(Car sa puissance alors étoit peu renommée)
Et l'ingrate au contraire alloit le détruisant.

pour se venger de cet outrage ,
Il voulut effacer l'éclat pernicieux
Et de son teint , & de ses yeux :

Mais à l'aspect d'un si parfait ouvrage ,
Son courroux se désarme , il se laisse appaiser ;
Lui-même il cherche à l'excuser.

„ J'ai , dit-il , fait son cœur de cette même
„ essence

„ Dont celui de Vénus fut autrefois formé :

„ Pourquoi l'un toujours fier & de rigueurs
„ armé ,

„ L'autre tendre & toujours soumis à ma
„ puissance ?

„ N'est-ce point que ce cœur se fût moins
„ conservé ,

„ Si comme l'autre il eût trouvé
„ Des Mars , des Adonis , ardens à le pour-
„ suivre ,

„ Adroits à démêler ses penchans favoris ,

„ Attentifs à flatter ses sentimens chéris ,

„ A s'y conformer , à les suivre ,

„ Ingénieux pour les soins engageans ?

„ Telle place s'est fait honneur de sa défense ,

„ Qui la doit plus au peu d'expérience ,

- „ Aux fautes de ses assiégeans ,
„ Qu'aux efforts de sa résistance.
- „ Jeunes gens , tels qu'étoient tous ceux dont
„ sa froideur
„ Vient de dépeupler mon empire ,
„ Sont remplis , il est vrai , d'une sincere
„ ardeur ,
„ Autant qu'un bel objet , où le sang leur
„ inspire ;
„ Mais ce n'est point assez pour asservir un
„ cœur
„ Orgueilleux & même farouche ,
„ Un cœur impitoyable & qu'aucun soin ne
„ touche ;
„ Il faut pour s'en rendre vainqueur ,
„ Aux plus sinceres feux joindre l'art des
„ manieres.
- „ Ainsi l'on attendrit les plus fieres Beautés :
„ Des premieres difficultés
„ On peut passer promptement aux der-
„ nieres.
- „ Eprouvons-la nous-même , ensuite nous
„ verrons
„ A quoi nous la condamnerons.
- Dans l'instant l'*Amour* prend une figure
humaine ,
Et sous le nom d'un Roi , dans la Grece in-
connu ,

Du fond de l'Orient venu ,
Il paroît à la Cour de la belle *Oximene*.
(*Oximene* est le nom de la fiere Beauté
dont je vous raconte l'histoire.)
Vous auriez de la peine à croire
Dans quel état ce Roi fut présenté ,
S'il pouvoit être raconté ;
Mais ce qu'on en pourroit décrire ,
Affermoieroit la vérité :
En un mot il suffit de dire
Que jusqu'aux Marmitons tout étoit *Déité*.

L'indifférente politesse
Fut le rôle joué pendant les premiers jours ;
Soit , pour mieux observer le cœur de la Prin-
cesse ,
Et mieux en découvrir tous les secrets détours ;
Soit , pour tenter si par cette conduite ,
Cette inexorable fierté
Ne pourroit point être réduite.
Car souvent de sa vanité
Le cœur devient l'humble victime ;
Et telle belle a résisté
Aux transports les plus vifs dont la tendresse
anime
Un amant plein d'ardeur & de fidélité ,
A ses soins assidus , à sa persévérance ,
Que l'orgueil a fait abaisser
Jusqu'au point de le pourchasser ,

Quand le dépit l'a fait passer
De l'amour à l'indifférence.

Mais ce détour que le Dieu prend ,
N'opere rien sur cette ame arrogante :
Oximene n'en est que plus indifférente ,
Et ne s'apperçoit pas s'il est indifférent.
Il fallut prendre une autre route :
Se déclarer ouvertement ,
Et parler sérieusement ,
C'eût été tout gâter sans doute.
Il préluda par les amusemens ;
Fêtes galamment ordonnées ,
Chasses , Concerts , Festins charmans ,
Naïssent par tout, c'étoient enchantemens.
Puis , Déclarations badinement tournées
Trouvoient aussi leur place à chaque pas :
Mais sans effet ; on ne l'écoutoit pas.
Enfin d'un sérieux langage
Le temps vint de tenter l'u sage.
Il parla plusieurs fois , & ne reçut pour prix
Que des dédains & des mépris.
Impatient enfin , ou peut-être par crainte
Qu'une si longue & délicate feinte
Ne devînt une vérité ,
(Car jouer avec la beauté ,
Est pour un cœur sensible une chose peu sûre)
Il voulut à l'extrémité
Pousser promptement l'aventure.

Une

Une chasse en fournit bientôt l'occasion :

Là , de sa troupe *Oximene* écartée ,
Et seule avec le *Dieu* restée ,
Il parla de sa passion
D'un air si touchant & si tendre ,

Qu'aux Nymphes , qu'aux Sylvains attentifs à
l'entendre

Il arracha des pleurs : mais il fut écouté

Différemment par *Oximene* :

Sur lui l'orgueilleuse promene

Un regard farouche , irrité ,

Et le quitte sans lui répondre ;

Mais le *Dieu* , pour mieux la confondre ,

L'arrête , & contre lui tournant

D'un dard la pointe menaçante ,

„ Si mes soins, lui dit - il, si mon ardeur pres-
„ sante

„ N'ont pu jusques à maintenant

„ Attendrir votre ame rebelle ,

„ Essayons si mon sang .. A ces mots la cruelle

D'un air content , mais inhumain ,

Et d'un œil qui sembloit vouloir hâter sa main ,

Le regarde , & lui dit : „ Prince , de votre vie

„ Vous êtes maître ; & selon votre envie

„ Disposez - en , je ne l'empêche pas ;

„ Mais le Cerf aux abois appelle ailleurs mes
„ pas ;

„ Laissez-moi disposer de même

„ D'un temps qui fuit d'une vitesse extrême .

Tome I.

K

„ Et qui fuyant , enleve & n'a jamais rendu
„ Le plaisir que l'on a perdu.

Alors , *Amour* , d'un ton épouvantable ,
Et prenant tous le poids de sa divinité ,
„ C'est trop loin, lui dit-il, pousser la cruauté :
„ Perds , Orgueilleuse , perds la fatale beauté
„ Par qui tu fus si redoutable.

Il dit , & d'un *Houx* épineux
Elle prend à l'instant la figure nouvelle.
Veut-elle fuir par d'invincibles nœuds ?
La Terre la retient. Veut-elle
Au Dieu vengeur tendre un bras repentant ?
C'est une branche qu'elle tend

Et dont elle est effrayée elle-même ,
Veut-elle enfin dans sa douleur extrême
Tourner ses regards vers les cieux ,
Par ses cris douloureux implorer leur clémence !
A peine sa plainte commence ,
Qu'une écorce lui couvre & la bouche & les
yeux.

Pour filer un sort si funeste ,
Les Parques à regret font tourner leurs fuseaux :
Les Nymphes les Sylvains qu'en son tronc elle
atteste ,

D'horreur se cachent sous les eaux ,
Et jusqu'aux innocens oiseaux ,
Tout la fuit , & tout la déteste.

O *Vous* , que l'Amour fit exprès
Pour étendre par-tout le pouvoir de ses armes ,

Vous , de qui les aimables charmes
Fournissent à ce Dieu les plus dangereux traits,
Recevez de sa main l'hommage salutaire
De ce bouquet mystérieux :
L'histoire d'*Oximene* exposée à vos yeux ,
Vous en éclaire le mystère.

F A B L E X X.

LA PRAIRIE ET LE RUISSEAU.

EN temps sec , un *Pré* languissoit ;
A son Patron , qui près de lui passoit ,
Il dit un jour : „ D'un peu d'eau, je vous prie,
» Humectez mon herbe flétrie,
» Ou bientôt je ne serai plus.
» Vous n'ignorez pas au surplus ,
» Que le ruisseau qui dans ces plaines
» Va promenant à rives pleines
» Son cristal parmi les Roseaux ,
» Me doit une part de ses eaux.
» Par une légère tranchée ,
» Sur ma surface desséchée ,
» Sans perdre temps , faites courir
» Ma part de cette eau salutaire ,
» Qui seule peut me secourir.

A ces mots (car la soif le força de se taire)
 Le Patron dit. » Sois moins impatient :
 » Ne crains pas que je t'abandonne ,
 » Je te rendrai ton œil riant ;
 » Mais à d'autres travaux il faut que je me
 » donne ,
 » Ton tour viendra. Ce tour vint ; mais alors
 Du Ruisseau les arides bords ,
 Le milieu , le fond , étoient vuides :
 D'autres Terres toujours avides ,
 L'avoient sans relâche *asséché*.
 Ainsi , ce moyen retranché ,
 Il se vit forcé de dépendre
 De ces communs & lents secours
 Que les Astres , suivant leur cours ,
 Sur tous les champs daignent répandre.
 Enfin une pluie arriva ,
 Mais sa tardive eau ne trouva
 En la place de la prairie ,
 Autrefois riante & fleurie ,
 Qu'un champ poudreux , & *cetera*.

Que mes Lecteurs se ressouvienent ,
 Que les secours trop lents ne sauroient réjouir :
 Sont-ce des biens , que les biens qui ne
 viennent
 Que lorsqu'on n'en peut plus jouir.



Air de l'Opéra de Cadmus.

On n'en boive plus ?



I I.

RONDEAU.

Gavote du même Opéra.

Voici la façon de vivre
Que désormais je veux par-tout prêcher :
De boire , sans qu'on s'enivre ,
Et d'aimer , sans s'attacher.
Voici , &c.
Quiconque voudra la suivre ,
Sur mes pas n'a qu'à marcher.

I I I.

Air de Violon, du Prologue de l'Opéra d'Alceste.

Quand Jupin , pour voler un pucelage ,
Sut , par un prompt effort ,
Sous la forme de l'or ,
Se frayer un passage ,
N'eût-il pas été bien plus fin ,
Au lieu d'un trésor ,
S'il eût fait seulement pleuvoir du vin ?

En tous lieux Bacchus est vainqueur ,
Son pouvoir est toujours extrême ,

Et l'or même

Est moins fort que sa liqueur.

Trouvez le secret

D'enyvrer l'objet

Que votre cœur aime :

C'en est fait ,

Votre triomphe est parfait.

Tu t'abuses , Aimant ,

Si tu crois autrement

Venir à bout aisément

D'un objet charmant.

I V.

*RONDEAU de la Grotte de Versailles , ou
sur l'Air : Tout cede à vos doux appas ,
Princesse.*

DE quoi t'embarrasses-tu ,
Novice ?

De quoi t'embarrasses-tu ,

Qu'un vin pétillant ravisse

Ma raison comme un fétu ?

De quoi , &c.

Ou que sous un dur service ,

Kiv

L'Amour me tienne abbatu.
De quoi, &c.
Voudrois-tu que je suivisse
Ton sentier rude & tortu ?
De quoi, &c.
Apprend qu'un homme sans vice,
Est un homme sans vertu.
De quoi, &c.

V.

Premier RONDEAU du Prologue d'Atys.

LES Jeux, les Ris
T'accompagnent par tout comme à Paris :
Les plaisirs de la campagne
Sont soutenus du bon vin de Champagne.
Les Jeux, les Ris, &c.
On est charmé de ta friande chere :
Donner n'est rien, beaucoup est la maniere.
Les Jeux, &c.



V I.

Air de l'Opéra d'*Ifig.* ACTE III.

QUE fait l'Amour à cette table ?
Ce Dieu doit-il être où l'on boit ?
Iris, est-il inévitable
De le trouver par-tout où l'on vous voit ?
Faites qu'il sorte tout-à-l'heure :
Je crains, je suis son entretien.
Mais, non : autant vaut qu'il demeure :
Si vous restez, nous n'y gagnerons rien.

V I I.

*Menuet de l'Opéra d'Alceste : ou sur l'air, je
vous plains Coquettes de Paris.*

L'AUTRE jour dînerent en secret
Bacchus & l'Amour au Cabaret.
Le repas fini, Cupidon paie :
Bacchus lui dit : » Je veux payer pour toi ;
» C'est ici mon tripot, j'y défraie :
» Chez la *Fillon* tu paieras pour moi.



VIII.

Ouverture de l'Opéra de Proserpine.

LE tourment
Qu'un Amant
Souffre en aimant ,
N'est point sans charmes :
Les rigueurs
Et les alarmes ,
Les langueurs
Et les désirs ,
Les pleurs & les soupirs
Ne font qu'accroître les plaisirs.
Mais sur - tout que son sort est charmant ,
Lorsqu'il sait prendre avec le vin
Quelque soulagement.
Sans nul chagrin ,
Il attaque , il poursuit
L'ingrate qui le fuit ;
Et s'il est abatu
Quand il a fortement combatu ,
Il sent bientôt augmenter sa vertu ,
S'il est soutenu
Du vin ,
Ce jus adorable & divin.

Son heureux secours
 Fait en tous lieux triompher les Amours,
 C'est avec ce jus
 Que sans armes ,
 Sans soupirs sans alarmes ,
 Bacchus
 D'Ariadne brava les refus.

Climene, hélas !
 J'aurois pour toi jusqu'au trépas
 Languï sans espoir ,
 Si le vin ne t'avoit fait voir
 L'ardeur
 Dont mon fidele cœur
 S'étoit vu par respect, si long-temps brûler,
 Sans oser en parler :
 Mais cette liqueur
 Ranimant mon audace ,
 Je devins dans un moment ,
 D'un amant malheureux , un heureux
 Amant.
 Enfin c'est pour célébrer cette grace ,
 Que l'on me voit chaque jour
 M'enyvrer tour - à - tour
 De vin & d'Amour.



I X.

*Pour MM. L'EMPEREUR &
VERGIER, Commissaires de la
Marine, qui passoient de Dunker-
que à Calais, dans le temps que
les Anglois bombardoient cette
derniere Place en 1695.*

*Sur l'air du Duo de la Victoire & de la Paix :
Le Vainqueur est comblé de gloire, &c.
Prologue du même Opéra.*

DEUX Héros affamés de gloire,
Volent au secours de Calais :
L'un est armé d'une écritoire,
L'autre a taillé sa plume exprès.

Ce sont deux fameux Commissaires,
Gens pleins de valeur & de soin :
Tous deux ici sont nécessaires,
Pour supputer les coups de loin.

On ne sauroit les méconnoître.
Le premier (1) ordonne toujours :

(1) *M. l'Empereur.*

Des Matelots il est le Maître ,
Il croit l'être aussi des Amours.
Le second , (1) son petit Novice ,
Des honneurs n'est guere jaloux :
C'est un bon homme , il n'a de vice
Que celui de les avoir tous.
Force vin , point d'honneur frivole ,
C'est à table qu'il faut les voir :
Devant ces coups leur grand cœur vole ,
Ils sont friands d'en recevoir.

X.

Air du même Opéra.

P A U V R E S Cœurs ,
Dont sotte foiblesse
Adore jusques aux rigueurs
D'une ingrate Maîtresse ,
En d'autres lieux portez vos tristes larmes :
Ici nos cœurs n'adorent que les charmes
De ce jus délicieux.

(1) *M. Vergier.*



X I.

Mennuet du même Opéra.

HEUREUX cent fois
A qui ce choix fait plaire !
Heureux cent fois
Qui fait un si beau choix !
Donner le jour
Au vin , à la bonne chere ,
La nuit à l'Amour.

X I I.

Autre Mennuet du même Opéra.

LAISSE briguer les foux
Des places dans l'Histoire ,
Laisse briguer les foux ,
Et viens boire avec nous.
Chaque jour la victoire
Perd ceux qui l'osent croire.
Laisse , &c.
Jouit-on de se gloire
Par-delà l'Onde noire ?
Laisse , &c.

X I I I.

Air des Guerriers , du même Opéra.

P O U R Q U O I traitez-vous de folie
Cette peur ,
Que l'on nous fait ici de l'autre vie ?
Pour moi j'en frémis d'horreur.
Je ne crains point la Parque ,
Et moins encor la noire Barque ,
Tout cela trouble peu mon cerveau :
Mais je crains qu'un destin nouveau
Ne m'oblige à la Cour du ténébreux Monarque
De ne boire que de l'eau.

X I V.

*Air de l'Opéra de Phaéton : Marche du Palais
du Soleil.*

M O N cher voisin veux-tu m'en croire ?
Laissons les Chançons :
Depuis trop long-temps nous laissons
Notre Auditoire.
Pour cette vaine gloire ,
C'est trop disputer
A qui de nous fait mieux chanter ;
Voyons qui de nous fait mieux boire ,

X V.

Premier Menuet de Roland. Prologue.

PLAIRE aux yeux d'un buveur , c'est une gloire

Dont pour une Beauté l'éclat est doux :
Mais lui faire oublier le plaisir de boire ,
C'est un triomphe , Iris , qui n'étoit dû qu'à
vous.

X V I.

Air du même Prologue : Que la guerre est effroyable , &c.

AMIS les plaisirs de la table
Pour les immortels étoient faits :
Eux seuls en goûtoient les attraits ;
Le mortel misérable
N'en tâtoit jamais.

Mais Bacchus , ce Dieu benin ,
Ayant pitié de l'homme ,
Lui fit savoir comme
On faisoit le Vin.
Mes chers Camarades ,
Buvons

Tous

Tous à razades,
Chantons,
» Quelle douceur
» D'avoir cette liqueur !
Chantons tous,
Faisons grillades,
Chantons : » Bacchus, sans vous,
» Hélas que ferions-nous ?

X V I I.

*Du même Acte IV. Air dansant , qui précède le
Chœur : Voici la charmante Retraite, &c.*

QUE la solitude est pour moi détestable !
Dans un noir chagrin elle m'ensévelit :
Sans toi, ma Catin, tout m'est insupportable,

Et tout à mes yeux, avec toi s'embellit :
Je dors, du moment que je suis seul à table ;
Je ne puis dormir, quand je suis seul au lit.



X V I I I.

*Du même. Second Air dansant, de la suite
de la haine. Sur les révolutions d'Angleterre
en 1692.*

C'EST trop retenir ton tonnerre ,
Leve un bras sur la perfide Angleterre ,
Roi, Protecteur des légitimes Rois.

Fais choir les Tyrans du Trône ;
Tu dois ainsi couronner tes exploits.

Malgré l'Océan qui l'environne ,
Leve un bras , tout suivra tes loix.

Ce peuple mutin
Devant les foudres de ta main ,

Fuira soudain ,
Comme le chagrin
Fuit devant le vin.



X I X.

Bourée de Zéphire & Flore. Prologue.

QUELLE liqueur les Dieux nous ont donnée!
Pour la santé, c'est un rare trésor :
Avec ce Vin-la Parque au siècle d'Or
Filoit des humains la destinée.
Quelle liqueur, &c.
Chaque coup qu'on en boit, vaut une année;
Buvons ici les ans du vieux Nestor,
Quelle liqueur, &c.

X X.

Air dansant de Thétis & Pelée. Prologue.

QUAND les fureurs de la jalousie
Viennent troubler mon cerveau,
Je vole chez Rousseau
Guérir cette phrénésie
Avec son vin nouveau :
Cette liqueur,
Par son agréable vapeur,
Sait dissiper les troubles de mon cœur.
Bacchus, tu donnes à la vie
Plus d'heureux momens,
Que l'amoureuse folie
Ne cause de tourmens.

X X I.

Loure du même.

LA plus belle Bergere ,
Souvent cache une ame légère.
Ses plus tendres feux ,
Les plus doux de ses vœux ,
Sont pour le moins sincere ,
Et le moins amoureux
Qui soupire à ses yeux.
C'en est fait , désormais
Je suis las d'être dupe ,
Je dis à la jupe
Un adieu pour jamais.
Sous les loix de Bacchus , tous nos jours
Coulent sans jalousie :
Dieux ! quelle folie
D'employer la vie
A d'autres Amours !
Adieu donc , trop injuste Silvie ,
Je quitte ta loi ,
Je dégage ma foi :
Si tu n'as point d'envie
De vivre pour moi ,
Ferois-je la folie
De mourir pour toi ?



XXII.

Sarabande d'Iffé.

LORSQUE d'Iris j'entends la voix tou-
chante ,

T'étonnes-tu que je laisse en ma main
Evaporer du vin ?

Les Aquillons , lorsqu'elle chante ,
Pour l'écouter suspendent leur fureur ;

Et ma raison que sa douceur enchante ,

Ne songe plus à veiller sur mon cœur ,

Mais semble me guider elle-même à son tour
A ce piège d'Amour.

XXIII.

*Rondeau de Mademoiselle Maupin , ou Prend
ma Philis , prend ton verre , &c.*

J E sens naître dans mon ame

Quelque chose de divin ,

Est-ce l'Amour qui m'enflâme ?

Seroit ce le Dieu du vin ?

Cette ardeur m'est inconnue ,

Et mon ame prévenue

Ne lui résiste qu'en vain.

Je sens , &c.

Mais enfin mon doute cesse ,
Je vous vois , belle Comtesse ,
Il ne faut plus de devin :
Je sens naître dans mon ame
Quelque chose de divin ;
C'est l'Amour seul qui m'enflâme ,
Ce n'est plus le Dieu du vin.

X X I V.

Air de l'Idyle de Sceaux.

DANS un lieu si solitaire ,
Pourquoi passions-nous un jour ?
Ne lui rien donner à taire ,
C'est abuser du mystere ,
Et bien plus encor de l'amour.



X X V.

Air de l'Opéra d'Astrée.

LES Coquettes les plus belles ,
Ne touchent que foiblement.

On peut , par amusement ,
Feindre de brûler pour elles ,
Mais le plus crédule amant ,
Les regarde seulement ,
Comme on fait les fleurs nouvelles ,
Avec quelque plaisir , mais sans attachement.

X X V I.

*Rondeau des Fêtes de Thalie , ou , sur l'Air :
Pour Directeur dorénavant.*

QUEL est l'enfant qui suit vos pas ?
Je reconnois en lui tous vos appas.
Quand vous chantez , jeune Iris , je le vois
Se mêler aux accens de votre voix ,
Et jusqu'au cœur
Porter leur trait vainqueur.
Quel est , &c.

Il joue autour de vos regards ,
Pour attirer les cœurs de toutes parts :
Et quand quelqu'un s'y vient blesser ,
D'un air ma in on le voit danser.
Quel est , &c.

X X V I I.

Rondeau de l'Opéra de Télémaque. Prologue.
Scene II.

Douce tendresse ,
Ame de tous les mortels ,
Je te dresse
De nouveaux Autels.

L'Age qui vole
Fuit , & me vole
Jusqu'aux désirs
De tes charmans plaisirs.
Douce , &c.

Rends à mon cœur ton ardeur éternelle ;
J'ai voulu vivre , & veux mourir en elle ,
Douce , &c.

Malgré les peines
Que dans tes chaînes
Tu fais souffrir ,

Mon

Mon cœur s'y vient offrir.

Douce tendresse , &c.

Si tu veux ôte - moi l'espoir même :

Pour mon bonheur , il suffira que j'aime.

Douce tendresse , &c.

Pour fuir ce vuide ,

Mon cœur avide

Recherche en vain

Les repas & le vin.

Douce tendresse , &c.

Sans toi le vin n'est que trouble & qu'a-
larmes ,

Tes charmes seuls lui fournissent des armes.

Douce tendresse , &c.

XXVIII.

Même air.

PAR quel caprice

Voudrois - tu , jeune *Pontoy* ,

Que je prisse

De l'amour pour toi ?

Déjà les GRACES

Vont sur tes traces ,

Riant de voir un vieillard sous ta loi.

Par quel , &c.

Tome I.

M

De tous les Dieux que l'Univers implore,
Le seul Zéphire est digne d'aimer Flore.
Par quel, &c.

X X I X.

Mennet de Martin.

LE Chien de Tircis, les Moutons,
Sont les seuls de tous nos Cantons
Que flatte ta main caressante.
Ah ! qu'il t'en ressouvienne bien :
Lorsque tu m'aimois, inconstante,
Tu caressois ainsi mes Moutons & mon Chien.

X X X.

Sarabande de Lorenzani.

NE craignez pas que les jaloux
Troublent un commerce si doux :
Vous m'aimez ? qui pourroit soupçonner
tant de Gloire !

Mais pour mieux calmer votre effroi,
Redoublez votre amour pour moi ;
Et plus vous m'aimerez , moins on pourra
le croire,

X X X I.

Gavote du même.

DE vos chants la douceur extrême,
I R I S , enchante tous les sens ,
Le jaloux Rossignol lui - même
Paroît chariné de vos accens.
C'est vous qui le rendez si tendre ,
Pour vous , il adoucit sa voix ;
Et si vous le voyez expirer dans ces bois ,
C'est du plaisir de vous entendre.

Il ne vante plus son ramage ,
A peine il ose encor chanter :
Il ne songe dans ce bocage
Qu'à vous voir , qu'à vous écouter.
Vos chants , qui lui coûtent la vie ,
N'en ont pour lui que plus d'appas ,
Et ses derniers accens ne vous disent - ils pas ,
Qu'il meurt d'amour , & non d'envie ?



X X X I I.

Sarabande du même.

Q U E vos yeux, Iris, sont charmans !
Iris que votre voix est tendre !
Tous les Dieux seroient vos Amans ,
S'ils pouvoient vous voir , vous entendre.
Plus sensible qu'eux à l'Amour ,
Mais plus timide à le faire connoître ,
Je vous entends, je vous vois chaque jour :
Que pensez - vous que je doive être ?

X X X I I I.

Sarabande de Faure.

T O U T ressent de vos yeux la puissance
absolue ,
Les moindres de leurs traits savent tout en-
flâmer :
On ne peut un moment vous voir sans vous
aimer ,
Hélas ! je vous ai vue.



XXXIV.

Rondeau Anglois.

ADIEU tous mes plaisirs, IRIS me dit adieu :
Son départ m'enleve vos charmes ,
Et ne laisse en ce triste lieu
Que les chagrins & les alarmes.
Adieu , &c.

XXXV.

Gavote Angloise.

DE ton cruel éloignement
Je ne vois rien qui me console ;
Sans toi le bien le plus charmant
Bientôt m'ennuie & me désole :
De mille plaisirs tour à-tour
J'éprouve la triste impuissance ,
Et contre ton absence ,
Il n'est que ton retour.



XXXVI.

Menuet Anglois.

D'UNE simple amitié
Iris payoit ma flâme ;
Aujourd'hui la pitié
Trouve place en son ame.
Acheve, Amour, vole & l'enflâme.

Lorsque de ma langueur
Je lui trace l'image ,
Il semble que son cœur
La plaigne & la partage.
Acheve, Amour, &c.

Déjà par mille égards
Elle adoucit ma peine ,
Je vois dans ses regards
Une flâme incertaine.
Acheve, Amour, &c.



X X X V I I.

Menuet.

L'AMOUR , aujourd'hui tout en larmes ,
Se plaint hautement de nous deux :
Il dit que vos yeux
Ont enlevé tous ses charmes ,
Il dit que mon cœur a dérobé tous ses feux.
L'Amour , aujourd'hui , &c.

X X X V I I I.

Menuet de Poitou.

NON je ne serai plus Amant ,
Si je cesse d'aimer Silvie ;
Mais pourquoi faire ce serment ?
Je dois l'aimer toute ma vie.

Je puis n'en être pas aimé ,
Je puis être méprisé d'elle ;
Elle verra mon cœur charmé
L'aimer toujours , même infidelle.

Aimer Silvie est une loi
Que je ne puis plus ne pas suivre ;
Et c'est même chose pour moi ,
Cesser d'aimer , cesser de vivre.

M iv

X X X I X. ✓

Air de Bellerophon.

Nous avons
Encore plus d'une Bouteille ,
Savourons , savourons
A longs traits cette liqueur vermeille.
Le plus doux repos
Est dans les pots :
Et de chercher
A s'en aller concher ,
C'est le destin
De tous les malheureux qui n'ont point de vin.
Quand par ses cruels retours
La Parque aura fini le cours
De nos plus beaux jours ,
Nous dormirons toujours.
Laissons dans le tombeau ,
Dormir les tristes morts
Qui sur les sombres bords
Ne boivent que de l'eau.
Notre vie
Est tôt ravie ,
Notre vie
N'est qu'un moment :
Employons tous son étendue

A boire incessamment ;
La plus belle heure est perdue,
Quand on la passe autrement.

X L.

Air d'Acis & Galatée.

C HER Ami , que mon ame est ravie
De ce vin qu'à ta santé je bois !
Quand je tiens un verre en main, je crois
Tenir à mes pieds la Fortune asservie :
Du Héros , ni du plus puissant Roi
Le sort éclatant ne me fait point d'envie ;
La vapeur de ce jus précieux
M'élève jusqu'au rang des Dieux.

X L I.

Air du même Opéra.

J E fus autrefois enflammé ,
Et même mon cœur charmé ,
Goûta quelquefois la douceur d'être aimé.
Que je ressentais d'aimables transports ,
Quand un cœur cédoit à mes efforts !
Mais, lorsque je bois , les transports que
je sens
Me semblent encor mille fois plus pressans,

X L I I.

Gavote de M. du But.

O N a pris dans mon troupeau
De mes brebis la plus belle ,
J'ai brisé mon chalumeau ,
J'ai perdu mon chien fidelle ,
Des Bergeres du hameau
J'ai choisi la plus cruelle :
Mais enfin je suis amoureux ,

C'est assez pour être heureux,
Je fus toujours maltraité
D'Amour & de la Fortune ,
Je vois mon cœur rebuté
Par la blonde & par la brune ,
En tous temps , de tout côté ,
Le Créancier m'importune :
Mais est-il un si noir chagrin
Qu'on n'oublie avec le vin,



XLIII.

Air d'un ancien Ballet.

CATIN l'autre jour blâmoit avec rudesse
Les doux plaisirs de Bacchus & d'Amour,
Et le vin & la tendresse
N'étoient qu'effets de notre foiblesse :
Mais dès que la Belle
En eut un peu goûté,
Dieux ! s'écria - elle ,
Quelle volupté !
Aimons - nous , & buvons sans cesse.

XLIV.

Air d'Achille.

SI le Destin
Te condamne à l'absence ,
Boi de ce bon vin ;
Il a la puissance
De dissiper le plus noir chagrin.
Quel prix dois - tu prétendre ,
Et que te sert - il d'être si tendre ,
Loin de la beauté que tu chéris ?
Malheureux , tes cris
Ne sauroient de si loin se faire entendre ;
Boi , ta Belle fait peut - être pis.

XLV.

Autre Air d'Achille.

AMI, qui l'auroit pu croire ?
On aime à boire (*bis*) chez les Morts :
Ami, qui l'auroit pu croire ?
On aime à boire sur les sombres bords,
Lorsque de nous Pluton dispose,
Nous ne faisons dans sa paisible Cour
Que boire nuit & jour ;
Et ce fleuve d'oubli
Qu'on nous propose,
N'est autre chose
Qu'un vin charmant, tel qu'on le boit ici,
Pour effacer des cœurs l'amour & le souci.

XLVI.

Air d'Astree.

DANS ce Palais est la Troupe immortelle,
J'y reconnois clairement tous les Dieux :
Le seul Amour dans une cour si belle
N'étale point ses charmes précieux.
Ah ! je comprends quel soin ailleurs l'appelle :
La jeune Iris brille en d'autres lieux,
Et l'Amour suit par-tout ses yeux,

XLVII.

Air de la Mascarade.

Q U O I !

Chaque coup que je boi ,
Cruelle Iris , tu me blâmes ,
Et tu crains que le Vin
N'éteigne à la fin
L'ardeur dont tu m'enflâmes ?
Ne fais - tu pas que toujours
Bacchus fut le soutien des Amours ?
Jamais le Vin
N'interrompit d'amoureux dessein ,
Et ce jus charmant
Adoucit seulement
Les chaînes d'un Amant.

XLVIII.

Air de la même Piece.

T A N D I S qu'ici bas nous vivons ,
Buvons sans cesse , buvons :
Dindandon.
De cette Cloche fidelle
Retien les leçons ;
Profitez , dit - elle ,
Du temps qui s'enfuit comme mes sons ,

X L I X.

Air de la même Piece.

S AIS - TU pourquoi
Nannette à boire me verse ?
Sais - tu pourquoi
Nanette boit avec moi ?
C'est que l'Amour
Toujours la nuit me berce ,
Quand j'ai bu le jour.
C'est que l'Amour
Toujours la nuit me berce ,
Quand j'ai bu le jour.

L.

Air des Noces de Village.

A U milieu de sa gloire ,
Jupiter est jaloux
De me voir rire & boire
Librement avec vous :
Son pouvoir est suprême ,
L'Univers suit sa Loi ;
Mais il est de lui - même
Bien moins maître que moi.

Au milieu de sa gloire ,
Jupiter est jaloux
De me voir rire & boire
Librement avec vous.
Son empire l'accable ,
Et pour s'en délasser ,
A peine il ose à table
Un quart - d'heure passer.

L I.

Autre Air des Noces de Village.

ROLAND en furie
Crie ,
De voir qu'une Bergerie
Rie ,
Tandis que son cœur
Qu'Amour dévore ,
Souffre une douleur
Plus violente encore
Que celle d'un Lutin ,
Qui tente une ame en vain.
S'il plaisoit à Médor
D'emmener encor
Ma Catin avec Angélique ,
Sans secours d'Art magique ,
Ce vin , cet Antidote du chagrin ,
Sauroit m'en consoler soudain.

L I I.

Air de Lavinie.

ENCORE un coup, qu'en peut-il arriver ?
Un coup de plus nous fera-t-il crever ?
C'est ce qu'un jour buvant avec Catin ,
Je lui disois, en lui versant du vin :
Encore un coup, qu'en peut-il arriver ?
Un coup de plus nous fera-t-il crever ?
Et ce proverbe à la Belle plut tant ,
Qu'elle me va sans cesse répétant ,
Encore un coup, qu'en peut-il arriver ?
Un coup de plus nous fera-t-il crever ?

L I I I.

Air du même Opéra.

POUR arrêter le cours rapide
Que l'Amour a pris chez moi ,
Sans cesse , mais en vain , je boi :
Cette liqueur perfide
Trahit mon dessein ,
Et plus je boi de vin ,
Plus l'Amour regne dans mon sein ;
Cette liqueur perfide
Trahit mon dessein.

L I V.

Gavote de M. Gautier.

SI l'Amour perdoit quelque jour
Tous ses traits & toutes ses armes,
Iris, par ses aimables charmes,
Tiendrait lieu de traits à l'Amour.

Si l'Amour même avoit quitté
Ce séjour où sans cesse on aime,
Iris pourroit de l'Amour même
Nous tenir lieu par sa beauté.

L V.

Air du Ballet de Créqui.

P ARLE ici sans crainte,
Boi sans contrainte,
Voici la Cité
De la Fidélité.

Voï Bacchus, accompagné des Graces,
Ecarte de nous feintes & grimaces.

Parle ici sans crainte,
Boi sans contrainte,
Voici la Cité
De la Fidélité.

Tout ce que ce vin sincere
Te fera dire , il nous le fera faire :
Sur les Dieux & sur les Rois . silence ;
Tout le reste est mis dans notre balance.

Parle ici sans crainte ,
Boi sans contrainte ,
Voici la Cité
De la Fidélité.

Ce qu'on y fait de folie ,
Quand on en fort , ou se chache ou s'oublie.
Parle ici sans crainte ,
Boi sans contrainte ,
Voici la Cité
De la Fidélité.

L V I.

Autre Air du même Ballet.

L'AMOUR plus craint que le Tonnerre ,
Et ce vin , le pur sang de la Terre ,
Dans ce repas se font entr'eux la guerre ,
A qui sera le premier mon vainqueur :
Mais , Iris , l'amoureuse ardeur
Avec votre secours prévient cette liqueur ,
Et le vin coule à peine jusques dans mon
verre ,
Que l'Amour coule jusques dans mon cœur.

L V I I.

Air du Triomphe de l'Amour.

DEUX aimables Dieux
Avec nous sont en ces lieux :
Que de nos chants tout retentisse
Dans un jour si glorieux.

Chacun peut dans ce charmant séjour
Suivre à son gré Bacchus, ou le Dieu de
l'Amour :

Mais pour choisir avec justice ,
Qu'on choisisse

L'un & l'autre tour-à-tour.

Heureux cent fois à qui ce choix fait plaisir !

Heureux cent fois

Qui fait ce beau choix !

Donner le jour

Au vin, à la bonne chère,

La nuit à l'Amour.



L V I I I.

Air de la Courante de Madame la Dauphine.

F A U T - I L qu'un Amant bien traité
S'en applaudisse !
Quoi ! s'est-il toujours flatté
Que son mérite agisse
Près d'une Beauté ?
Qu'il songe , que le plus charmant
N'est pas toujours le plus heureux Amant :
Mais celui qui du tendre caprice
Trouve le moment ,
Mais celui qui du tendre caprice
Trouve le moment.

L I X.

Air de la Sarabande de Madame la Dauphine.

C O U R O N S sans crainte à des ardeurs nouvelles ,
L'Amour se plaît à voir un cœur léger.
Il ne punit que les ames rebelles ,
Pourvu qu'on aime , il permet de changer.
Courons sans crainte à des ardeurs nouvelles,
L'Amour se plaît à voir un cœur léger :
Ah ! s'il vouloit punir les infidelles ,
Quels traits pourroient suffire à le venger !

L X.

Air du Triomphe de l'Amour.

A COPERNIC, c'est trop faire la guerre ;
Qu'il ait raison , ou qu'il ne l'ait pas ,
Faut-il choisir le temps de ce repas
Pour démêler ce docte embarras ?
Que nous tournions sans cesse avec la Terre ,
Que le Soleil tourne sans fin ,
Cela doit peu donner de chagrin ,
Pourvu que l'un & l'autre enfin
Tournant , produisent le raisin :
Pourvu que l'un & l'autre enfin
En tournant nous donnent du vin.

L X I.

Air du même Ballet.

F U I les nobles hasards ,
Prends le parti de boire ,
Fui les nobles hasards
Qu'on court au Champ de Mars.
Chaque jour la victoire
Perd ceux qui l'osent croire ,
Fui les nobles hasards ,

Prends le parti de boire.
Mais jouit-on de sa gloire
Par-delà l'onde noire ?
Fui les nobles hasards ,
Prends le parti de boire.

L X I I.

Air du même Ballet.

JE chantois autrefois les douceurs de l'A-
mour ;

Puissant Dieu des Buveurs , je te chante-à ton
tour.

Heureux celui qu'engage

L'amoureuse Loi !

Plus heureux & plus sage

Qui ne suit que toi !

Heureux celui qu'engage

L'amoureuse Loi !

Plus heureux & plus sage

Qui ne suit que toi !



L X I I I.

Air de Persée.

MON Iris est tendre & belle ,
L'Amour ne prend des traits que dans ses
yeux ,
Et le printemps est moins qu'elle
Et jeune & gracieux.
Mortels & Dieux en sont enchantés :
Enfin mon Iris tient entre les Beautés
Le rang que tient parmi tout autre vin ,
Le Champagne divin.

L X I V.

Air du Temple de la Paix.

J'AI ME à voir cette eau claire & pure
Entre deux verts gazons courir.
Je suis charmé de son doux murmure :
Mais dans le vin je ne la puis souffrir.
Vois ce vin qui pétille ,
Cher ami qu'il est beau !
C'est à ce feu , qui dans mon verre brille ,
Que mon Amour allume son flambeau.

L X V.

Air d'Amadis.

Q U A N D l'éloignement ,
Ou quand la soif m'accable de peine ,
Malheureux moment
Hâtez-vous de passer plus promptement :
Mais quand je suis auprès de ma Climene ,
Ou quand je bois du vin à tasse pleine ,
Moment , coulez plus lentement.

L X V I.

Air du Temple de la Paix.

C H E R voisin, que j'aime à voir ta face !
De Vénus les beautés elle efface :
On voit sur ton nez la carte d'un yvrogne,
Je parcours dans ta riante trogne
Tous les cantons de Champagne & Bour-
gogne.
Dans ces lieux, il faut que tout ressente
Les effets de ta vue altérante ;
Que chacun se mette à son devoir.
Buvons pour célébrer ta gloire ,

Ah !

Ah ! quelqu'un peut-il te voir ,
Sans en concevoir
Un pressant désir de boire ?

L X V I I .

Air d'Armide.

SI l'Amour vous fait souffrir ,
Il faut boire pour vous guérir :
Le cruel secours de l'absence ,
N'eut jamais tant de puissance.
Si l'Amour vous fait souffrir ,
Il faut boire pour vous guérir :
Avec du vin sans mesure ,
Baillez votre blessure.
Si l'Amour vous fait souffrir ,
Il faut boire pour vous guérir.



L X V I I I.

Air Ancien.

P O U R colorer ton tein , (*bis*)
Aimable Iris , croi moi , tien souvent
Dans ta main ce vase rougissant ,
Nommé verre de vin.

Que tu plais à mes yeux ,
Quand tu tiens de Bacchus le Sceptre précieux !
Mais le Sceptre d'Amour te siéroit encor
mieux.

L X I X.

Air de Thésée.

D E deux grands Dieux , Iris , effaçons la
gloire ;
Je vais vaincre à boire
Le Dieu du Vin ,
Et renverser un Conquérant si vain :
Et toi fais voir à ton tour
Que tes yeux lancent plus de traits qu'Amour.



L X X.

Air des Fêtes de l'Amour & de Bacchus.

JE possède un grand Empire :
Cet Empire est la tranquillité.
Peu de bien que le Ciel m'a prêté ,
Sait à mes yeux comme à mes besoins suffire.

Je possède un grand Empire ,
Cet Empire est la tranquillité.
L'Amour même entretient la gaité ,
Qu'un Vin pris modérément m'inspire :
Je possède un grand Empire
Cet Empire est la tranquillité.

L X X I.

Air de la Mascarade.

QUEL feu, quel ardeur me dévore ?
Depuis que ta main m'a versé, jeune Flore,
Ce vin dont mon goût est charmé :
D'un verre à moitié plein ma raison se ren-
verse :
Non ce n'est point du Vin que tu me verses,
C'est l'Amour même en liqueur trans-
formé,

L X X I I .

Air de Psiché.

LE Vin est le nœud charmant ,
Par qui tout est uni constamment :
De l'Amour les tendres flâmes ,
Doivent leur naissance à ce jus tout divin ;
Et l'amitié, seule ame de nos ames ,
Ne reconnoît pour pere que le Vin.

L X X I I I .

Air de Roland.

DI E U X ! que mon trouble est extrême,
Lorsqu'avec cet air divin
Vous daignez , Iris, vous-même
Me verser de ce bon Vin !
Quel cœur trouveroit des armes
Contre de si puissans charmes !
Est-ce que Bacchus en ce jour
Veut prêter main forte à l'Amour ?



LXXIV.

Air du Triomphe de l'Amour.

A M I, tu dois voir sans peine les frimats
Interrompre la chasse en ces tristes climats :
C'est assez crier , *Tayaut* , par la campagne :
Vien nous crier ~~soit~~ & matin ,
Bourgignon , Champagne ,
C'a du vin , du vin.

LXXV.

Air de la Sarabande de l'Inconnu.

E N vain je bois pour calmer mes alarmes
Et pour bannir l'Amour qui m'a surpris :
Ce sont des armes
Pour mon Iris ;
Le vin me fait oublier ses mépris ,
Et m'entretient seulement de ses charmes.



L X X V I.

Air d'Alceste.

O U serions-nous , cher voisin ,
Sans le bon Vin , sans le bon Vin ?
Noé fût mort de chagrin ,
Et l'homme alloit prendre fin ,
Sans le bon Vin , sans le bon Vin.

L X X V I I.

Air d'Atys.

P A U V R E Avare ,
Tu crois follement
Que du Soleil l'or est l'effet le plus rare :
S'il le produit , c'est par amusement.
D'un cours si beau le sujet est plus digne ;
C'est pour la vigne
Qu'il tourne incessamment :
C'est pour former ce doux jus de la vigne ,
Qu'il tourne incessamment.



LXXVIII.

Air d'Isis.

C'EST à tort qu'on loue
Ces fiers Tyrans ,
Et ces grands Conquérens
Dont la fortune se joue :
C'est à tort qu'on loue
Ces fiers Tyrans ,
Et ces grands Conquérens
Sur la terre errans.
Ces titres de gloire
Ne se devoient qu'à l'illustre mémoire
De Noé , qui , selon l'histoire ,
Fut l'inventeur
De cette liqueur.

LXXIX.

Air d'Alceste.

JE ne ressens plus d'alarmes ,
Et de lui-même le cours de mes larmes
S'arrête en ce jour :
Au milieu de l'hyver , ce séjour

Me paroît briller de mille nouveaux charmes,
Mon Iris est-elle de retour ?

Quel Dieu les plaisirs rapelle ?
Tout rit, tout chante, une clarté nouvelle
Embellit le jour.

Je revois paroître ici l'Amour,
Et l'Amour jamais ne quitte cette Belle,
Mon Iris doit être de retour.

L X X X.

Air de Proserpine.

L'ECLAT des grandeurs importune,
Mille ennuis troublent la Fortune,
Elle est moins stable que Neptune :
Sous tes étendards,
Amour, on souffre trop de peine,
Et sous ceux de Mars,
La vie est incertaine.
Chercher les hafards,
N'est qu'une chimere vaine :
Tombeau du chagrin,
Bon Vin, bon Vin,
Tu fais seul un heureux destin,



LXXXI.

Air de Phaëton.

EN tous lieux la trompette sonne ,
Tout frémit dans l'Empire Allemand :
Vous, en qui le sang bouillonne ,
Guerriers, chassez le fier Ottoman. *bis.*
Pleins d'un noble courroux ,
Partez , allez , combattez pour nous ,
Tandis qu'ici nous boirons pour vous.

LXXXII.

Air de Roland.

IRIS, est-il un cœur qui ne vous cede ,
Quand vous prenez un verre à votre tour ?
Le Vin qui toujours fut d'amour le remede ,
Devient entre vos mains le flambeau de
l'Amour.



LXXVIII.

Air de Proserpine.

AH ! finissons
Nos chansons ,
Ne pensons qu'à nous défendre :
Le traître Dieu d'Amour
Vient en ce jour ,
Pour nous surprendre ;
Et pour conduire mieux son dessein ,
Il a déjà mêlé de l'eau dans notre vin.
Gardons - nous que ce Dieu jaloux
Ne vienne par ses coups
Troubler nos plaisirs le plus doux.
N'écoutons pas
Ses flatteurs appas ,
Le Vin le plus fumeux
Trouble moins que ses feux.
Sus , sus , que chacun soudain
Prenne le verre en main ,
Pour combattre les langueurs
Qu'il répand dans tous les cœurs.



LXXXIV.

Air de Persée.

Doux charmes des peines,
Doux soutien des chaînes
Des tendres amours,
Bon vin, à mon secours.
Mais en soulageant ma langueur,
Respecte dans mon cœur
Un amour extrême,
Dont ma raison même
Respecte l'ardeur.
Pour me secourir,
Ne tâche point de me guérir :
Mon feu me fait plaindre,
Mais plutôt que de l'éteindre,
J'aime mieux souffrir.

LXXXV.

Air de Persée.

Qu'en furie,
L'on jure & l'on crie
Contre les dégats,
Qu'en ces climats

Nous fait la pluie :
Tous les Cieux pourroient sur nous se fondre
en eau ,
Sans qu'à de si grands maux
Je m'intéresse ;
Pourvu qu'avec adresse
J'empêche enfin
Qu'il n'en tombe dans mon Vin.

L X X X V I.

Air d'Armide.

P Alsangué , me veux-tu croire ?
Enyvrons - nous de ce vin.
A planter ce jus divin ,
J'eumes tant de mal , Gregoire :
N'est - il pas juste d'en boire ?
Ardez , n'est-il pas juste d'en boire ?



LXXVII.

Gavote de M. du But.

LA Bergere que je fers
Ne fait rien de mon martyre ,
Et par mille soins divers ,
Je tâche de l'en instruire ;
Nuit & jour dedans ses fers
Je languis & je soupire :
Mais enfin je suis amoureux ,
C'est assez pour être heureux.

D'une si rare beauté
Je porte & chéris les chaînes ;
Elle passe en cruauté
Même les plus inhumaines ;
J'ai des Rivaux quantité ,
Rivaux jaloux de mes peines :
Mais enfin je suis amoureux ,
C'est assez pour être heureux.

On a pris dans mon troupeau
De mes brebis la plus belle ;
J'ai brisé mon chalumeau ,
J'ai perdu mon chien fidelle ;
Des Bergeres du Hameau ,
J'ai choisi la plus cruelle :

Mais enfin je suis amoureux ,
C'est assez pour être heureux.

Dieux ! qui pourroit concevoir
Combien ma peine est cruelle ?
Quand je cesse de la voir ,
Ma douleur devient mortelle ;
Je l'aime sans nul espoir ,
Suis haï , quoique fidelle :
Mais enfin je suis amoureux ,
C'est assez pour être heureux.

Mon cœur toujours malheureux
Craint ses yeux & leur puissance ;
Pour fuir un sort rigoureux ,
J'éviterois sa présence ;
Elle peut flatter mes vœux ,
De quelque douce espérance :
Car enfin je suis amoureux ,
C'est assez pour être heureux.

Profitez mieux des talens
Que la nature vous donne ;
Avec des yeux si charmans
Vous ne regardez personne ;
Une foule de Galans
En tous lieux vous environne :
Parmi tant de gens amoureux ,
N'en faites-vous point d'heureux ?

Je ne vous vis qu'un moment ,
Et depuis ce badinage ,
Je soupire incessamment ,
Je ne me sens plus volage ;
Vous causez ce changement :
Mais avant que je m'engage ,
Si de vous je suis amoureux ,
Dites-moi , serai-je heureux ?

Votre esprit paroît charmant ,
Je ne saurois m'en défendre ;
Si je voulois un Amant ,
C'est vous que je voudrois prendre :
Aimeriez-vous constamment ?
Ah ! c'est-là mon endroit tendre ;
Rien pour moi n'est plus dangereux ,
Qu'un Amant bien amoureux.

L X X X V I I I.

Sarabande de Psiché.

L'AMOUR est ton copiste fidelle :
Parois triste , on le voit touché.
Si tu ris , sa joie étincelle ;
Quand tu bois , il fait le débauché.
Formons ensemble un modele ,
Qu'il ne puisse imiter qu'avec Psiché.

L X X X I X.

Sarabande de Lambert.

HEUREUX Amans, qu'une juste puissance
N'a jamais fait absenter d'un seul jour ;
En évitant les peines de l'absence ,
Que vous perdez de plaisirs au retour !

L X X X X.

Sarabande de M. Gillier l'aîné.

EMPLOYONS, pour charmer Lisette ,
Les plus doux accens de ma voix.
Joignez-y vos sons, ma Musette :
Par ce secours, l'Amour quelquefois
Enchaîne un cœur sous ses loix.



L X X X I.

Air des Algériens des Fêtes de Thalie, Loure.

QUE ce bon vin
Dans ce festin
T'anime, Iris, & te mette en train.
Qu'ici Vénus
S'unisse à Bacchus :
Que son jus précieux,
De tes beaux yeux,
Fasse en ton cœur
Passer l'amour vainqueur.

Que ce bon vin
Dans ce festin,
T'anime, Iris, & te mette en train :
Il va combler tous nos désirs,
Fuyez soupirs.



LXXXII.

Parodie faite impromptu à Brest.

DANS nos Vaisseaux ,
Que de beautés ensemble !
On diroit qu'Amour assemble
Sa Cour sur les Eaux.
Tel fut le jour
Qui vit sortir de l'Onde
La Mere d'Amour.
Tel fut le jour
Qui vit paroître au monde
Vénus & sa Cour :
Pour célébrer
Un jour si plein de gloire,
Il faut aimer & boire,
De vin & d'amour nous enivrer.
Pour ce dessein nous avons tout ici,
Le vin ne nous manque pas , Dieu merci,
Et l'amour n'y manquera pas aussi :
Certains yeux que je voi
En fourniront sans peine , je croi ,
Plus qu'il n'en faut pour vous & pour moi.



LXXXIII.

*Sarabande ancienne, qui se joue sur la
Guitare.*

DANS nos forêts, en saison printaniere,
Caliste un jour tenoit sa Cour plénier.

Là, mille Amans s'empressoient auprès d'elle,
Et de leurs soins rendoient compte fidele.

Le beau Tircis vint, l'œil de pleurs humide,
Et de ses feux fit un aveu timide.

Avec mépris, & même avec colere,
Elle reçut l'hommage qu'il vint faire.

L'Amour sourit de sa rigueur extrême,
Et dit tout bas : » c'est celui là qu'elle aime.

Pour s'éclaircir sur cette conjecture,
L'Amour bientôt fit naître une aventure.

Tircis pleurant dans un lieu sombre & triste,
L'Amour y fit venir aussi Caliste.

Elle savoit le sujet de ses larmes :
Elle en rougit, mais y trouva des charmes.

Ils étoient seuls sous ces feuillages sombres,
Et n'avoient là pour témoins que les ombres.

Mais n'allons pas révéler ce mystère :
C'en est assez. Le reste doit se taire.

Sachez pourtant qu'après tant de disgraces ,
L'heureux Tircis à l'Amour rendit graces.

Depuis ce temps , la saison printaniere
Passe , & revient sans avoir de Cour pléniere.

Le beau Tircis occupe seul Caliste ,
Et lui tient lieu de sa nombreuse liste.

Par cet exemple apprenez donc , Climene ,
Qu'Amour toujours à ses fins nous amene.

Coquette, ou non , d'humeur tendre , ou
légere ,

Le même sort attend toute Bergere.

L'heure est marquée , & n'excepte personne :
Il faut céder , aussi-tôt qu'elle sonne.

La prévenir , c'est , de façon gentille ,
Autant de pris sur l'ennui d'être fille.

Chacun ici ses couplets peut écrire :
Mais je finis , de crainte d'en trop dire.





VAUDEVILLES
ET BRUNETTES.

Air: *Ce sont les Amours
Qui sont les beaux jours.*

P U I S Q U E ma Bergere
Veut se dégager ,
Comme elle est légère ,
Devenons léger :
Est-il des amours
Qui durent toujours ?
Quand je veux me plaindre
De son changement ,
L'ingrate , sans feindre ,
Me dit fièrement :
Est-il des amours
Qui durent toujours ?



Air : *L'autre jour ma Cloris , &c.*

CLORIS me fit serment
De son amour extrême ;
Je lui dis tendrement :
Est-ce ainsi que l'on aime ?
Quand un cœur aime bien ,
Ne désire-t-il rien ?
D'abord elle entendit
Un si charmant langage ;
Et l'Amour étendit
Sur ses yeux un nuage.
Quand un cœur , &c.

Elle s'en ressouvient ,
Et me rend la pareille ;
Car souvent elle vient
Me redire à l'oreille :
Quand un cœur , &c.



Air ancien.

QUAND je suis dans les lieux où vous êtes,
Je sens un plaisir charmant ;
Et quand je vous quitte un moment ,
Je sens mille peines secrètes :
J'étois ainsi , lorsqu'autrefois
Amour me tint sous ses loix.

Votre image m'est toujours présente ,
En tous lieux elle me suit ;
Et même au milieu de la nuit
Le sommeil me la représente.
J'étois ainsi , &c.

Je ressens un trouble qui m'accable ,
Quand quelqu'un est près de vous ;
Je crains un entretien si doux ,
Et qu'il ne vous paroisse aimable.
J'étois ainsi , &c.



Air du Triolet.

Vous me demandez des chansons,
C'est un air léger qui s'envole.
Au lieu de solides leçons,
Vous me demandez des chansons.
C'est que par leurs frivoles sons,
Vous me gardez un prix frivole.
Vous me demandez des chansons,
C'est un air léger qui s'envole.

*Pour Madame la C*** D***

QUE vois-je ! est-ce une Dêité ?
Qui peut avoir tant de beauté ?
Dondaine , Dondaine.
Ah ! puisqu'Amour le veut , portons sa chaîne.

Qui peut avoir , &c.
Adieu ma chere liberté :
Dondaine , Dondaine.
Ah ! &c.

Adieu ma chere , &c.
Car c'est Vénus , ou la Comté.
Dondaine , Dondaine.
Ah ! &c.

AUTRE.

A U T R E.

BELLE & charmante Brune,
Pour qui je meurs,
Si je vous importune
Par mes langueurs,
La faute en est commune
A tous les cœurs.

L'ordre qu'on voit paroître
Deffous les Cieux,
Nous fait assez connoître
Qu'il est des Dieux :
J'admire leur ouvrage dans vos yeux.

Air : *Du Cap de Bonne Espérance ; ou , Je suis
parti ce matin , &c.*

JEUNE & charmante Sœur Anne
Que l'Amour suit pas à pas ,
Quoique votre cœur profane
En méprise les appas,
De votre Philosophie
Souffrez que l'on se défie :
Vous n'attendez entre nous,
Qu'un Amant digne de vous.

Tome I.

Q

De cette délicatesse
J'approuverois l'équité ,
Si le cours de la jeunesse
Par elle étoit arrêté.
Mais l'âge rapide vole ,
Et des attraits ce qu'il vole ,
Non plus que le temps perdu ,
Ne vous sera point rendu.

Sur des aîles si légères
Puisque l'âge est emporté ,
Imitez de nos Bergeres ,
La sage simplicité :
En attendant que les roses
Dans nos jardins soient écloses ,
Elles s'ornent des couleurs
Des moins précieuses fleurs.

Air de Joconde.

L'AMOUR voyant que tous les cœurs
Résistoient à ses charmes ,
A pris , pour vaincre leurs froideurs ,
D'inévitables armes ;
Et pour porter à tout mortel
L'atteinte la plus sûre ,
De la charmante *Vieux-Châtel*
Il a pris la figure.

Mais malgré son déguisement ,
J'ai reconnu ce traître :
A sa grace , à son air charmant ,
Peut-on le méconnoître ?
Qui pourroit donc ne céder pas
Aux yeux de cette Belle ?
C'est l'Amour même , & ses appas
Que nous voyons en elle.

*Pour Mademoiselle de LA MOTHE ,
déguisée en Diane.*

Même Air.

DE la malheureuse Cypris
Je plains la destinée :
Plaisirs , Amours , Graces & Ris ,
L'ont tous abandonnée.
Diane efface ses attraits ,
Et tout lui rend les armes ,
Iris , depuis que de vos traits
Elle emprunta les charmes.

La Mothe , votre air gracieux
Charme le plus farouche.
Quel teint ! quelle taille ! quels yeux !
Quelles dents ! quelle bouche !

Q ij

La *Mothe* , vous avez le don
De faire qu'on désire :
Il n'est pas jusqu'à votre nom ,
Qui des désirs n'inspire.

VAUDEVILLE.

ON voit la jeune *Flore*
Briller ici :
Que de fleurs vont éclore ,
D'amour aussi !
Sous ses pas la terre fleurit ,
Tout l'Olympe rit ,
Aux graces qu'elle a.
O Gai , lon là , lan laire , O gai lon là.
Sa brillante jeunesse
Fait tout aimer ;
Mais la fine Déesse ,
Pour mieux charmer ,
De *Phylis* emprunte les traits :
Dieux ! à tant d'attraits
Qui résistlera ?
O Gai , lon là , &c.

Enchanté du modele
Que *Flore* a pris ,
Mon cœur au-devant d'elle
Vole , surpris :

Mais , Philis , jugez entre nous ,
Si c'est Flore , ou vous ,
Qu'il adorera.

O Gai , lon là , &c.

A U T R E.

LA belle *Mite* , la chere *Mite* ,
Fâché d'être moins beau que vous ,
L'Amour veut s'aller rendre Hermite.
La belle *Mite*.

Quand il veut ruer ses grands coups ,
Ce sont vos graces qu'il imite.
La belle , &c.

Le pouvoir de ce Dieu jaloux ,
Par-là deviendra sans limite.
La belle , &c.

Vos yeux qui paroissent si doux ,
Ne font-ils point la Chate-Mite ?
La belle , &c.

Pour moi , je crains bien plus leurs coups ,
Qu'un Forçat ne craint son Comite.
La belle , &c.



A U T R E.

J U G E quel plaisir me transporte :
Ami , graces à Dieu , ma femme est morte ,
Mes chagrins ont passé la porte ,
Du jour qu'on a fait son convoi.
Ami , graces à Dieu , ma femme est morte ,
Je suis à la fin maître chez moi.

Mes chagrins ont passé la porte.
Ami , &c.
Ah ! que je suis bien de la sorte !
Nuit & jour sans cesse je boi ,
Ami , &c.

Ah ! que je suis bien de le sorte !
Ami , &c.
Elle étoit chaste : mais qu'importe ?
C'étoit un Diable avec sa foi.
Ami , &c.



Même Air.

VERSE, Iris, verse sans murmure,
Verse encore un coup, je t'en conjure :
Par notre amour je te le jure,
Serment que mon cœur te tiendra,
Verse encore un coup, je t'en conjure,
Bientôt il te reviendra.

Par notre amour je te le jure,
Verse encore un coup, &c.
Prend que ce soit une gageure,
Chacun de nous la gagnera :
Verse encore un coup, &c.

A U T R E.

A I N S I qu'Ariadne autrefois,
Pleureuse, & faisant la grimace,
Nanon, tu vois
Ton Amant te fair : mais tu dois
Bénir cette disgrâce.
Quelque nouvel Amant viendra,
Qui te fournira
De quoi remplir sa place.

Epargne tes tendres appas,
Songe que ta beauté s'efface;
Et ne va pas

Te morfondre à suivre ses pas ,
Ni déchirer ta face.
Quelque nouvel amant viendra , &c.

Tous tes regrets son superflus ;
Tu n'auras jamais de sa race ,
N'y songe plus.
Comme Ariadne , avec Bacchus
Adoucis ta disgrâce.
Et dans le vin quelqu'un viendra , &c.

A U T R E.

I R I S , que votre voix est tendre ,
Et que vos yeux sont dangereux !
Quand la raison parle contr'eux ,
Elle ne peut se faire entendre ;
Et pour leur résister , en vain
On a recours à ce bon Vin.

De votre voix douce & touchante
Si quelqu'un peut se dégager ,
A peine il sort de ce danger ,
Qu'un regard le prend & l'enchanté ;
Et , pour s'en retirer , en vain
On a recours à ce bon Vin.



Pour Madame FONTAINE.

FONTAINE, en ce lieu je commence
L'hommage que je vous doi :
Malgré mon destin qui s'avance ,
Je sens mes premiers feux, quand je vous voi,
Fontaine, vous êtes pour moi
La Fontaine de Jouvence.

R É P O N S E.

Air : Savez-vous bien , Beauté cruelle , &c.

NOVICE en l'art de Melpomene,
Vous me l'inspirez en ce jour :
Si je suis pour vous la Fontaine
Qui rajeunit , & donne de l'amour ,
Pour moi , VERGIER , vous êtes en ce jour
La Fontaine d'Hippocrene.



POUR LA MEME.

Air : *Ma raison s'en va bon train , &c.*

VENEZ Graces , venez Ris ,
Venez enfans de Cypris :
Venez promptement
Apprendre comment
On plaît en cent manieres :
Mon Iris tient de tout cela
Des écoles plénieres
Lon - là ,
Des écoles plénieres.

Mais pour prix de ces soins là ,
En votre art instruisez-la.

Leçon pour leçon ,
Façon pour façon ,
C'est la justice même.
Son jeune cœur de vous saura ,
Comment il faut qu'on aime
Lon - là ,
Comment il faut qu'on aime.

Presqu'au milieu des hivers ,
Nos champs de fleurs sont couverts :
Les Jeux & les Ris ,
Autour de Cypris ,

Foiâtrent dans la plaine.
Qui nous ramene tout cela ?
Est-ce Flore , ou Fontaine ,
 Lon - là ,
Est - ce Flore , ou Fontaine.

Vous qui ne connoissez pas ,
D'Amour quels sont les appas :
 Les Jeux amusans ,
 Les Ris séduisans ,
Regardez cette Belle :
Fontaine est de tous ces Dieux-là ,
L'extrait le plus fidele
 Lon - là ,
L'extrait le plus fidele.

VAUDEVILLE.

L'AUTRE jour se promenant
Sous cet épais feuillage ,
Margot s'en alloit tenant
A Nanon ce langage :
Il faut avoir plus d'un Amant ,
Car tout sert en ménage.

Margot s'en alloit tenant
A Nanon ce langage ,
Mon troupeau soigneusement

L'un mene au p^âturage :
Il faut avoir , &c.

Mon troupeau soigneusement
L'un mene au p^âturage ,
L'autre pour mon ornement
De fleurs me fait hommage :
Il faut avoir , &c.

L'autre pour mon ornement
De fleurs me fait hommage ,
Le vieux parle savamment
Des plaisirs du bel ^âge :
Il faut avoir , &c.

Le vieux parle savamment
Des plaisirs du bel ^âge ,
Et le jeune plus charmant
M'en fait faire l'usage :
Il faut avoir , &c.

Et le jeune plus charmant
M'en fait faire l'usage ;
A ce dernier seulement
Mon cœur vraiment s'engage :
Il faut avoir , &c.

A ce dernier seulement
Mon cœur vraiment s'engage ;
Mais de tous également
J'entretiens l'esclavage ,
Il faut avoir , &c.

Mais de tous également
J'entretiens l'esclavage ,
L'un par quelque amusement ,
L'autre par le vrai gage :
Il faut avoir , &c.

A U T R E.

Air : *Lon lan la derirete* , &c.

C'EST Cupidon qui m'inspire ,
Tendres cœurs accourez tous :
Jamais amoureuse Lyre
Ne rendit des sons si doux ,
Pour un lan la , &c.

Iris , voici de la Fable
Tous les mystères secrets :
Ce Carquois si redoutable
D'où l'Amour tire ses traits ,
C'est un lan la , &c.

Ces bois , ces eaux , ces rivages
D'Amathonte & de Paphos ,
Où viennent faire naufrage
Les Sages , & les Héros ;
C'est un lan la , &c.

Ce beau temple de Cythere

Qu'encensent même les Dieux
N'est ni de bois ni de pierre,
Il est bien plus précieux :
C'est un lan la , &c.

Si Troye est réduite en cendre,
Quelle en est la cause, hélas !
C'est que Pâris alla prendre
De la femme à Ménélas ,
Le beau lan la , &c.

Diane trop inhumaine
Voulut punir Actéon ,
Pour avoir dans la fontaine
Vu de trop près , ce dit-on ,
Son beau lan la , &c.

Ovide loin d'Italie
Alla finir son destin ,
Pour avoir su de Julie
Dérober quelque matin
Le beau lan la , &c.

Connoissez-vous bien la fleche
Dont se sert l'Amour vainqueur ,
Quand il veut faire une breche
Dans un jeune & tendre cœur ,
C'est un lan la , &c.

Vénus, quoique très-aimable ,
N'eût pas remporté le prix ,

Si la Déesse traitable
N'eût fait tâter à Pâris
De son lan la , &c.

Jadis sous mainte figure
On vit descendre les Dieux :
Ces maîtres de la nature
Se dégoûtoient dans les Cieux ,
Des vieux lan la , &c.

Les Jeux , les Ris & les Graces
Vous accompagnent ici ;
L'Amour marche sur vos traces ,
Et pour son trône il a pris
Votre lan la , &c.

Mais peut-on se satisfaire
Toujours de la fausseté ?
Quittons la Fable , Bergere ,
Goûtons la réalité
De ton lan la , &c.

Beau lieu si digne de plaire ,
C'est sous vos ombrages verts ,
Qu'enchantés de ma Bergere ,
J'oublierois tout l'Univers ,
Pour son lan la , &c.



SUR L'OPÉRA
D'ÉNÉE ET LAVINIE,
Dont la Musique est de Colasse , &
le Poème de M. Fontenelle.

Air : Réveillez-vous Belle Endormie.

DU même ton , dont j'ai d'Achille
Chanté le courroux adouci ,
Chantons le Héros de Virgile
Encore une fois travesti.

Essayons d'abord de décrire
Un Prologue qu'on voit ici :
Mais plutôt il n'en faut rien dire ;
Il ne nous à rien dit aussi.

Peuples François , faites silence ,
Retenez vos langues d'aspic :
Voici la Pièce qui commence ,
Pièce vraiment faite au Public.

Le Chef Troyen , bien qu'homme sage ,
Dit qu'il ne peut dompter ses feux :
On lui répond : *Sans esclavage ,*
Un Héros peut-il être heureux ?

Sa

Sa Belle vient : elle est peu fiere ,
Mais son feu se tait , pour raison.
Son cher lui tourne le derriere ,
Pour faire à Vénus Oraison.

Qu'ai-je entendu ! Dieux ! quel blas-
phème !

Enée autrefois si pieux ,
Prise un regard de ce qu'il aime
Plus que les Oracles des Dieux.

Le Roi va se choisir un Gendre ,
On fait silence , il va parler :
Juno vient tout juste à descendre ,
Qui son choix lui fait ravalier.

Turnus se tient dans le silence
Tant que son rival est présent ;
Se voit-il seul , sa violence
Déborde , & va tout menaçant.

Je vois Faunus dans une grotte :
Ah que je plains ce pauvre Dieu !
Et que sa famille dévote
Le va fatiguer en ce lieu.

Faunus répond , pour satisfaire
Ces gens d'Oracles affamés ,
Que Lavinie un choix peut faire
Au gré de ses vœux enflâmés.

Votre amour vaincra tous obstacles ,
Tome I.

R

N'en doutez pas , jeune Beauté ;
Faunus le dit , & ses oracles
Sont ici sans obscurité.

Quiconque s'afflige , est peu sage :
J'en mets la raison en beau jour.
*De longs malheurs , sont le présage
Des biens qui viennent à leur tour.*

Lavinie alloit , sans contrainte ,
De son penchant suivre le cours :
Mais Didon la remplit de crainte ,
Et gâte tout par son discours.

D'où vient que cette ombre on nous
donne ?

A-t-elle intérêt ici ? Non.
Mais toutefois je lui pardonne
Elle nous a fait voir *Fanchon* *.

La Mere veut sa Fille induire
A choisir Turnus pour époux :
Pour achever de la séduire ,
On lui fait boire quatre coups.

Le vin nouveau trouble la tête ;
Ses effets sont assez connus :
Lavinie enfin yvre en bête ,
Au lieu d'Enée , a pris Turnus.

* *Fanchon Moreau , Actrice de l'Opéra.*

Son vin cuvé , douleur mortelle ?
Et que son cœur est alarmé !
Turnus seroit nommé , dit-elle ,
Enée , & vous seriez aimé.

Là dessus leurs plaintes sont jointes ;
Ils exagèrent leurs tourmens :
Galimathias y joint ses pointes ;
C'est le langage des Amans.

Mais, quoi ? vous pouvez vous dédire ,
Dit le Troyen normanisé ,
Et contre un choix fait en délire
Faire protest de nullité.

Enée enfin pour Lavinie
A son rival fait un appel ;
Quoi ! Sous les yeux de la *Reinie* * ,
Oseront-ils faire un duel ?

Il sont aux mains. Que la Princesse
Pour son Amant a de frayeur !
Mais voilà son trouble qui cesse ,
Enée ici revient vainqueur.

Pour avoir l'objet qu'il adore ,
Il faut qu'il fléchisse Junon :
Je crains qu'il ne l'invoque encore.
Tout justement ; j'entends son nom.

* M. de la Reinie, alors Lieutenant Général
de Police.

Je crois que c'est une gageure
Vit-on jamais tant d'Oraisons ?
Voilà des Brancards l'aventure
Traduite en invocations.

Junon descend toute attendrie :
J'ai, dit-elle, trop combattu
Un Héros qui de la partie
A mis Vénus & la Vertu.

Junon se trompe, ce me semble,
Et ce pot-pourri me surprend :
Vénus & les Vertus ensemble !
C'est la Vertu-Dieu qu'elle entend.

J'ai dit jadis, chantant Achille,
La toile tombe, on va souper :
Ici l'Auditeur moins tranquille
Bien plutôt songe à décamper.

SUR LE MEME OPERA.

Air de Joconde.

LA Rochois * pour faire en ces lieux
Honneur à Lavinie,
Fait agir sa voix & ses yeux
D'une grace infinie :
Cette Princesse toutefois
Pleine d'ingratitude,
A déshonorer la Rochois,
Met toute son étude.

* Fameuse Actrice de l'Opéra.

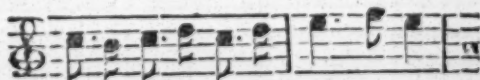
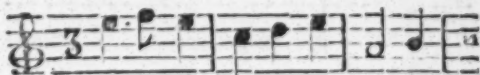
DIALOGUE

DES MORTS;

Pour servir d'Apothéose à une vieille
chienne que Madame D'HERVART
aimoit beaucoup , & qui mourut
en 1689.

*Le Dialogue est entre cette Chienne nommée
PRINCESSE, & un Serin de Canarie
nommé PETIT-FILS, qui mourut peu
de temps après la Chienne.*

PETIT-FILS *sifflé.*



PRINCESSE.

Qui est le maudit Sifleur qui vient ici interrompre mes rêveries ? Est-il possible qu'aux Champs Elisés on trouve encore des importuns & des indiscrets ?

PETIT-FILS.



PRINCESSE.

Qui que vous soyez , je vous prie par Proserpine de vouloir bien vous taire , & de respecter au moins le sacré silence de ces lieux.

PETIT-FILS.

Qui est cette vieille précieuse qui avec une voix abboyante & cassée , s'attribue le droit de me faire taire ? mais que vois-je ! Je pense que c'est Oui , c'est elle-même.

Eh ! *Princesse* , que diantre fais - tu là ? Je suis ravi de te revoir , & de me trouver en pays de connoissance : viens , ma pauvre Vieille , que je t'embrasse , & que je te becquette mille & mille fois.

P R I N C E S S E .

Tout-beau , Monsieur le Serin. Je suis bien aise de te voir : mais mon empressement ne va pas jusqu'à vouloir t'embrasser , & je te prie de ne pas perdre le respect que tu me dois.

P E T I T - F I L S .

Quel respect ? Je pense que tu es folle. Je ne vois pas qu'il y ait grande différence de dignité entre une Chienne & un Oiseau de mon mérite : mais quand cette différence auroit été aussi grande que tu le prétens , lorsque nous étions parmi les hommes (qui ne mettent de prix aux choses que par rapport à leur fantaisie) est - ce qu'ici - bas tous les mortels ne deviennent pas égaux ? Tien , je n'en veux pas d'autre preuve : Tourne seulement les yeux de ce côté , & regarde *Alexandre* qui se promene avec *Bucéphale* , parlant familièrement avec lui , & passant indifféremment tantôt devant , tantôt derrière , suivant qu'ils se rencontrent. La raison de cela est , que lorsqu'ils retourneront au

monde , Alexandre y fera peut - être Bucéphale , & Bucéphale , Alexandre.

P R I N C E S S E.

Ce que tu dis , est vrai , à l'égard des mortels ; mais tu dois savoir que les *Dieux* sont Dieux par-tout , & qu'ils conservent toujours leur rang.

P E T I T - F I L S.

Radotes-tu , ma pauvre Vieille , & te ferois-tu mis en tête que tu es une Divinité ? à moins que ce ne soit une de ces frivoles Divinités des Egyptiens qui adorent superstitieusement des Crapeaux , des Serpens , des Crocodiles , des Chiens , des Chats , & tout ce qu'il y a de plus vils animaux.

P R I N C E S S E.

Quelle tête sans cervelle ! Est-il possible que tu ignores une chose qui fait à présent toute l'attention des Enfers , du Ciel , & de la Terre ?

P E T I T - F I L S.

Ce doit être une chose bien importante ; mais dis-moi la vérité. N'est-ce point quelque Roman que tu faisois , lorsque je t'ai interrompue ici ? Car je sai que la dernière fois que tu a été au monde , tu fus dans ta jeunesse élevée parmi ces sortes d'ouvrages ,
&

& peut-être que les impressions t'en restent encore.

PRINCESSE.

Non, ce n'est point un Roman, & je veux bien par pitié te tirer de ton ignorance : sache donc qu'il est en mon choix d'être déifiée aux Enfers, dans le Ciel, ou sur la terre ; que ce choix doit décider du bonheur ou du malheur de trois grands Dieux, & que c'est aujourd'hui que je dois prononcer cet Arrêt.

PETIT-FILS.

Plaisante vision ! Réveille-toi, je te prie : car tu rêves assurément. Quoi ! Cette Princesse à qui j'ai vu donner cent coups de pied par des Laquais, lorsque, faisant après les repas la revue des assiettes, elle y dévorait les ailes de Poularde qu'ils avoient mises à part, je la verrois adorée, avoir des temples, des autels ?

PRINCESSE.

Des temples, des autels : on m'immolera des victimes, on m'offrira de l'encens.

PETIT-FILS.

Oh pour de l'encens, passe : il est bien juste que les hommes te rendent celui que tu leur

as si abondamment donné, pendant que tu étois parmi eux; & je ne sai si, pour t'en payer, toute l'Arabie pourra suffire.

P R I N C E S S E.

Je vois bien où veut aller cette plaisanterie, & je ne doutois point qu'enfin tu n'en vinsses-là : mais je te ferai voir, quand tu voudras, un bon certificat des Juges infernaux, par lequel je suis déclarée innocente de tous les reproches qu'on m'a faits à ce sujet dans le monde.

P E T I T - F I L S.

Il faut assurément que tu aies surpris ces Juges, pour obtenir d'eux ce certificat : d'où voudrois-tu que fussent venues ces exhalaisons infectées qu'on sentoit à tous momens dans la chambre de notre Maitresse ?

P R I N C E S S E.

Belle demande ! De tous ceux & de toutes celles qui y étoient.

P E T I T - F I L S.

Tu blasphêmes, PRINCESSE. Quoi ! Tu voudrois me faire entendre que Madame de B**.

P R I N C E S S E.

Oui Madame de B**.

PETIT-FILS.

Madame de N***.

PRINCESSE.

Oui Madame de N***.

PETIT-FILS.

Madame de G***.

PRINCESSE.

Oui, Madame de G***.

PETIT-FILS.

Madame de V***.

PRINCESSE.

Oui, Madame de V***.

PETIT-FILS.

Madame de la V***.

PRINCESSE.

Oui, Madame de la V***.

PETIT-FILS.

Madame de F**.

PRINCESSE.

Oui, Madame de F**.

PETIT-FILS.

Mademoiselle Ch**.

PRINCESSE.

Oh ! pour celle - là, c'étoit la pire de toutes : comme elle parloit beaucoup , & que sa bouche ne pouvoit suffire à toutes les paroles qu'elle vouloit mettre dehors , ces paroles prenoient l'issue qu'elles pouvoient , & souvent la prenoient toute opposée à la bouche ; & c'étoient autant de sujets d'accusation contre la pauvre PRINCESSE.

PETIT-FILS.

Mais que dis - tu de Madame de Q** ?

PRINCESSE.

Rien , si tu ne veux : mais je sai bien ce qui en est.

PETIT-FILS.

Et de notre belle Maitresse ?

PRINCESSE.

Tu m'en demandes trop aussi : il suffit de te dire que les Dames ne sont pas si curieuses d'avoir des Chiens , que pour pouvoir donner des couvertures à leurs infirmités , & avoir des innocens muets sur qui les rejeter.

PETIT-FILS.

Tu m'étonnes beaucoup. J'aurois juré que des personnes si belles , si délicates , ne res-

piroient que le Jasmin & la Fleur d'Orange: cependant tu me fais plaisir de m'éclaircir sur cela; car je t'assure que, toute Déesse que tu es, je craignois pour cette raison de t'approcher de trop près. Mais revenons à ta nouvelle Grandeur, & apprend-moi qui sont ces Dieux du bonheur desquels tu dois décider aujourd'hui.

PRINCESSE.

Ces Dieux sont *Anubis*, le Grand Chien céleste, autrement nommé *Syrus*, & *Cerbere*, ce terrible portier des Enfers. Tu ne saurois croire de quel amour ces trois Dieux sont embrasés pour ces foibles attraits que tu me vois. Chacun d'eux remue ce qu'il y a de plus puissant dans l'Univers pour me faire pencher de son côté, & je suis sûre qu'il n'y eût point tant de brîgues pour obtenir *Vénus*, lorsque *Jupiter* parla de la marier.

PETIT FILS.

Et lequel des trois as-tu résolu de choisir?

PRINCESSE.

Ah! c'est-là ce qui m'embarasse.

PETIT FILS.

Je t'entends: tu voudrois les prendre tous trois. A moins que tu ne sois bien changée, y en eût-il trente....

P R I N C E S S E.

Paix. Voilà ce que m'attire ma bonté, & parce que je m'abaisse à parler familièrement avec toi, tu t'émancipes à me tenir ces propos insolens; néanmoins je veux bien te dire, que je prévois les désordres que va causer le désespoir de deux de mes prétendants qui seront exclus.

P E T I T - F I L S.

Si faut-il bien que tu choisisses.

P R I N C E S S E.

Il est vrai que j'y suis forcée par un Arrêt irrévocable du Destin.

P E T I T - F I L S.

Cela étant, je ne doute point que tu ne te declares pour *Syrius*; car il n'y a pas de comparaison entre régner dans le Ciel, & régner sur la terre, ou aux Enfers.

P R I N C E S S E.

J'aurois été assez disposée à prononcer en sa faveur, mais j'en ai été détournée par la pitié que m'a fait la *Canicule*. Cette pauvre Déesse aime éperdument *Syrius*; mais cependant elle n'a point pris le parti ordinaire des Amantes jalouses, qui est de menacer & de tempêter; au contraire, violente qu'elle

est, elle a renfermé son désespoir en elle-même ; ses feux ont été sur le point de s'éteindre, de manière qu'on a craint que les moissons & les fruits ne vinssent pas en maturité cette année. * Enfin elle a marqué une douleur si tendre & si touchante, qu'elle m'a fait résoudre à préférer les intérêts de son amour à ceux de ma grandeur.

P E T I T - F I L S.

C'est donc *Anubis* que tu dois rendre heureux : car je te crois de trop bon goût pour songer à l'affreux *Cerbere*.

P R I N C E S S E.

C'est pourtant *Cerbere* que je suis résolue de choisir.

P E T I T - F I L S.

Quoi ! *Cerbere*, ce monstre horrible ! Tu n'y penses pas. Je suis encore tout transi de la frayeur qu'il me fit, lorsqu'à l'entrée des Enfers il me demanda qui j'étois, & d'où je venois.

P R I N C E S S E.

Pour moi, il ne m'effraya nullement : aussi est-il certain qu'il se radoucit beaucoup

* *L'Été en effet ne fut point chaud cette année 1689.*

lorsqu'il me vit : & il faut avouer que les *Dieux* les plus difformes , quand ils veulent plaire , ont un air de grandeur , & des charmes répandus dans leurs manieres , que n'ont point les mortels les plus parfaits. A mon aspect il demeura presque immobile ; ses regards , quoique pleins d'ardeur , étoient embarrassés , & ses discours interdits : mais enfin lorsqu'il fut revenu à lui-même , tu ne saurois croire tout ce qu'il me dit d'obligeant & de tendre. A peine ses trois bouches suffisoient-elles à m'exprimer sa passion.

P E T I T - F I L S .

C'est-à-dire , qu'à peine ses trois museaux suffisoient à te flairer au derriere : entre-vous autres Chiens , c'est ainû que se font les plus tendres déclarations.

P R I N C E S S E .

Que tu es folâtre ! Ne fais-tu t'empêcher de badiner dans une affaire aussi sérieuse que celle-ci ?

P E T I T - F I L S .

Tu fais bien que c'est mon tempéramment , & tu dois me le pardonner. Mais encore dis-moi , pourquoi tu ne te détermènes pas pour *Anubis* , plutôt que pour *Cerbere*. *Anubis* est un Dieu très-puissant , & , à son museau près , très-estimable.

PRINCESSE.

Anubis est plus aimable que *Cerbere*, & je t'avoue que je l'aurois préféré ; mais il est trop déshonoré, depuis l'affront que lui fit ce méchant *Tibere*, au sujet de l'aventure qui arriva dans son Temple entre *Pauline*, femme de *Saturnin*, & *Mundus*, Gentil-homme Romain. D'ailleurs, nous sommes parens de fort près, & quoique les mariages entre parens soient fort communs parmi les Dieux, & que *Jupiter* même ait épousé sa Sœur, la fréquentation que j'ai eue parmi les hommes où ces fortes d'alliances sont défendues, m'a donné pour elles une répugnance que je ne saurois vaincre.

PETIT-FILS.

Comment ? Parens de fort près ! Et par où es-tu parente d'*Anubis* ?

PRINCESSE.

Tu fais bien qu'*Anubis* est Fils d'*Osiris*, & qu'*Osiris* est le Fils de *Jupiter*.

PETIT-FILS.

Je le sai, & c'est pour cela que je ne comprends pas votre parentage.

PRINCESSE.

Je vais te l'apprendre, & te révéler un

secret qui jusqu'à présent a été ignoré de tous les mortels.

Il y a 9713 ans qu'il régnoit dans les Indes un Roi nommé *Oecobomoëus*, riche, puissant, mais le plus barbare & le plus cruel de tous les humains. Ce Roi avoit une Femme en qui tous les charmes des Graces & de la Beauté étoient rassemblés. On la nommoit *Ciranoë*. *Jupiter* l'aima; *Jupiter* fut heureux, & je suis le fruit de leurs amours.

PETIT-FILS.

Ainsi tu es donc Fille de *Jupiter*. Oh, pour le coup je te demande pardon de tous les discours méprisans que je t'ai tenus : mais aussi tu conviendras que tu as horriblement profané la Majesté. Le moyen de reconnoître la fille de *Jupiter* dans l'Amante passionnée du plus vilain de tous les Chiens, d'un *Talapoin*. *...

PRINCESSE.

Ah ! malheureux ? Quel Nom est sorti de ta bouche ?

PETIT-FILS.

Tu changes de couleur ! qu'as-tu donc, *Princesse* ? Mais c'est bien pis, elle s'évanouit,

* *Talapoin* est le nom d'un vilain Chien que *Princesse* caressoit fort.

elle est sans connoissance & sans mouvement ! Dieux ! que me voilà embarrassé ? Holà , ho , quelqu'un , au secours Mais elle reprend ses esprits , & la voilà revenue. Ah ! je t'assure , ma pauvre Vieille , que tu m'as donné une belle frayeur , & quoique je fusse très-assuré qu'on ne meurt point ici , je ne savois qu'en croire. Pourquoi au nom de *Talapoin* tomber ainsi en défaillance ! Est-ce que tu l'aimerois encore ?

P R I N C E S S E.

Je t'ai trop découvert ma foiblesse , pour pouvoir te la dissimuler encore. Oui , j'aime *Talapoin* , & cette passion qui a commencé il y a des siècles infinis , conserve encore aujourd'hui sa première violence , & me paroît durer toujours.

P E T I T - F I L S.

A quoi songes tu ? Quoi ! dans le rang où tu vas monter...

P R I N C E S S E.

Je sais tout ce que tu peux me dire sur cela : mais que servent les conseils contre l'Amour ! Hélas ! si tu savois l'Histoire de mes malheurs , tu me trouverois bien plus à plaindre qu'à blâmer.

PETIT-FILS.

Raconte-là moi , je te prie. Je suis touché jusqu'au fond du cœur des Histoires amoureuses ; de plus je m'intéresse tout-à-fait à ce qui te regarde.

PRINCESSE.

Tu fais déjà que je suis fille de *Jupiter* & de *Cyranoe* , tu fais aussi que *Cyranoe* étoit femme d'*Oecobomoëus* , Roi des Indes. Comme les amours de *Jupiter* & de ma mere furent très-secretes , *Oecobomoëus* crut aisément que j'étois née de lui , me garda toujours comme sa fille : mais ce Roi barbare ayant appris par un Oracle , que de moi devoit naître un fils qui le détrôneroit , résolut , pour prévenir ce malheur , de me faire mourir. Cependant touché par les larmes de ma mere qu'il aimoit uniquement , & qui seule avoit trouvé le secret d'amollir ce cœur d'airain , il changea l'arrêt de mort en celui d'une prison perpétuelle , & m'enferma dans une Maison de filles , auxquelles le joug de la virginité étoit imposé sur peine de la vie.

PETIT-FILS.

Joug cruel ! ma chere *Princesse* , je prévois que tu en mourras.

PRINCESSE.

Comme je n'avois que huit ans quand cela arriva , & qu'à cet âge tout ce qui est nouveau paroît agréable , je me dévouai avec empressement , sans savoir à quoi je m'engageois : mais quelques années m'ayant expliqué mon tempéramment , je ne songai plus qu'aux moyens de me tirer d'un état si peu convenable à mes inclinations , & malheureusement il s'en présenta une occasion trop favorable. Il y avoit auprès du Couvent où j'étois un autre Couvent de Religieux engagés comme nous au même vœu. Parmi ces Religieux étoit un fils de *Neptune* , jeune & charmant , nommé *Cynicus*.

PETIT-FILS.

Jeune & Charmant , épithetes inutiles : dis seulement que c'étoit un homme ; il n'en faut pas davantage pour plaire à la Recluse la plus délicate.

PRINCESSE.

Je ne finirai jamais , si tu ne cesses de m'interrompre. Nous nous vîmes , nous nous aimâmes , & comme l'Amour est ingénieux , nous trouvâmes bientôt les moyens de nous entretenir. Malgré la vigilance de nos gardiens , nous trouvâmes aussi bientôt ceux de nous échapper.

P E T I T - F I L S.

Mais quel rapport a tout cela avec *Talapoin* ?

P R I N C E S S E.

Que tu es impatient ! Ce *Cynicus*, ce fils de *Neptune*, étoit ce même *Talapoin* que tu as vu si méprisé parmi les hommes.

P E T I T - F I L S.

Princesse, fille de *Jupiter*, *Talapoin*, fils de *Neptune* ! Je n'entends aujourd'hui que des choses incroyables.

P R I N C E S S E.

Talapoin est fils de *Neptune*, & de la Nymphé *Callimene* : mais cette Nymphé ayant fait infidélité à *Neptune*, ce Dieu abandonna la mere, & ne voulut point reconnoître son fils ; enforte que ce fils réduit au désespoir, se dévoua aux Autels.

P E T I T - F I L S.

Tu me fais tomber de mon haut, & j'ai des regrets infinis du peu de compte que j'en ai tenu autrefois. Mais achevons l'Histoire.

P R I N C E S S E.

Dès le moment que notre grande Prêtresse se fut apperçue de mon évâsion, elle en donna avis à *Oecobomoens*, qui plein de fu-

reur, dépêcha de tous côtés des gens pour nous chercher. Ils nous trouverent, ils nous ramenerent, & ce Roi impitoyable nous fit massacrer en sa présence.

P E T I T - F I L S.

Je ne saurois exprimer l'horreur que j'ai conçue pour *Oecobomoeus* ; mais j'en ai mille fois davantage pour *Jupiter* & pour *Neptune*, d'avoir ainsi laissé périr leurs enfans, sans leur donner aucun secours.

P R I N C E S S E.

Je te prie pourtant de les respecter : *Jupiter*, parce qu'il est mon pere, & plus encore *Neptune*, parce qu'il est pere de *Talapoin*. Cependant vois jusqu'où alla leur sévérité. Lorsque l'ombre de mon Amant, & la mienne furent descendues ici bas, & que *Minos* eut connu notre origine, il dépêcha des Courriers à ces Dieux, pour savoir comment ils souhaitoient que fût puni notre crime, c'est-à-dire, le violement des vœux d'une virginité solennellement jurée. Ils répondirent qu'il falloit détacher *Ixion* de sa roue, *Prométhée* de son rocher, pour nous mettre en leurs places

P E T I T - F I L S.

Par toutes les furies d'enfer, voilà de

mauvais peres ! bons Dieux ! qu'il faudroit de roues & de rochers , si l'on vouloit à présent punir ainsi de pareils crimes ! Mais cet arrêt fut-il exécuté ?

P R I N C E S S E.

Non , grace à *Minos* , qui , tout sévère qu'il est , leur fit approuver que nous fussions seulement condamnés à être éternellement Chien & Chienne.

P E T I T - F I L S.

C'est bien assez , & je vous plains fort tous deux , si vous avez subi ce Jugement.

P R I N C E S S E.

Hélas ? nous ne l'avons que trop subi , & voilà la douzieme fois que nous avons paru dans le monde sous cette figure indigne de notre naissance. Mais admire le pouvoir de l'Amour : il avoit causé nos malheurs , il a sans cesse pris soin de les adoucir. Toutes les fois que *Talapoin* & moi sommes retournés au monde , nous nous sommes toujours trouvés domestiques dans les mêmes maisons ; & quoique l'eau que boivent ici les Ombres avant que de revoir le jour , nous fît perdre le souvenir des choses passées , le même penchant s'est toujours conservé dans nos cœurs :

cœurs : nous nous sommes toujours aimés ,
& nous nous aimons encore.

P E T I T - F I L S .

Mais en épousant *Cerbere* , esperes - tu
pouvoir tromper ses yeux jaloux ? & que
prétends-tu faire de *Talapoin*.

P R I N C E S S E .

Que fai-je ? le voir , l'aimer : Le temps &
les occasions m'inspireront le reste. A te
parler franchement , c'est l'unique raison qui
m'a fait préférer *Cerbere* , qui , malgré tout
ce que je t'en ai dit d'abord , me paroïsoit
aussi odieux qu'à toi : mais je pensois qu'en
l'épousant , je pourrois du moins jouir de
la vue de *Talapoin* toutes les fois qu'après
avoir rempli le cours d'une vie mortelle , il
reviendrait ici-bas. J'espere même pouvoir
l'attacher éternellement ici , en lui faisant
avoir quelque charge dans la Cour de mon
époux , & je fais réflexion que tu pourrois
bien me servir en cela , si tu m'aimois assez
pour vouloir t'y employer avec zele & avec
prudence.

P E T I T - F I L S .

Pour le zele , je t'en répons : tu peux

compter que je mettrai tout en usage pour ton service ; mais je ne voudrois pas te répondre de même de la prudence. Car je n'ai jamais été qu'Oiseau , Poète , ou Musicien , & ce ne sont pas là des états où l'on apprenne à devenir fort prudent. Toutefois aidé de tes conseils , j'espère que je ne ferai rien qui ne soit dans l'ordre. De quoi s'agit-il ? tu n'as qu'à parler.

P R I N C E S S E.

Cerberé , tout farouche qu'il est , aime beaucoup la Musique , & tu sais comment il se laissa toucher par les chants d'*Orphée* , qui , à beaucoup près , ne chantoit pas si bien que toi. Je voudrois que par le moyen de tes Chansons & de tes complaisances , tu captivasses si bien son amitié , que tu pusses , sans qu'il s'aperçût de notre dessein , lui insinuer l'envie d'avoir *Talapoin* dans sa maison , ou dans la mienne , & de le faire ou mon premier Valet-de chambre , ou . . .

P E T I T - F I L S.

C'est-à dire , ma bonne Déesse , que tu veux introduire ici auprès des Dames l'usage des Valets-de-chambre , comme tu l'as vu pratiquer dans le monde. Ne crains-tu point

que *Cerbere* ne s'apperçoive de quelque chose : il a six yeux , il est *Dieu* , il est amoureux ; on est bien clair-voyant avec tout cela.

PRINCESSE.

Il est fort occupé de son emploi , & ces gens qui ont les yeux si ouverts pour les choses du dehors , les ont d'ordinaire bien bouchés pour ce qui se passe chez eux. Quoi qu'il en soit , ce sera mon affaire , & je te prie seulement de faire ce que je te dis.

PETIT-FILS.

Cela vaut fait : tu peux déjà t'assurer du succès.

PRINCESSE.

Mon cher *Petit-Fils* , de quelle joie ne me combles-tu pas , & que ne dois-tu point attendre de ma reconnoissance ? mon crédit , ma faveur , ma personne même , tout sera en ta disposition.

PETIT-FILS.

Fille de *Jupiter* , digne épouse de *Cerbere* , tu as trop de bonté : Je ne veux d'autre prix de mes services , que le plaisir & l'honneur de te les rendre. Je te prierai seulement , lorsque tu seras dans ta gloire , d'employer

le crédit que tu auras auprès de ton époux , pour obtenir de lui qu'il me permette de temps en temps de retourner sur la terre , pour y revoir notre chere Maitresse.

PRINCESSE.

Très - volontiers , & lorsque cela arrivera , je te prierai à mon tour de la faire quelquefois souvenir de moi , & de l'assurer que malgré les soins de ma grandeur & ceux de mon amour , elle me sera toujours également chere. Mais je tremble : voici l'heure fatale où je dois déclarer mon choix , & j'apperçois *Mercur*e qui vient de la part de *Jupiter* apprendre ma résolution. Adieu : il faut que j'aille l'expliquer devant *Pluton*.

PETIT-FILS.

Adieu , ma chere *Princesse* : je vais commencer à pratiquer auprès de *Cerber*e les choses dont nous sommes convenus.

Fin du premier Volume.

T A B L E

D E S P I E C E S

Contenues dans ce premier Volume.

V I E de l'Auteur ,	<i>Page</i> 1
Epître de l'Auteur à son Recueil , en le présentant à M. le Duc de Noailles, qui le lui avoit demandé ,	3
Ode premiere. Sur la Campagne de 1697 ,	7
— II. Imitation de l'Ode VII du qua- trieme Livre d'Horace ,	10
— III. Paraphrase du Pseaume XXXVI,	13
La Fortune , Idylle , à M. le Comte de Pontchartrain. 1693.	17
Fable premiere. Les Hommages , à M. le Duc d'Orléans , Régent , en lui présen- tant le Recueil de ses Poésies & de ses Chansons , en 1719.	26
— II, Adelaïde , à Madame de B*** , Pour louer une Elégie qu'elle avoit faite	

sur un départ , sous le nom d'Adélaïde.

1689.

Pag. 34

- I I I. Ie Grenadier , à Madame Eberard, en lui envoyant pour Bouquet, le jour de sa Fête , un Grenadier fleuri. 39
- I V. L'Amour & l'Absence , à Mademoiselle Mimi Raullin. 1717 , 41
- V. Le Rameau d'or , 50
- V I. Le Défit , à Mesdemoiselles de Lubert , 56
- V I I. La Fauvette , à M ****. 62
- V I I I. Les Gorgones , à Mesdemoiselles de Givri , 65
- I X. Le Ruiffelet , à Monsieur ***. 70
- X. L'Amant distrait , à Madame des Arennes , 74
- X I. Les deux Orateurs , à Monseigneur le Duc de Noailles , 79
- X I I Les deux Rivaies , 84
- X I I I. La Nymphé ennuyée de vivre, 88
- X I V. La Vieille Tourterelle , 94
- X V. Les Trois Méprises , 101

T A B L E.

263

— XVI. Les Murs ,	<i>Pag.</i> 114
— XVII. Le Lion mourant ,	122
— XVIII. Le Flux & le Reflux ,	133
— XIX. Oximene , à Madame ***.	140
— XX. La Prairie & le Ruisseau ,	147
Parodies bachiques & tendres , sur des airs d'Opéra & autres ,	149
Vaudevilles & Brunettes ,	213
Dialogue des Morts ,	237

FIN DE LA TABLE.

